Les Enfants peints d'après nature par MM. Jules Bozérian, Alfred des Essarts, Jules Rostaing, R. Valaisa, MMmes Louise [...]

11 rel. pleine de l'époque

LES

ENFANTS

PEINTS D'APRÈS NATURE

Léon Chassinet

PARIS.—IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, quai des Grands-Augustins.

LES

ENFANTS

PEINTS

D'APRÈS NATURE.

QUINZE TYPES

DESSINÉS PAR

LOUIS LASSALLE

PARIS

Me Ve LOUIS JANET, ÉDITEUR

rue St Jacques, 59.

Imp. de Godard, à Paris

LES

ENFANTS

Peints d'après nature

PAR

MM. JULES BOZÉRIAN, ALFRED DES ESSARTS, JULES ROSTAING,
R. VALAISA
MM^mes LOUISE LENEVEUX, ÉLISE VOIART, ETC.

Quinze types d'enfants dessinés par Louis Lassalle
et rehaussés en couleur

PARIS
Mme Ve LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
59, rue Saint-Jacques, 59.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES VIGNETTES



LE JEUNE ARTISTE

L'ONCLE RÉMY

OU

LE JEUNE ARTISTE

INTRODUCTION

Je vous assure, bonne mère, que mon oncle a été très-satisfait de mon dernier dessin, et j'espère qu'il sera plus content encore de celui-ci.

Ainsi s'exprimait Arthur L***, en présentant à sa mère un dessin qu'il venait d'achever ; œuvre dont il se sentait d'autant plus fier que, pour la première fois, le jeune artiste n'avait consulté d'autre guide que son imagination.

Le sujet choisi par Arthur était tiré de l'histoire grecque, et avait pour titre : *Sophocle accusé par ses fils.*

Le vieux poëte était représenté au moment où, appelé devant les juges, sous prétexte que l'âge avait affaibli son

esprit, il se préparait, pour toute défense, à lire au tribunal une de ses dernières et de ses plus admirables productions : *OEdipe à Colone*.

—Oh ! combien cela est joli ! et que mon frère, avec ses crayons et ses estompes qui me salissent les mains, sait faire de belles choses ! s'écria une petite fille de dix ans, qui, montée sur un tabouret, contemplait par-dessus l'épaule de Mme L*** le travail d'Arthur.

—Vous voyez bien, maman, reprit ce dernier, que j'avais raison ; car Juliette, pour son âge, a vraiment beaucoup d'intelligence et de goût.

—Tu aurais peut-être trouvé moins d'esprit à ta sœur, si elle ne t'avait pas autant loué, dit en souriant Mme L***.

Arthur rougit un peu, car il comprit qu'il venait de répondre à l'expression d'un sentiment sincère et affectueux par une hypocrite flatterie, c'est-à-dire très-mal. Il alla embrasser sa sœur : c'était beaucoup mieux.

Mme L*** reprit :

—A Dieu ne plaise, mon cher Arthur, que je veuille blâmer ta passion pour un art qui a donné à Raphaël le surnom de *Divin*, et à quelques autres la gloire et la fortune. Mais qui dit artiste, mon ami, dit en même temps : résignation, douleurs, courage, déception, misère même parfois. Bien souvent, hélas ! la couronne de lauriers cache pour lui une couronne d'épines.

—Oh ! ma chère mère, Dieu me donnera du courage et votre amour me consolera, car je désire bien vivement que vous me permettiez d'embrasser la carrière de la peinture.

L'enfant jeta ses bras autour du cou de Mme L***, et posa en souriant la tête sur le sein de cette excellente mère,

comme s'il eût voulu y chercher d'avance un asile assuré contre le chagrin.

—Et moi, mon frère, ajouta avec entraînement la petite Juliette, j'achèterai tous tes tableaux, cela fait que tu seras riche.

—Allons, nous consulterons ton oncle, répondit Mme L*** un peu émue.

—Oui, oui, continua Juliette, et s'il se montre méchant, je... je lui rendrai tous ses jolis cadeaux, et je ne le prierai plus de me raconter ces histoires si amusantes qui me font toujours pleurer.

Un bruit léger interrompit cette conversation. Les enfants se retournèrent et aperçurent leur oncle.

Depuis quand se trouvait-il là? c'est ce que la figure presque toujours impassible de celui-ci ne laissait en aucune façon deviner.

L'aspect du nouveau venu offrait un cachet tout particulier. Le chapeau à larges bords d'où s'échappaient de longs cheveux parmi lesquels couraient quelques filets blancs; la grande barbe qui descendait en flots argentés sur les revers de son gilet de piqué; tout, jusqu'à son habit aux basques carrées et la canne à pomme d'ivoire sur laquelle il s'appuyait légèrement, dénotait en lui une insouciance profonde pour les modes du jour. Ajoutons cependant que le beau-frère de Mme L*** faisait, sous ces dehors un peu singuliers, preuve d'une aisance parfaite, ce qui excluait sur-le-champ toute prétention de sa part à l'originalité. Ses talents et ses connaissances presque universelles, son inépuisable bonté lui assuraient d'ailleurs au sein de la société un rang trop élevé pour qu'il ne méprisât pas un aussi sot avantage. L'estime de soi-même et des autres est en effet la plus belle originalité.

Demeurée veuve, Mme L*** avait trouvé dans M. Rémy (tel était le nom de ce parent) un ami sincère et éclairé. Arthur et Juliette aimaient leur oncle comme un second père.

Ce dernier pinça doucement la joue de Juliette, serra la main d'Arthur et adressa un sourire affectueux à Mme L***.

—Eh bien, dit-il, après un instant de silence pendant lequel l'embarras des deux enfants n'avait cessé d'augmenter, eh bien, ma présence paraît vous troubler. N'osez-vous point venir m'embrasser? et ma barbe, par hasard, vous ferait-elle peur aujourd'hui?

—Oh non, mon cher oncle, dit Juliette en montant sur les genoux de M. Rémy qui venait de s'asseoir, car si cela était vrai...

—Voyons, que ferais-tu, petite intrépide?

—J'irais chercher les grands ciseaux du père Boniface, le tailleur, et je vous la couperais, afin de pouvoir vous embrasser tout autant que je le désire.

—Oh! oh! je me défierai des grands ciseaux du père Boniface.

Puis se tournant vers Mme L*** :

—Pourrais-je, sans indiscrétion, dit-il, vous demander à voir, ma chère belle-sœur, ce que vous regardiez avec tant d'attention lorsque je suis entré?

—Oh, mon oncle, reprit vivement Arthur, c'est...

—Quoi? un mystère?

—Non, mon beau-frère, mais la première composition de notre jeune artiste, de votre cher neveu.

—Voyons, se contenta de répondre M. Rémy.

Mme L*** lui donna le dessin, tandis qu'Arthur, passant alternativement de la jambe droite sur la jambe

gauche, dissimulait assez mal une vive inquiétude.

Le mentor de la famille examina pendant quelques minutes le chef-d'œuvre du pauvre Arthur ; puis, sans témoigner, par le moindre signe, ni satisfaction ni mécontentement, il roula la feuille de papier, et dit tranquillement à son neveu en la lui rendant :

—Mettez cela au feu, Arthur.

—Mon dessin? articula le jeune artiste d'une voix étouffée.

—Oui, ton dessin.

—Mais, mon oncle...

—Tu sais que je te laisse toujours entièrement libre d'adopter mes avis ou de les repousser. Agis donc comme tu l'entendras, et n'en parlons plus.

M. Rémy se tourna du côté de Mme L***, qui se sentait elle-même touchée du traitement rigoureux infligé à son fils sans raison apparente. Peut-être eût-elle hautement exprimé sa surprise si l'oncle ne l'eût rassurée par un geste imperceptible pour les enfants.

Arthur demeurait comme pétrifié au milieu du salon. Tout-à-coup, il relève la tête, essuie deux grosses larmes qui avaient roulé sur ses joues, il marche ensuite d'un pas ferme vers la cheminée, et jette sans hésitation le rouleau dans le milieu du foyer.

Juliette ne put retenir un cri de douleur.

En un instant la flamme eut consumé le fruit de quinze jours de travail et de méditations.

—C'est bien! dit M. Rémy en tendant la main à son neveu, et si quelque chose doit te consoler du sacrifice que tu viens d'accomplir, parle : je te l'accorde d'avance.

—Je ne demande que de nouveaux crayons, afin de recommencer et de faire mieux, si je puis.

La réponse parut charmer M. Rémy.

— Oui, continua Juliette d'un ton fâché, et mon frère ne vous montrera plus ses dessins que pendant l'été.

—Pendant l'été!... et pourquoi cela?

—Parce qu'alors on ne fait plus de feu.

Cette saillie fut accueillie par une hilarité à laquelle Arthur céda lui-même avec une philosophie remarquable.

—Allons, dit M. Rémy aux deux enfants, laissez-moi causer avec votre mère; au reste, voici l'heure de reprendre vos études.

—En effet, ajouta M[me] L***, qui désirait vivement avoir l'explication de la scène précédente, et qui attendait la confidence de quelque projet conçu par son parent.

Le frère et la sœur quittèrent le salon.

Tout ce que nous savons, quant à présent, touchant l'entretien de M. Rémy avec sa belle-sœur, c'est qu'il dura longtemps. Rien de remarquable, d'ailleurs, ne signala le reste de cette journée.

Une semaine entière s'écoula sans autre incident qu'un mouvement inaccoutumé, une agitation croissant de jour en jour, dans la tranquille demeure de M[me] L***. C'étaient des ordres donnés à demi-voix, des emplettes mystérieuses, mille préoccupations enfin qui étonnaient on ne peut plus nos deux enfants. Aussi, tout en respectant le secret de leurs parents, laissaient-ils leur imagination parcourir au grand trot le vaste champ des suppositions.

Juliette n'en dormait plus.

Arthur en rêvait; or, il arriva qu'un matin, un peu avant l'heure à laquelle il avait l'habitude de s'éveiller, il crut distinguer vaguement le plus bizarre assemblage d'objets, déposés en face de son lit par quelque main invisible.

Il y avait là un parapluie de toile blanche dont le man-

che ressemblait à une lance, ou pour mieux nous exprimer, un parasol dont le diamètre eût abrité une ronde entière de jeunes filles. Cette ombrelle monstre était ouverte au-dessus d'un siége fabriqué de trois morceaux de bambou et d'autant de sangles croisées ; cela se fermait au moyen d'un pivot et pouvait servir de canne, au besoin. Au pied de ce singulier meuble, se trouvait une caisse carrée avec des attaches semblables à celles qui retiennent aux épaules le sac des soldats. Nous n'aurons plus rien à montrer au lecteur lorsque nous lui aurons fait remarquer ce grand chapeau de paille, ces longues guêtres de cuir, et cette gourde doublement arrondie comme un 8.

Notre rêveur se frotta les yeux et, à son grand étonnement, le parasol, le siége, la boîte, le chapeau, les guêtres et la gourde ne s'envolèrent point avec les dernières vapeurs du sommeil. Il se leva, courut vers ces divers objets, les toucha les uns après les autres. Bien assurément il ne dormait plus, et c'est ce que vint confirmer un papier qu'il n'avait point aperçu d'abord.

Le papier contenait ces mots tracés en gros caractères :

A L'AUTEUR DE SOPHOCLE

Récompense de sa résignation et de son courage

ET TÉMOIGNAGE DE SATISFACTION

offert

PAR SON ONCLE RÉMY.

Arthur lut le billet une seconde fois et il ne s'en fût peut-être point tenu là, si l'on n'eût pas en ce moment frappé à sa porte.

—Que voulez-vous? demanda l'artiste en regagnant son lit, entrez!

Un domestique entr'ouvrit la porte.

—MonsieurRémy, dit-il, vous fait prévenir qu'à huit heures il vous attendra pour aller avec lui prendre votre passe-port.

Le valet était déjà bien loin, qu'Arthur n'était pas encore revenu de cette nouvelle surprise. Il marchait depuis dix minutes de miracle en prodige.

Jamais toilette ne prit moins de temps que celle d'Arthur, ce jour-là. Malgré sa diligence, il trouva cependant toute la famille déjà réunie pour le déjeuner.

—Ah, mon cher oncle, dit-il en se précipitant dans les bras de M. Rémy, que dois-je espérer de tout ce que je vois et de tout ce que j'apprends?

—Qu'as-tu donc appris de si étonnant? répondit fort tranquillement le beau-frère de Mme L***, et qu'as-tu vu de si étrange?

—Mais d'abord, ce bagage complet d'artiste que j'ai trouvé en m'éveillant.

—Il n'est pas, je crois, bien surprenant de le rencontrer dans la chambre d'un peintre.

—Vous avez raison, votre bonté n'a rien qui doive me surprendre; mais François m'a parlé d'un passe-port.

—Eh bien?

—Je vais donc voyager?

—Ne faut-il pas qu'un artiste étudie la nature sous des cieux différents?

—Mon cher oncle, permettez-moi une dernière question, dit Arthur en comprimant encore la joie qui l'étouffait.

—Voyons, parle.

—Est-il possible, est-il bien certain que vous prodiguiez

de tels encouragements à l'auteur de *Sophocle* , à celui dont vous avez condamné au feu la première composition ?

—Ce n'était point une condamnation, mon ami, mais une épreuve que j'ai crue nécessaire. Le culte des arts, en effet, demande une âme fortement trempée, qui puisse servir, en quelque sorte, de cuirasse à l'intelligence, au talent ou au génie. En te conseillant d'anéantir toi-même une œuvre sur laquelle tu fondais de légitimes espérances, j'ai voulu te porter sans ménagement le premier coup, afin de juger, d'après la mesure de ta fermeté, ce que nous devions accorder à tes penchants.

—Oh ! je veux, s'écria l'enfant avec explosion, que, semblable au Phénix [1] *mon Sophocle* renaisse de ses cendres, et j'y vais travailler aujourd'hui même.

—Non, mon cher Arthur, attends que l'expérience t'ait révélé les secrets du cœur humain ; pour peindre ses douleurs et ses joies, il faut les comprendre. Ton *Sophocle* n'était qu'un dessin correct, une savante combinaison de lignes, une habile disposition d'ombres et de lumières ; mais on n'y trouvait point l'image du vieillard frappé dans ses affections les plus chères, du poëte rayonnant d'inspiration, du père outragé et qui pardonne. Crois-moi, peins d'abord le sourire de l'enfant qui sourit comme toi ; peins ses larmes qui sont les tiennes ; au jeune artiste il faut de jeunes modèles. Nous irons les chercher partout ; aussi notre voyage sera-t-il un peu long.

Un léger nuage de tristesse vint jeter son ombre sur le front resplendissant d'Arthur. Il allait quitter sa mère et sa sœur ; toutes deux pleuraient à ses côtés. Il les enlaça de ses bras.

[1] Oiseau fabuleux.

—Mon Dieu, disait Juliette, s'il t'arrivait comme à Robinson de faire naufrage dans une île déserte !

—Rassure-toi, ma bonne sœur, nous n'irons pas assez loin pour craindre ce malheur.

—Mais puisque vous devez aller partout, cela me paraît bien plus éloigné encore.

—Allons, ne pleure plus; je te composerai un album de mes premiers dessins.

—Et moi, chère petite, ajouta M. Rémy, je te promets autant d'histoires que l'album renfermera de personnages.

—Oh! mon oncle! seront-elles bien amusantes?

—Je recueillerai les plus intéressantes.

Huit jours plus tard, Arthur, coiffé du grand chapeau de paille, chaussé des longues guêtres, la gourde suspendue au côté, Arthur, assis sur son siége à trois pieds et à l'ombre de son grand parasol, esquissait la première figure destinée à l'album de sa sœur.

Mme L*** et Juliette, qui avaient voulu accompagner les deux voyageurs jusqu'aux environs de Paris, se tenaient derrière l'artiste. A quelques pas du groupe on pouvait voir l'oncle appuyé sur sa grande canne.

Le lendemain, hélas! il fallut enfin se séparer. Après bien des larmes et des baisers, Arthur s'arracha des bras de Mme L***.

—Ma chère mère, lui dit-il en sanglotant, voici la première épine de ma couronne!

. . . .

Nous sommes heureux d'apprendre au lecteur qu'Arthur n'a point éprouvé les infortunes de Robinson. Il est enfin rentré sous le toit maternel. Juliette, qui est devenue *une demoiselle*, montre avec orgueil à toutes ses jeunes amies l'album dont lui a fait présent son frère *le peintre*, et

M. Rémy vient de mettre en ordre les histoires qu'il avait promises à sa nièce.

Mais ce qui rendrait notre bonheur encore plus grand, si nous portions moins d'intérêt à cette intéressante famille, c'est l'offre gracieuse que nous ont faite simultanément mademoiselle Juliette et notre excellent ami, M. Rémy, de mettre à notre disposition, l'une son bel album, l'autre son nouveau manuscrit.

Nous avons accepté avec reconnaissance.

Comme il n'est point de plaisir que nous ne désirions partager avec nos lecteurs, nous allons, s'ils le veulent bien, admirer ensemble les charmants dessins du jeune artiste, en feuilletant les divers cahiers de l'oncle Rémy.

JULES ROSTAING.





LE PIFFERARE

LE SOURIRE DE LA MADONE

OU

LE PIFFERARE

Il n'est aucun de nos lecteurs, nous en sommes certain, qui, en parcourant la carte de l'Europe, n'ait arrêté longtemps ses regards sur cette immense langue de terre qui s'étend au sud de notre continent, et se mire coquettement dans les flots de trois mers : la Méditerranée, l'Adriatique et la mer Ionienne. Qui de nous n'a visité, l'histoire à la main, ce pays des souvenirs, ce berceau des arts, ou ne s'est attaché aux pas d'un narrateur pour admirer les merveilles de cette fille du ciel et de l'eau qu'on appelle Italie?

Un autre que moi vous fera parcourir les rives du Tibre, monter au Capitole, prier à Saint-Pierre; un autre vous

emportera dans sa gondole à travers les canaux de Venise.

C'est à Naples que nous trouverons notre héros.

Traversons donc vite cette campagne dont la trompeuse fertilité cache la mort. Écoutez la recommandation de ce paysan qui se penche avec peine sur la charrue traînée par deux buffles. Il vous conseille de lutter contre le sommeil qui commence à peser sur vos paupières. Luttez, luttez, car vous ne vous réveilleriez peut-être plus : nous sommes au milieu des Marais-Pontins, l'air y est empoisonné, le repos mortel.

Mais voici Terracine : ne redoutez rien du doux parfum que nous envoient ses orangers et ses citronniers. Les roses, le cactus, l'aloès bordent notre route. Ce bourdonnement, cette plainte sourde que vous entendez, c'est la mer qui les produit. Encore un pas.

Entrons à Naples.

Une prière d'abord à la *Madone*, dont on retrouve ici l'image au sein de toutes les maisons, à tous les coins de rue et au fond de tous les cœurs.

Au pied de l'un de ces mille petits autels taillés dans les murs et sur la façade des habitations, ouverts à tous les rayons du soleil, et consacrés à la mère du Christ, quelques Napolitains, au visage bruni, avaient formé un groupe composé en grande partie de *lazzaroni*. Certes, il avait fallu un grand sujet de curiosité pour faire sortir ces derniers du panier d'osier où ils passent presque toute leur existence à dormir et à se reposer de l'unique fatigue de vivre sous ce climat brûlant.

Un enfant de douze à quatorze ans se tenait au milieu du groupe. Il avait la tête couverte d'un chapeau terminé en pain de sucre et orné d'un ruban de couleur tranchante.

Quelques lambeaux d'étoffe artistement drapés composaient au petit garçon un costume pittoresque. Enfin, il tenait entre ses bras un instrument que les Italiens appellent *piffero*.

Figurez-vous une outre qui aurait la forme d'une grosse poire et dans laquelle plongeraient les becs d'une, de deux et quelquefois de trois espèces de clarinettes ou de flageolets. L'outre s'emplit de vent au moyen d'une embouchure opposée à la partie harmonique de l'instrument. Une simple pression du bras suffit, lorsqu'il est nécessaire, pour dégager l'air qui, passant du ballon dans les flageolets, forme, sous des doigts un peu exercés, les différents sons dont le musicien tire des accords.

C'était donc pour entendre le petit *pifferare* (tel est le nom donné aux joueurs de *piffero*) que les *lazzaroni* avaient, comme des limaçons, traîné leurs mobiles demeures jusqu'à l'endroit où l'enfant venait de s'arrêter, et que quelques pêcheurs avaient abandonné leurs filets.

Les *pifferari* ne sont pas rares en Italie; à une certaine époque de l'année surtout, ils descendent des montagnes et de *Madones* en *Madones*, d'aumônes en aumônes, ils parcourent les principales villes. Mais nul ne savait faire produire à son *piffero* des chants aussi doux que ceux de Pietro.

Ce dernier était connu de tous les *dilettanti* [1] de Naples. Ses *santa Maria*, ses *santa Madonna*, espèces de cantiques en l'honneur de la Vierge Marie, lui obtenaient toujours quelques pièces de monnaie de la part des plus riches, et un bon sourire, une tendre caresse de la part des pauvres gens; hélas! c'était le plus grand nombre.

[1] *Musiciens, amateurs de musique.*

Aussi, le petit *pifferare* rentrait-il quelquefois bien pauvre et bien triste à la maison, où l'attendaient sa sœur Carlotta et leur vieil aïeul. La jeunesse de la première, le grand âge du second leur interdisaient presque tout travail. Le vieillard et la jeune fille n'avaient d'autre soutien que Pietro, d'autres richesses que son talent et son courage.

Quoiqu'il soit assez facile de vivre dans ce pays avec fort peu d'argent, les recettes du *pifferare* ne pouvaient pas toujours satisfaire aux différents besoins de l'intéressante famille. Pietro prenait alors son instrument et en tirait quelque nouvelle mélodie. Aussitôt l'aïeul oubliait ses souffrances, et Carlotta s'endormait doucement sur sa couche dure en murmurant le nom de la Madone, qui envoyait de jolis songes à la pauvre petite.

Le répertoire musical de Pietro ne se bornait pas comme celui de ses confrères à trois ou quatre airs anciens ; notre jeune ménétrier variait sans cesse les accords de son inépuisable *piffero*.

C'est qu'entre les mains de l'enfant, l'instrument n'était pas une simple machine, mais bien l'interprète des émotions tristes ou gaies que ressentait Pietro. Ce dernier laissait courir ses doigts au gré de l'improvisation, qui presque toujours répondait à merveille au sentiment qu'il cherchait à exprimer. Pietro était plus que musicien, il était compositeur. Oh ! sans doute, les règles de l'art lui étaient inconnues. Sa musique ressemblait à celle des oiseaux, mal orthographiée, mais naïve et touchante : c'était la musique du cœur. Après tout, elle en vaut bien une autre, car l'inspiration est un don du ciel, tandis que la science peut toujours s'acquérir par le travail. La première conduit au génie, la seconde donne le talent.

Pietro n'eût demandé que deux choses pour vivre parfaitement heureux : un peu de macaroni cuit à l'eau et la libre jouissance de son *piffero*. Et cependant que de fois il était obligé d'interrompre une douce mélodie afin de servir de *cicerone* à des étrangers, de faire une commission sous un soleil brûlant. Il se résignait en songeant au salaire qu'il rapporterait à la maison, où l'aïeul et Carlotta attendaient avec impatience.

Ce jour-là, le petit *pifferare* ne faisait entendre que des accents bien tristes, car il n'avait guère recueilli parmi ses auditeurs que des sourires et des caresses ; il allait donc se retirer plus tôt que de coutume, au grand désespoir du public indigent qui l'entourait, lorsqu'une voix cria à l'enfant:

—Encore un air, au nom et en l'honneur de la Madone, qui te récompensera pour nous, car elle est riche en biens et en grâces! !

—Oui, oui, ajoutèrent d'autres voix, gloire à la Madone et bonheur au *pifferare* Pietro !

L'enfant mit un genou en terre, et, après un instant de méditation, commença à souffler dans l'instrument.

Jamais l'improvisation n'avait été aussi élevée, n'avait traduit en accords plus harmonieux une pensée religieuse. Les notes se liaient entre elles, se déroulaient sans efforts, comme les grains d'un chapelet.

Tout-à-coup la mesure devint plus précipitée, elle semblait emprunter à la reconnaissance, à la joie, des élans nouveaux.

Pietro avait cru voir la Madone de plâtre lui sourire.

Le morceau achevé, il demeura quelques instants dans la même posture et les yeux attachés sur la statuette. Mais le sourire avait disparu du visage de celle-ci ou bien de l'imagination de Pietro.

Il regagnait tout pensif son humble demeure, lorsqu'il se sentit toucher l'épaule. Il releva la tête et vit à ses côtés un étranger dont le costume et les manières révélaient l'homme riche et distingué.

—Petit, lui dit celui-ci en mauvais italien et avec l'accent allemand, petit, veux-tu me conduire au Vésuve?

—Très-volontiers, Excellence. Mais, comme je me trouve fort proche de la maison que j'habite, permettez-moi d'y déposer mon *piffero*, car nous avons trois lieues à parcourir.

—Oh ! tu as de bonnes jambes, je pense.

—Je vous promets de marcher aussi longtemps et aussi vite qu'il vous plaira.

—Eh bien, garde ton *piffero*, et je m'engage à régler mon pas sur le tien et à te laisser reposer autant que tu le voudras.

—Mais, Excellence, cet instrument me gênera pour gravir...

—Nous ne gravirons pas.

—Et puis, je ne vois pas de quelle utilité...

—Moi, je le vois : je te promets un salaire double si tu veux m'accorder ce que je te demande.

—Il vous appartient de commander et je n'ai plus rien à dire.

« C'est un original, pensa Pietro, mais il paie généreusement ses caprices. »

—Ainsi, voilà qui est convenu, tu emportes ton... ton... comment appelles-tu donc cela?

—Mon *piffero*, Excellence.

—Ah ! oui, ton *piffero*.

—Sans doute, puisque vous le désirez, et même, s'il vous est agréable, je vous jouerai quelques airs le long de la route, ajouta Pietro en plaisantant.

—Il me sera très-agréable et je te donnerai une triple récompense, répondit tranquillement l'étranger.

Pietro regarda son interlocuteur pour s'assurer s'il ne raillait point et s'il était dans son bon sens. La figure de notre Allemand n'offrait d'autre signe que celui d'une entière satisfaction. Le *pifferare* reprit :

—Excellence, je commencerai dès qu'il vous plaira.

—Eh bien, il me plaît tout de suite.

—Comment ! vous voulez que nous traversions la ville aux sons du *piffero ?*

—Oui.

—Mais tous les *lazzaroni* vont courir après nous.

—Cela m'est égal, et j'ajoute un écu de France à tout ce que je t'ai promis.

—Il suffit, Excellence, il suffit. Je suis prêt à vous satisfaire.

—Dépêche-toi.

« Si tous les étrangers ressemblaient à celui-là, ma fortune serait bientôt faite, » murmura Pietro ; et il se mit à souffler de toutes ses forces dans le *piffero.*

Les prévisions du petit Napolitain ne tardèrent pas à se justifier. Les oisifs, les enfants, commencèrent à suivre ce singulier personnage qui se promenait en musique ; les chiens eux-mêmes se mêlèrent au cortége, témoignant leur joie par de longs hurlements ; quelques-uns de ces animaux poussèrent la gaîté jusqu'à se suspendre aux basques de la longue redingote que portait l'Allemand. Tandis que les chiens aboyaient et mordaient, les gens riaient et plaisantaient.

L'étranger se contenta de relever les basques de sa redingote, de distribuer des coups de pied aux bêtes et de jeter des pièces de monnaie aux curieux. Les premiers s'en-

fuirent en traînant la patte, les seconds s'arrêtèrent pour ramasser l'argent. Pietro ayant, sur un signe de l'étranger, cessé de jouer afin de respirer un peu, ils purent sortir de Naples sans être inquiétés davantage.

—Excellence, dit Pietro, vous trouvez donc le *piffero* un bien bel instrument?

—Je le trouve au contraire très-désagréable.

—J'aurais cru cependant qu'il fallait l'aimer beaucoup pour payer aussi cher le plaisir de l'entendre.

—Je l'aime si peu que je voudrais que tous les *pifferari* fussent pulmoniques, afin de ne plus en rencontrer.

—Bien obligé, Excellence.

—Oh! toi, c'est différent : la douceur, la verve, l'originalité de ta musique suppléent à l'imperfection de l'instrument, et loin de te fuir, je me suis arrêté bien souvent pour t'écouter. Tout-à-l'heure encore j'admirais la majesté du morceau que tu exécutais aux pieds de la Madone. La forme n'en était pas irréprochable, loin de là, mais le sentiment religieux y était admirablement développé. Je désirais entendre de nouveau ce passage ainsi que d'autres parties de ton répertoire : voilà pourquoi je t'ai demandé de m'accompagner. Tu comprends donc maintenant que j'avais raison de vouloir que tu emportasses ton *piffero*.

Pietro était rouge de plaisir.

—Mais, Excellence, continua-t-il, pensez-vous qu'une excursion au Vésuve soit une occasion bien favorable et la voie publique un lieu fort propice pour un semblable dessein?

—Ah! mon cher ami, l'ordre et l'exactitude d'abord. Avant d'entrer en Italie, pays que je désirais visiter depuis longtemps, j'ai réglé l'emploi de mon temps de façon à ne rien oublier et à ne pas prolonger mon voyage d'une minute au-delà de l'époque fixée.

L'Allemand tira un portefeuille de sa poche.

—Tiens, vois, reprit-il en posant le doigt sur un feuillet ; et il lut : « Le jeudi 24 septembre, assister à une éruption du Vésuve, s'il y en a une, ou bien explorer simplement le susdit volcan... Le vendredi 25 du même mois, quitter Naples et gagner Tarente. »

Le méthodique personnage ferma son carnet, puis il reprit :

—Or, c'est aujourd'hui le 24 et demain le 25. A chaque jour j'ai donc ainsi donné une destination précise. Par malheur, je n'ai point songé à en réserver un pour entendre jouer du *piffero ;* si je ne t'eusse pas rencontré, je n'aurais, du reste, nullement regretté cet oubli, que j'ai cru pouvoir réparer en joignant au plaisir d'une promenade irrévocablement décidée la satisfaction imprévue d'écouter ta charmante musique.

Pietro ne pouvait se défendre d'admirer la fermeté d'un tel caractère, cette inébranlable abnégation de toute volonté devant une règle de conduite tracée d'avance par la raison, et mûrie sans doute par la réflexion. Les éloges donnés à l'enfant entraient peut-être bien aussi pour quelque chose dans son admiration. Quoi qu'il en ait été, il se taisait et paraissait assez disposé à recueillir les pensées agréables que faisait éclore un peu d'orgueil.

Mais, comme nous l'avons vu, l'étranger n'était pas homme à perdre son temps, et, selon lui, c'était le perdre que l'employer à demi en cette circonstance. L'action des jambes n'avait rien d'incompatible avec l'usage des oreilles et l'activité des poumons : il dit donc au petit ménétrier, en donnant un coup léger sur le *piffero* :

—Allons, mon enfant, l'air de la Madone.

—Oh ! Excellence, je ne sais pas si je me le rappellerai.

—Tu semblais, cependant, le jouer sans hésitation, il n'y a qu'un instant.

—C'est qu'alors la Madone m'inspirait.

—Te rendait la mémoire, veux-tu dire, réveillait tes souvenirs?

—Les souvenirs de quoi?

—De la partition d'où tu as tiré ce morceau.

—La partition... la partition... elle était là, dit Pietro en se touchant le front avec le doigt. Je n'en connais point d'autre.

—Comment, tu improvisais?

—Oui, Excellence.

—Tout-à-l'heure?

—Tout-à-l'heure, comme toujours.

L'Allemand s'arrêta tout court, croisa les bras, et contempla Pietro de la tête jusqu'aux pieds; cette pantomime exprimait le plus grand étonnement.

—Voyons, dis-tu vrai? reprit-il après un moment.

—Je ne mens jamais, Excellence.

—Hum! et si j'avais le moyen de m'assurer sur-le-champ de ce que tu avances?

—Je ne saurais répondre autre chose.

—Ainsi, tu consens à subir l'épreuve?

—Je suis votre serviteur, Excellence, et je ferai ce qu'il vous plaira de me commander.

L'étranger tira de sa poche un crayon et un morceau de papier, écrivit pendant quelques secondes, puis il tendit le papier à Pietro et continua :

—Pourrais-tu composer un chant sur les vers que voici :

« Reine des cieux, Madone révérée,
« Protége-nous ;

« De tes enfants vois la troupe éplorée
« A tes genoux. »

—Je vais essayer.

—Combien demandes-tu de temps?

—Pas plus qu'il n'en faut pour former le signe de la croix.

Et l'enfant se signa.

L'Allemand, malgré la prescription du portefeuille, avait oublié le Vésuve.

Tout-à-coup la terre sembla frémir sous les pieds de nos deux personnages, et rendre un roulement sourd et prolongé. Un sifflement aigu, saccadé, traversa les airs; puis un silence morne, un calme de mort succéda pour un moment à tous ces bruits. Les mêmes symptômes se renouvelèrent bientôt et furent suivis d'un silence semblable au premier.

—Qu'est-ce que cela? demanda l'étranger un peu ému.

—Oh! oh! Excellence, vous avez du bonheur, et le hasard vous sert au jour et à l'heure : regardez là-bas.

—J'aperçois une montagne au sommet de laquelle on a sans doute allumé un grand feu, si j'en juge par la fumée qui s'élève vers le ciel.

—Oui, oui! seulement, c'est Dieu qui a placé le feu dans les entrailles de la terre, et l'enfer qui souffle sur le brasier. Vous désiriez voir une éruption du Vésuve... attendez, attendez un instant; les démons préparent leurs fourneaux, et avant peu le volcan...

Une commotion subite et un long craquement interrompirent les étranges explications du petit Napolitain touchant les causes d'un phénomène géologique dont bien des livres sans doute ont entretenu nos lecteurs.

Ils savent probablement comme nous que diverses montagnes contiennent des veines de bitume, de soufre et d'autres matières inflammables, de même que plusieurs parties de la terre renferment des mines de fer, d'or, d'argent ou de charbon. L'éruption des volcans est due à la fermentation de certains corps qui finissent par s'enflammer et cherchent une issue au dehors.

Le Vésuve est une de ces montagnes.

En ce moment, une fumée de plus en plus compacte s'exhalait de l'immense ouverture du volcan, ouverture que l'on nomme cratère. Un ruisseau épais et noirâtre commençait à sillonner les flancs du mont. Peu à peu le ruisseau se changea en rivière et la rivière en torrent. Des flots de bitume, de soufre, de métal fondu et de feu, alimentèrent et grossirent cette *lave* terrible qui a englouti jadis toute une ville.

Bien que la distance où se trouvaient les deux spectateurs les préservât de tout danger, l'Allemand cherchait en vain à maîtriser un grand effroi, et il perdit tout-à-fait courage lorsque les premières ombres de la nuit vinrent prêter à cette scène un caractère plus épouvantable encore.

Notre homme fut tiré de l'espèce de torpeur dans laquelle il demeurait plongé, par les accords du *piffero*. Après un prélude plein de gravité, la voix fraîche et sonore de Pietro récita, sur un mode où l'harmonie s'alliait au sentiment de la piété, les quatre vers :

« Reine des cieux, Madone révérée,
« Protége-nous ;
« De tes enfants vois la troupe éplorée
« A tes genoux. »

—Répète! répète! dit l'Allemand qui ne songeait plus à l'éruption, et qui se mit à battre la mesure avec sa canne.

L'enfant obéit.

—Une, deux... un peu plus doucement... double cette mesure... hausse d'un demi-ton, répétait le premier pendant tout le morceau.

Lorsque Pietro eut achevé, il lui donna une cordiale accolade et il continua en reprenant le chemin de Naples :

—J'ai facilement deviné que tu n'avais jamais ouvert un solfége, car mes conseils semblaient être de l'hébreu pour toi.

—C'est la vérité, Excellence.

—Ne désirerais-tu pas étudier sérieusement les principes d'un art dont tu comprends déjà les beautés et la grandeur?

—Je n'ai jamais formé de vœu plus ardent; mais je n'espère point pouvoir le réaliser de ma vie.

—Je veux t'y aider. Écoute : je suis premier organiste et maître de chapelle à Berlin; cette position honorable, quelque talent et un peu de renommée me donnent une certaine influence dans la plupart des académies musicales. Je te remettrai une lettre de recommandation pour un de mes bons amis qui dirige un de ces établissements...

—A Naples?

—Non.

—A Rome?

—Un peu plus loin...

—En Prusse?

—A Paris. Il y a dans cette ville une école que l'on nomme Conservatoire : je puis t'y faire admettre, et

là tu recevras les meilleures leçons et les plus précieux conseils.

—Mais, Excellence, et mon grand-père, et ma sœur Carlotta ?...

Le naïf Allemand regarda Pietro avec stupéfaction, et répondit en ouvrant de grands yeux :

—Comment, tu veux que je fasse entrer ton grand-père au Conservatoire?... passe encore pour ta sœur, quoique franchement...

—Vous ne m'avez pas compris, Excellence. Je vous remercie de tout mon cœur de vos offres magnifiques, mais je ne puis en profiter.

—Tu crains que Paris ne soit trop éloigné.

—Oui, et puis surtout...

—Allons, allons, il est une occupation à laquelle je n'ai point assigné de place sur mon carnet parce qu'elle doit être en tout temps la bien venue ; je veux dire l'accomplissement d'une bonne action. Je me charge des frais de voyage ; viens chercher demain matin la lettre...

—Excellence, je ne saurais accepter.

—Quoi ! le salaire du plaisir que tu m'as procuré aujourd'hui ? Je te récompense selon tes mérites, voilà tout. A demain, car nous voici au seuil de l'hôtel que j'habite. Sois exact.

La porte de l'hôtel se referma derrière le maître de chapelle.

Pietro croyait avoir rêvé ; rêvé, c'était le mot ; car jamais l'enfant ne consentirait à abandonner son aïeul et la petite Carlotta. Que deviendraient-ils sans lui, leur unique soutien ? Il renonçait à toute espérance, lorsqu'une idée subite vint ranimer le beau songe qu'il croyait évanoui, et, le cœur bien gros de joie, notre héros regagna sa demeure

en murmurant : « Je savais bien que la Madone m'avait souri. »

Le lendemain, Pietro était de bonne heure au rendez-vous que lui avait donné l'étranger. Fidèle à sa promesse, celui-ci remit au *pifferare* la lettre promise, et de peur que le vent n'emportât le message, le maître de chapelle avait attaché le billet sur une bourse d'un poids très-rassurant.

Les deux objets n'étaient pas cependant destinés à faire le même voyage.

Pietro garda la lettre et laissa la bourse au vieil Italien.

Deux jours après, le petit ménétrier se mettait en route sans autre bagage qu'un morceau de papier plié en quatre et le précieux *piffero*.

Il obtint la traversée gratuite jusqu'à Marseille sur un bâtiment marchand, à la condition de servir et d'amuser l'équipage. Après bien des fatigues et plus d'un jeûne, il arriva enfin à Paris.

Grâce à la recommandation du généreux et obligeant maître de chapelle, les portes du Conservatoire furent ouvertes au *pifferare*.

Deux premiers prix récompensèrent les rapides progrès de l'élève étranger.

Un travail opiniâtre, un courage invincible lui ont mérité l'estime et le patronage des maîtres qu'il égalera peut-être un jour.

Il vient de faire publier sa première composition, elle est dédiée à :

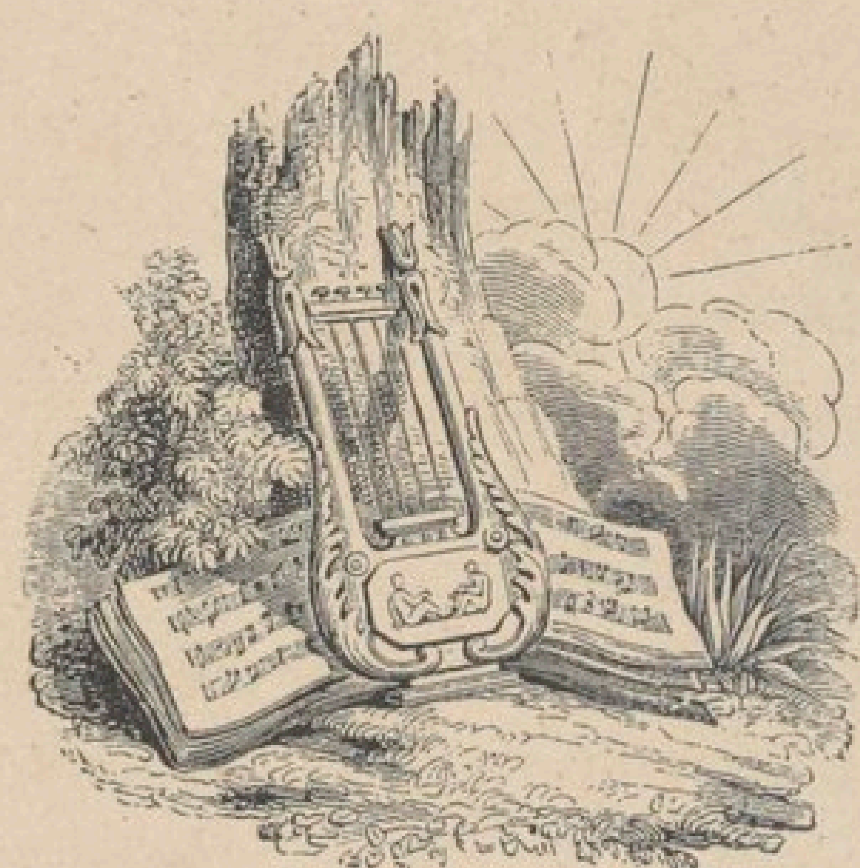
« M. M***, maître de chapelle à Berlin. »

Elle a pour titre :

« *Le Sourire de la Madone.* »

Faut-il ajouter que Pietro n'a point oublié son aïeul ni la petite Carlotta, et qu'il ne reniera jamais son premier maître, son premier ami, le *piffero*.

JULES ROSTAING.





Lith. de Godard à Paris.

LES PETITS MINEURS.

LES

PETITS MINEURS

VISITE AUX MINES DE NEWCASTLE

Il y a fagots et fagots», disait jadis le bûcheron Sganarelle; il y a mines et mines, pourrions-nous dire aujourd'hui avec non moins de vérité. On comprend en effet sous cette dénomination générale toutes les portions du globe d'où l'on extrait ces milliers de substances, matériaux indispensables des arts et de l'industrie : l'humble tranchée que le propriétaire fait ouvrir au milieu de son champ de pommes de terre, l'excavation plus profonde qui creuse les coteaux de Montmartre ou de Meudon, sont des mines ni plus ni moins que les gigantesques galeries souterraines de Mons ou de Saint-Étienne : seulement, quand la substance extraite appartient au genre calcaire, quand elle

s'appelle cristal de roche ou pierre meulière, marbre ou moellon, albâtre ou pierre à plâtre, le lieu d'extraction prend le nom prosaïque de carrière. Le procédé d'exploitation est excessivement simple, et, sans quitter la France pour la Grèce ou l'Italie, sans aller à Paros ni à Carrare, demeurez à Paris, mes jeunes amis. Choisissez un beau dimanche de printemps ou d'automne, — vous auriez trop chaud en été; — partez de votre pied léger et dirigez-vous du côté de Montrouge, de Meudon ou de Courbevoie; avisez une colline au sommet de laquelle vous apercevrez une de ces grandes roues de bois, qui plus d'une fois déjà ont attiré vos regards; montez, montez toujours; arrivés au sommet, vous frapperez à la porte de quelque petite maisonnette du voisinage; demandez une permission qu'on ne vous refusera jamais; et, si la peur ne vous retient pas, hasardez-vous dans un de ces tortueux souterrains; un enfant vous servira de guide et vous donnera en cinq minutes beaucoup mieux que je ne le ferais en une heure l'explication de ce genre de travail. Il est fort ordinaire; seulement, ce qui n'est pas sans intérêt, c'est d'assister à l'enfantement du morceau de craie dont on ne soupçonnait pas la naissance, ou d'observer informe et grossière la pierre qu'un an plus tard on admirera gracieuse et dentelée au front d'un splendide hôtel de la Chaussée-d'Antin. Quant à des mœurs extraordinaires, quant à des types spéciaux, ce n'est pas là qu'il faut les chercher. Les ouvriers qu'on y rencontre sont la reproduction exacte de ceux qui six jours de la semaine heurtent dans la rue le passant inoffensif, et, le septième, insultent le promeneur aventureux, quand il s'approche du cabaret de la barrière. Avant d'être de tels hommes, quels enfants devaient-ils être!

Laissons de côté ces tableaux désolants : aussi bien qu'ai-je besoin de vous en parler? Le temps arrivera assez vite où, malgré vous, vous serez obligés d'y arrêter vos yeux; jusque-là, mes amis, n'ayez pour ces malheureux ni blâmes ni reproches, contentez-vous de les plaindre; et si jamais l'un d'eux vous tend la main, ne manquez jamais d'y laisser tomber le denier de l'aumône. Un sou dans la poche du pauvre pèse plus qu'un louis dans celle du riche : puis pour cent ingrats que vous ferez, peut-être trouverez-vous un jour un cœur reconnaissant : ce sera votre récompense.

Si vous voulez des figures qui ne ressemblent pas à toutes, des caractères spéciaux, qui aient leur individualité, comme on dit en certains lieux, si vous voulez faire connaissance, non pas avec les carriers des collines d'Issy ou des buttes Saint-Chaumont, mais avec de véritables mineurs vraiment dignes de ce nom, il faut vous éloigner de Paris; et, si le cœur vous en dit, suivez-moi et faisons un petit voyage. Nos paquets seront vite faits, et le parcours ne sera pas long : ce n'est pas que sans sortir de chez soi on ne puisse voir des choses fort intéressantes; un homme, avec qui vous aurez à faire connaissance, a bien trouvé le moyen de faire rien que dans sa chambre un voyage de plusieurs jours; vous le ferez plus tard avec lui, et parvenus au terme, vous n'oublierez de votre vie le nom de Xavier de Maistre.

Ce n'est pas du reste un *voyage autour de ma chambre* que je vous propose, c'est une simple excursion dans le comté de Durham, au fond du Northumberland, l'une des plus riches provinces de l'Angleterre, une simple visite aux mines de houille de Newcastle. Nous aurions pu visiter tout aussi facilement les mines de Saint-Étienne et

de Rive-de-Gier dans le département de la Loire, celles du Creuzot dans le département de Saône-et-Loire, celles d'Anzin dans le département du Nord, ou bien en Belgique celles de Mons et de Charleroi; mais j'ai choisi de préférence celles de Newcastle, parce qu'elles sont les plus vastes et les plus importantes, puisqu'à elles seules elles emploient annuellement plus de soixante mille ouvriers, et produisent trente-six millions de quintaux métriques de houille, et puis parce que nous y rencontrerons le plus excellent homme du monde, l'ami Coalman. Coalman (homme de charbon) est le type le plus exact et le plus parfait du vieux mineur : il a soixante ans; ses cheveux d'un blanc de neige, son visage et ses mains d'un noir de jais, offrent le plus singulier contraste; sur sa tête est un chapeau de cuir noir à larges bords, terminé par une queue de pareille étoffe qui s'allonge sur son dos; sur son corps une veste et une culotte de velours vert jaune; des bas bleu chiné attachés au-dessus du mollet par une boucle de cuivre et de gros souliers ferrés complètent son accoutrement.

Singulier costume pour un mineur, m'allez-vous dire! Sans doute; mais Coalman a dû renoncer à son métier favori; les infirmités en sont cause; le pauvre homme est sourd d'une oreille, borgne, bancal et manchot; il lui devenait impossible de travailler : force était de le congédier. Mais par considération pour ses bons et nombreux services, pour sa conduite exemplaire comme ouvrier et comme père de famille, le *viewer*, c'est-à-dire le directeur de la mine, a fait de lui ce qu'on fait des vieux animaux qu'on ne veut pas conduire à l'abattoir; seulement, comme l'ami Coalman est un homme et non pas un cheval, au lieu d'une prairie, on lui a donné pour retraite la loge qui

se trouve à l'entrée de la principale porte de l'exploitation. Coalman, l'ancien mineur, est devenu le concierge des mines de Newcastle : c'est donc à lui que nous allons nous adresser.

Soulevons le lourd marteau de fer : Pan ! pan ! deux coups bien appliqués, afin d'avoir l'air gentlemen ; c'est Coalman lui-même qui vient nous ouvrir ; vous vous rappelez son costume, je vous l'ai dépeint ; rien n'y manque, sinon le chapeau, qu'à ma vue il ôte prestement de sa tête, en m'adressant un sourire amical, ainsi qu'il est d'usage entre d'anciennes connaissances.

—Ah ! tiens ! c'est vous, monsieur ?

—Moi-même, mon brave Coalman.

—Quel heureux hasard vous ramène près de nous ?

—Ce n'est pas le hasard, mais le désir de faire connaître à ces jeunes gens votre bel établissement.

—C'est chose facile, monsieur.

—Vous pouvez nous donner un conducteur ?

—C'est moi qui le serai.

—Non pas, mon brave Coalman ; il fait très-chaud aujourd'hui, le soleil est brûlant : vous pourriez attraper un rhume en descendant dans le puits, et à votre âge un rhume ne pardonne pas.

—Moi ! attrapper froid là dedans ! Bah ! bah ! il n'y a que le premier moment qui coûte. Et puis, est-ce que vous croyez qu'il y fait froid ? Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit l'autre fois, qu'à mesure qu'on descend, on sent la chaleur monter, si bien que, quand on est au fond, on a une température comme qui dirait de plus de trente et même quarante degrés. M. Wilkinson le savant dit que ça doit être comme ça, parce que la chaleur augmente à mesure qu'on s'enfonce dans les entrailles de la terre, si bien que

si on pouvait aller assez avant, au lieu de terre ferme on trouverait une bouillie de feu; c'est comme ça qu'il explique l'existence des sources d'eaux thermales et des flammes que vomissent les volcans. M. Wilkinson a peut-être raison ; je n'en sais rien; mais je vous répète ça tout comme il me l'a conté.

—Tout cela est bel et bon ; mais je ne souffrirai pas que vous soyez notre guide : vous n'êtes plus tout à fait jeune.

—Je ne suis pas tout à fait vieux, fait-il en se dressant sur sa bonne jambe.

—Sans doute; mais à votre âge, avec vos infirmités, une pareille descente à 1,800 pieds sous terre...

—1,823 pieds, monsieur! 1,823 pieds!

—A 1,823 pieds sous terre! Une pareille descente est dangereuse ; et si un accident vous arrivait...

—Oh ! ça me connaît, ça me connaît. On doit connaître le lieu de sa naissance. Je suis né là dedans, monsieur, et je n'ai qu'une ambition, c'est d'y mourir.

—Pourtant, mon brave Coalman...

—Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, que je n'ai plus qu'une oreille de bonne, que je n'ai plus qu'un œil, qu'un bras et qu'une jambe, et qu'il faut être économe, quand on n'est pas riche. Mais, bast ! s'il y a un Dieu pour les aveugles, il y en a un aussi pour les sourds, pour les borgnes, pour les manchots et pour les bancals. Je ne suis qu'une moitié d'homme; tant pis ! il faut que la moitié fasse le service du tout. Justement vous arrivez bien, voilà un convoi de chevaux qui s'avance de ce côté, et qu'on doit descendre dans la mine : ça nous fera de la société.— Et puis, voilà bientôt deux jours que je n'ai vu Peter, ni John.

—Qui nommez-vous ainsi?

—Eh! mes deux enfants, donc! Vous ne les avez pas encore vus?

—Pas encore.

—Oh bien! vous ferez connaissance avec eux. Ils seront bien contents. L'aîné va prendre comme qui dirait ses quinze ans, le cadet va sur ses douze.

—Et à cet âge, ils travaillent déjà dans la mine?

—Oh! c'est que je ne les élève pas à fainéanter! Bien sûr qu'ils ne font pas ce que font les vieux durs à cuire; mais ils ont leur petite besogne, comme tous les petits mineurs: vous les verrez à l'ouvrage; ils ne boudent pas, allez!

—Vous m'avez dit que vous ne les aviez pas vus depuis deux jours; comment se fait-il que si près de vous...

—S'il fallait les embrasser tous les jours, ça prendrait trop de temps.

—Comment cela, Coalman?

—Vous allez comprendre ça, monsieur. Le puits, par où nous allons descendre, a, ainsi que je vous l'ai dit, 1,823 pieds de profondeur; or, en supposant, ce qui est exact, qu'on descende un pied par seconde, en une minute on descend de soixante pieds, en dix minutes de six cents, de sorte que pour arriver au fond il faut environ une demi-heure; autant pour remonter, ça fait comme qui dirait une heure. Ajoutez à ça que la partie où travaillent les gamins n'est point placée tout juste au bas du puits, mais que pour y arriver il faut traverser une longue galerie de plus de douze cents mètres; c'est encore l'affaire d'un grand quart d'heure, de sorte que, tout compte fait, ils perdraient à la fin de la journée plus d'une heure et demie en allées et venues. Ça ne convient que tout juste à M. Simpson, l'*overman* (agent spécialement chargé de la

surveillance des travaux souterrains); ajoutez que les *hewers* (ouvriers employés à l'abattage de la houille) de la galerie étaient de corvée la nuit dernière, et que les enfants ne peuvent pas plus les quitter que les manœuvres ne quittent les maçons. Tout ça fait que, pour ne déplaire à personne, j'aime mieux me priver d'embrasser mes bambins.

—Ainsi ces pauvres enfants travaillent la nuit et le jour?

— Comme tous les mineurs petits ou grands, de deux nuits l'une.

—C'est un métier bien fatigant!

—Bast! ils sont jeunes, et ils en ont l'habitude. Je l'ai eue comme qui dirait cinquante ans de ma vie.

—Mais, quand ils sortent du chantier, ils doivent être exténués !

—Pas du tout; ils en reviennent aussi gaîment qu'ils y vont ; et quand il fait chaud, comme qui dirait aujourd'hui, pour se délasser en même temps que pour se nettoyer, ils vont se baigner dans la Tyne, cette rivière que nous apercevons là-bas. Car il faut vous dire que ces pauvres enfants, quand ils sortent de là dedans, bien que le soleil ne leur gâte pas le teint, sont aussi noirs que si on les avait trempés dans une bouteille d'encre. J'étais comme eux, quand j'avais leur âge; pendant quelques années, à force de me laver, je parvenais à me blanchir; mais avec l'âge le cuir a durci, j'avais beau gratter, frotter, râcler, j'y ai renoncé; de telle sorte que de blanc comme vous, je suis devenu noir comme me voici, et que les camarades, comme qui dirait par manière de rire, m'ont baptisé du sobriquet de Coalman (homme de charbon) : car mon vrai nom, monsieur, est Peterpat : John Peterpat, natif de Newcastle, pour vous servir. Mais m'est

avis que nous ferons bien de nous diriger vers le puits; voilà qu'on prépare les filets pour emballer les animaux: un instant que j'allume ma lampe, et je vous rejoins.

Jetez en effet les yeux au milieu de cette vaste cour: les chevaux attachés le long de la muraille sont successivement amenés près du puits sur un énorme tas de paille que des ouvriers viennent d'entasser: dès que l'un d'eux a pris la position convenable, un palefrenier jette adroitement sur lui un filet à larges et fortes mailles qui l'enveloppe entièrement; on a eu soin de lui bander les yeux auparavant, afin qu'il ne puisse s'effrayer de cette indispensable cérémonie; au même instant deux adroits gaillards se glissent sous le filet, attachent à chacun des pieds de l'animal un manchon muni d'une boucle, et y passent rapidement une corde qu'ils tirent ensuite à eux. Le cheval étonné résiste, se cramponne sur ses pieds, ou tâche de se cabrer. Vains efforts! Les deux hommes tiennent bon, se raidissent sur les cordes; le cheval hésite, chancelle, tombe. Quand il est étourdi par la chute, on serre le filet et on l'ajuste de telle sorte que durant la suspension l'animal soit assis sur la croupe; l'opération terminée, on passe l'une des mailles du filet dans un crampon de fer; la machine se met en mouvement, soulève le fardeau, l'amène au-dessus du puits, le laisse lentement descendre, et l'amène sans danger, sans encombre à sa destination. Rien n'est plus curieux, plus pittoresque que cette suspension éthéréenne; rien n'est aussi plus commun que de voir le cheval se débattre violemment, briser les cordes qui lui retiennent les pieds, s'élancer d'un bond énergique, s'entortiller dans le filet, rouler à terre comme une lourde masse, et faire ainsi de lui-même la besogne de ses palefreniers.

Coalman est prêt; une petite lanterne, sur laquelle nous aurons occasion de revenir, est suspendue au bord antérieur de son chapeau et se balance devant son front comme le gland d'une calotte. Il s'approche de nous, nous regarde d'un air ébahi et s'écrie:

—Excusez! Comment! vous, monsieur, qui n'êtes point tout à fait ignorant dans la partie, vous êtes venu ici avec un pantalon tout blanc, et vous avez souffert que ces petits messieurs en missent de pareils? Vous ne risquez rien! Quant à moi je parierais bien cinq shillings (6 fr. 25) contre un penny (1 sou), qu'à votre retour ils auront changé de couleur, et que votre blanchisseuse aura beau les frotter, ils ne blanchiront pas plus que ma peau. Au surplus, une bonne précaution, pour garantir le reste de vos habits, consiste à endosser une veste et un pantalon de mineur. J'en ai là dans ma loge de toutes les grandeurs qui servent ainsi à tous les visiteurs.

Suivons le conseil de notre guide; c'est prudence. En cinq minutes la métamorphose est complète; d'élégants gentlemen nous voilà devenus, sauf la couleur du visage et des mains, de vrais mineurs de contrebande.

Nous arrivons au bord du puits; deux *corves* (sorte de vastes paniers creux) vides nous attendent; le cheval qui doit nous tenir compagnie est déjà hissé dans son filet; un coup de sonnette correspondant au fond du puits se fait entendre; la poulie se met en mouvement : Coalman nous fait un signe, nous nous blottissons trois par trois dans les corves. La corde commence à descendre avec le cheval; à peine a-t-elle baissé de quelques pieds que le *banksman* saisit le crochet de notre corve et l'accroche à la chaîne du puits; il fera dans un instant la même opération pour la seconde. Nous voilà donc superposés dans l'espace, hommes

et cheval, suspendus au-dessus d'un gouffre immense; notre vie dépend de la solidité d'une corde ou de la paille qui peut se trouver dans l'un des anneaux de fer. Coalman, pour nous rassurer et nous distraire, nous raconte l'anecdote suivante :

—Figurez-vous, monsieur, qu'il y a comme qui dirait cinquante ans, j'avais environ l'âge de ces petits messieurs, j'étais apprenti mineur, et je descendais dans la mine par le même chemin que nous suivons en ce moment. — Eh! mon jeune monsieur, dit-il à l'un de nous, ne vous penchez pas comme ça; si vous cherchiez à regarder le fond, ça pourrait vous étourdir, et ma foi, si vous tombiez, vous pourriez avoir moins de chance que je n'en ai eu.

Coalman continue :—Pour en revenir à ce que je vous disais, nous étions descendus à environ 500 pieds, et nous ne pensions à rien, sinon à regarder en haut le ciel qui ne nous apparaissait plus que comme un point lumineux gros comme la tête d'une épingle, quand tout à coup... crac! crac! patatras! la corde se brise, et nous voilà roulant dans le vide plus vite que le meilleur chemin de fer de l'Angleterre. En une seconde nous étions au fin fond du puits; par bonheur on était en train de faire une réparation au puisard qui reçoit ici dessous les eaux de la mine; le plancher était levé, de sorte qu'au lieu de nous briser sur les morceaux de bois, nous avons roulé encore cinquante pieds plus bas, et nous sommes tombés dans l'eau, où nous fîmes un fameux plongeon. Nous étions quatre dans la corve; les trois autres restèrent au fond; le bon Dieu eut pitié de moi, je revins à la surface comme un bouchon de liége. Malheureusement ma satanée jambe avait eu la maladresse de ne pas faire attention à son chemin, elle s'était cognée contre un gros madrier de chêne, elle était

cassée. Les camarades me retirèrent tant bien que mal ; on me mit au lit, et on voulut me raccommoder la jambe ; bast ! pas moyen : elle était brisée en trois endroits. Il fallut recourir aux remèdes énergiques. Un mois après ma chute j'étais bancal. Voilà l'histoire de ma jambe.

—Savez-vous, mon cher Coalman, que votre récit est fort inquiétant, et que si la corde qui nous soutient venait à se briser, nous pourrions être plus maltraités que vous.

—Bast! ça n'arrive qu'une fois tous les vingt ans, ces choses-là ! Et puis il n'y a plus de danger aujourd'hui. Jadis, pour nous descendre, on avait la bêtise de se servir d'une chaîne de fer, qui peut se briser comme du verre, quand elle est tendue, ou bien d'une corde de chanvre qui pourrissait dans l'eau, tandis qu'aujourd'hui on se sert d'un câble en fils de fer tressés, comme ceux qui soutiennent les ponts suspendus. Avec ça il n'y a pas de crainte à avoir, et je me ferais bien descendre dans l'enfer, si je n'avais pas peur d'y rencontrer le diable.

—Me voilà plus tranquille. Mais d'où vient donc ce vent qui nous glace?

—C'est l'air qui entre dans la mine.

—Comment cela?

—Rien de plus simple. Ce bon M. Wilkinson, dont je vous ai déjà parlé, dit comme ça que l'air qui nous entoure est composé de deux gaz, qu'il appelle l'un oxy... oxy... oxygène, l'autre azote. Il prétend qu'il les a vus ; il faut alors qu'il ait de bons yeux; car, depuis vingt ans que je me les écarquille, je n'y ai encore vu goutte. Il est vrai que M. Wilkinson porte des lunettes; ce sont peut-être des lunettes faites exprès, je le lui demanderai. Or de ces deux gaz, le premier, l'oxygène, est celui qui est

nécessaire à la respiration des animaux et conséquemment des hommes; le second, l'azote, n'est là que comme qui dirait l'eau dans le vin pour tempérer l'effet du premier, qui sans cela serait trop vif et nous ferait du mal au lieu de bien. Ce mélange, à ce que dit M. Wilkinson, doit, pour nous faire vivre, être dans une proportion constante, deux tiers environ de l'un, l'azote, et un tiers de l'autre. Quand nous aspirons une certaine quantité d'air, nos poumons gardent la portion d'oxygène dont ils ont besoin et rendent à la place un volume égal de gaz vicié, impropre à la respiration et composé en majeure partie d'acide carbonique. C'est encore un gaz que M. Wilkinson a vu avec ses lunettes. Quand on est au grand air, on ne s'en aperçoit pas, attendu qu'il se fait un petit commerce, comme qui dirait un échange, entre les plantes et les animaux, attendu que les premières absorbent le carbonique et exhalent l'oxygène, tandis que les seconds font le contraire. Mais dans les galeries là-dessous, il n'y a, comme bien vous pensez, ni arbres, ni fleurs, ni plantes; il en résulte que le petit commerce dont nous parlions ne peut se pratiquer. Ajoutez à cela que les lampes en brûlant font ce que nous faisons en respirant; elles sont fort gourmandes d'oxygène. Tout ça encore ne serait rien; mais on est obligé de faire sauter à la poudre les roches récalcitrantes, et puis ce sont les bois des puits et des galeries qui se décomposent, les matières combustibles qui fermentent, enfin les gaz qui ne demandent pas la permission de s'échapper par des milliers de trous. Tout ça fait que l'air de la mine ne tarde pas à se vicier, et que si on ne se hâtait d'y porter remède, on périrait asphyxié ni plus ni moins que si on restait dans une chambre bien calfeutrée, où l'on aurait allumé un réchaud de charbon.

—Comment peut-on obvier à ces graves inconvénients?

—Oh! c'est bien simple. A quinze cents pas environ de l'orifice de ce puits, à l'autre bout de la mine, il y a un autre puits au-dessus duquel est le fourneau d'une machine à vapeur; le charbon en brûlant raréfie l'air, le rend plus léger, l'absorbe et fait l'effet d'une pompe qui tirerait de l'eau dans le puits; seulement, au lieu d'eau c'est de l'air qui se tire. De cette façon l'air vicié de la mine s'échappe par ce puits, tandis que l'air pur entre en même temps que nous par ici et forme le courant que vous sentez.

— En vérité, c'est admirable!

—Seulement, comme ce puits n'est pas très-grand, ainsi que vous le voyez, ou du moins que vous pouvez le sentir, il n'entre pas assez d'air à la fois pour que tout le monde en ait en même temps; les premiers seraient les plus gourmands, ils avaleraient tout et ne laisseraient rien aux camarades; cela fait qu'on est obligé de faire passer successivement cet air vital dans chacune des galeries; ça se pratique en ouvrant l'une après l'autre de petites portes qui bouchent chaque issue de la galerie. Quand une galerie a besoin d'air, et les *wastemen* ont une telle habitude que rien qu'au son produit par l'air au travers des fissures de la porte ils peuvent le reconnaître, ils crient *holloa!* Aussitôt un petit enfant de huit ans, appelé *trapper*, qui se tient constamment près de la porte, l'ouvre, souvent avec une grande difficulté, et laisse passer l'air, comme qui dirait un portier ouvrant la porte à un gentleman qui demande le cordon.

—Est-ce que vous avez fait ce métier de trapper? brave Coalman.

—Parbleu! c'est par-là que commencent les petits mineurs; Peter et John, mes deux gamins, ont fait ce métier jusqu'à ce que leurs petits membres aient eu assez de force pour porter, pousser ou traîner le charbon dans les corves.

—Dites donc, l'ami, il me semble que nous ne devons pas être loin du fond.

—Patience, monsieur, patience! il y a tout au plus vingt minutes que nous sommes partis; nous sommes comme qui dirait à 1,200 pieds; nous avons encore un tiers de la descente.

—Tant que cela!

—Tout autant.

—Qu'est-ce donc que ce bruit infernal qui nous assourdit les oreilles?

—N'ayez pas peur; c'est le bruit que fait le piston de la pompe en aspirant l'eau de la mine.

—Comment! il y a de l'eau dans les galeries?

—Toujours, monsieur, toujours. Ça fait qu'on travaille au frais; il n'y a qu'un dommage, c'est que cette maudite eau s'infiltre à travers la houille, et vous la lave tant et si bien, que ça a l'air d'une rivière d'encre.

—Comment dites-vous, Coalman, une rivière?

—Oui, monsieur, une rivière, je pourrais même dire un torrent. Savez-vous que quelquefois, tandis qu'on est là bien tranquillement assis à travailler, on tire bien lentement un bloc de houille... prest! on dirait une bouteille d'ale qu'on débouche; une fissure invisible s'entr'ouvre, se crève, et vous inonde des pieds à la tête. Tant pis pour celui qui n'a pas la jambe leste; il y a danger de mort. Tel que vous me voyez, j'ai été noyé cinq fois; heureusement qu'on m'a repêché à temps; sinon je n'aurais pas

aujourd'hui le plaisir de vous servir de guide dans les mines de Newcastle.

—Pauvre Coalman!

—Oh! j'en ai vu de toutes les couleurs, comme les camarades: car tout n'est pas rose dans le métier de mineur; et tel, qui a eu le bonheur de ne pas être noyé, a eu le malheur d'être brûlé.

—Ah çà mais! c'est donc un enfer que votre mine?

—Parbleu! puisqu'on y brûle!

—Est-ce que vous avez été brûlé?

—Un peu. C'est comme ça que j'ai perdu mon œil. Voici le fait. Il faut vous dire, monsieur, que le plus terrible ennemi qu'on ait à redouter dans la mine, ce n'est pas l'eau, mais ce damné *feu grisou*.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Un gaz, comme dirait M. Wilkinson. Pour celui-là je l'ai vu, bien que je n'aie pas ses lunettes, et je l'ai entendu, qui plus est. Quand il se dégage, on dirait une bouilloire d'eau sur le point d'entrer en ébullition; et puis on le voit voltiger sous formes de bulles arrondies, blanchâtres et transparentes, comme des bulles de savon gonflées de fumée; et quand il vous passe sur le nez, on croirait sentir le frôlement d'une toile d'araignée; vous avez pu vous en apercevoir depuis que nous avons commencé à descendre.

—Effectivement.

—Or, ce maudit gaz a la singulière propriété de former, en se combinant avec l'air, un mélange que le feu enflamme et fait détonner comme la poudre dans un canon. C'est la mine qui remplace le canon: vous devez penser s'il ferait bon être dans la gueule d'un canon quand il part; en pareil cas il ne fait pas meilleur dans la mine.

Il y a environ quatre-vingts ans, du temps de mon père, par suite d'une explosion de ce genre il en est mort vingt-huit d'un coup; cinq ans plus tard, trente-neuf sont restés sur le carreau; enfin il n'y a pas bien longtemps que dans la galerie où nous allons entrer il en a péri quatre-vingt-douze. Je me le rappelle bien, monsieur, car à partir de ce malheureux jour je suis devenu fils unique; je suis devenu l'aîné, de cadet que j'étais.

—Vous m'épouvantez. Et vous dites que vous en sentez voltiger autour de nous? Mais vous portez à votre chapeau une lampe allumée : éteignez-la donc vite. Je n'ai pas du tout envie de sauter.

—Il n'y a plus de danger; ce n'est pas comme autrefois. Dans ma jeunesse, quand il y avait du grisou dans la mine, on ne connaissait pas d'autre moyen, pour le faire disparaître, que de mettre chaque matin le feu au gaz qui s'était accumulé pendant le jour précédent; c'était ordinairement un petit mineur qui était chargé de la besogne. Comme j'étais alerte et adroit, chaque matin, couvert d'un vêtement mouillé, afin d'éviter d'être brûlé par l'effet de l'explosion, et muni d'une longue perche à l'extrémité de laquelle j'avais mis une mèche allumée, je me rendais à pas de loup vers la galerie infestée; arrivé là, je me couchais à plat ventre et j'allongeais le bras dans la direction du gaz. Une formidable explosion m'annonçait la fin de ma corvée. J'avais eu la chance de recommencer l'opération dix fois sans avoir rien attrapé; mais à la onzième, ne connaissant pas bien le danger, je voulus voir l'effet de mon travail. Au lieu de me coller le visage contre terre, je dressai la tête et braquai mes deux yeux du côté de la galerie. Le coup partit; au même instant je sentis une vive douleur à la place de mon œil; j'y portai la main,

elle était humide de sang. Quand je sortis de la mine, j'étais borgne. Voilà l'histoire de mon œil.

—Pauvre Coalman ! Comment est-il possible qu'on eût la barbarie de confier à un enfant le soin d'une si dangereuse expédition ?

—Que voulez-vous ! Quand un enfant meurt, la perte est moindre que celle d'un homme. Et puis, entre nous autres petits mineurs, c'était une affaire d'amour-propre ; on allait là comme on va braver le feu de l'ennemi. Celui qui aurait reculé eût été taxé de poltron et de lâche, et chassé ignominieusement de notre compagnie.

—Est-ce que vous avez souffert que vos enfants exposassent ainsi leur vie ?

—Oh ! ils sont venus dans le bon temps ! Les nombreux accidents qu'on signalait chaque jour dans les mines avaient excité l'attention publique. Une société se forma dans le but d'obtenir un mode d'éclairage qui mît les mineurs à l'abri de pareilles catastrophes. Mais, bah ! ils y perdaient toute leur science et leur latin, et au bout de quelque temps sir Ralph Milbank, l'un des propriétaires de cette mine, avait à déplorer encore la mort de vingt-cinq ouvriers. Les savants désespérés recommencèrent de nouveau leurs recherches ; ils étaient aussi avancés que par le passé. Enfin tout espoir semblait perdu, quand un homme, le fameux, l'illustre, l'immortel sir Humphrey Davy, arrive un beau matin à la Société de Bishop-Wearmouth avec une petite lampe en tout point pareille à celle que je porte à mon chapeau, et s'offre à descendre avec cette lampe allumée dans une galerie infestée de feu grisou. On le regarde comme un fou, comme un insensé ; sir Davy persiste, réclame l'expérience ; il arrive ici. Une galerie propre à ses projets est mise à sa disposition. Qui

fut heureux de le voir descendre? Moi d'abord, à qui la corvée était échue ce jour-là, et qui, n'ayant plus qu'un œil, n'étais pas fort aise de le compromettre. Chacun se presse à l'orifice du puits, se penche, prête l'oreille, attendant avec anxiété, attentif au moindre bruit. Deux heures se passent, on le croit perdu; enfin la sonnette se fait entendre, on hisse la corve, et sir Davy opère sa résurrection au milieu des spectateurs ébahis. L'invention avait parfaitement réussi; sir Davy s'était promené pendant une heure avec sa lampe allumée au milieu de ce terrible feu grisou et en était ressorti sain et sauf. Vous dire comment s'opère ce prodige, je l'ignore; seulement, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avec cette petite lampe, enveloppée comme elle l'est de ce réseau en toile métallique, j'irais n'importe où l'on voudra, sans plus trembler qu'une feuille, quand il n'y a pas de souffle dans l'air[1]. Ce que c'est que la science! monsieur. Savez-vous qu'avant l'invention de cette lampe on comptait en moyenne une victime sur cent quarante-quatre ouvriers, et qu'aujourd'hui on n'en compte plus qu'une sur quatre cent quarante-six. Oh! quand je vois des choses comme ça, quand je compare le savoir d'un homme comme sir Davy à l'ignorance d'un animal comme sir Coalman, je suis d'une colère!... Enfin, c'est la faute de mon père : s'il m'avait appris à lire, j'aurais pu apprendre; si j'avais appris, j'aurais pu savoir; et, si j'avais su, j'aurais pu inventer une lampe ni plus ni moins que sir Humphrey Davy.

[1] Ceux de mes jeunes lecteurs qui désireront s'instruire des particularités relatives à la lampe de Davy, et avoir l'explication du prodige, feront bien de consulter l'ouvrage de M. Blanc sur l'exploitation des mines. *Manuel Roret*, 1843, tome 1, p. 153 et suiv. Ils liront aussi avec intérêt l'article inséré dans le *Musée pittoresque*, année 1833, p. 88.

Une petite secousse nous annonce que nous avons touché le sol. Un ouvrier nommé *onsetter* détache nos corves, tandis que d'autres s'occupent à débarrasser de son filet notre compagnon de voyage. Le bon Coalman, du bras qui lui reste, nous aide à sortir de nos paniers, et, nous faisant ranger sur une file, nous invite à le suivre.

Une immense galerie de briques, haute d'environ six pieds, s'étend à perte de vue devant nous ; le sol est humide et gâcheux, la chaleur étouffante, il fait noir comme dans un four. Une rigole creusée au milieu de la chaussée et recouverte de planches conduit les eaux de la mine au puits de descente. De chaque côté de la rigole deux rails de fer sont fixés sur la terre au moyen de traverses, c'est le chemin de fer souterrain ; c'est sur ces rails que roulent des chariots appelés *trams*, destinés à conduire au puits d'extraction les corves pleines de houille. Un cheval, conduit par un enfant désigné sous le nom de *driver*, traîne deux à trois de ces trams.

A peine avancé d'une centaine de pas, Coalman consulte sa boussole, s'éloigne de la galerie de roulage, tourne à droite, s'engage dans une galerie plus basse et plus étroite, dite *galerie de traverse*. Nous le suivons, non sans peine ; car la voûte est si basse qu'il faut nous plier en deux pour pouvoir avancer. Nous ne rencontrons plus de chevaux, ils ne pourraient se tenir debout ; ils sont remplacés par des ouvriers appelés *barrowmen*. A l'extrémité de la galerie, un petit enfant, à peine vêtu de quelques haillons, les pieds dans l'eau, le corps appuyé le long de la muraille humide, nous ouvre la porte ; c'est un petit trapper, dont Coalman nous a parlé en descendant. Pauvre petit ! voilà son poste pendant près de quinze heures : pendant quinze heures, il ne verra pas d'autre rayon de lumière que celle

des lampes enfumées qui passent devant lui; pendant quinze heures il n'aura d'autre nourriture qu'un peu de bière et un gros morceau de pain noir que lui apportera le *driver*, son petit camarade. Comment ne pas s'appitoyer sur des souffrances si rudes et si précoces! Coalman le console en disant qu'il a fait pendant deux ans le métier de *trapper* et qu'il n'en est pas mort; sans doute, mais quand je lui demande s'il était bien heureux, il ne sait que hocher la tête, et me répondre : « il y a commencement à tout; dans un an il deviendra *driver* et conduira les chevaux que vous avez rencontrés dans la galerie de roulage. » — Misère pour misère! autant valait ne pas changer.

Coalman comprend peu ce raisonnement; car il sait qu'après avoir été *driver*, il deviendra *putter*, qu'après avoir conduit les chevaux, il remplira les *corves* de houille, les chargera sur les *trams*, les conduira à la galerie de roulage, et au lieu d'un schilling (1 fr. 25) recevra deux schillings par jour.

Nous voici parvenus au chantier proprement dit. Dans le fond est une vaste muraille noire; c'est le bloc de houille sur lequel dix ouvriers mineurs, armés de pics, s'escriment à frapper en cadence : ce sont les *hewers*. Un *tram* ou chariot est immobile au premier plan; c'est là dedans que deux jeunes garçons versent à mesure les morceaux de houille arrachés par les mineurs. La voûte étant assez haute, l'un d'eux porte le combustible dans une hotte attachée sur son dos, tandis que sa main droite s'appuie sur un bâton destiné à le soutenir dans sa marche; le second, plus jeune et par conséquent moins vigoureux, se contente de remplir un panier qu'il verse dans le train. Ces deux garçons sont Peter et John, les fils de Coalman.

Vous dire la couleur de leurs mains, de leurs figures, de leurs jambes, de leurs cheveux serait chose impossible : la poussière du charbon les a noircis des pieds à la tête. Une mauvaise chemise de toile et un pantalon de même étoffe couvrent à peine leurs membres ruisselants de sueur; Coalman, dans l'effusion de sa joie, dépose un gros baiser sur chacune de leurs joues, et jouit de son triomphe. Après avoir vu ses deux enfants, ses chers petits mineurs, après les avoir vus simples *trappers,* puis *drivers,* il les voit *putters* et *barrowmen :* toute son ambition consiste à les voir *hewers,* et à leur laisser plus tard sa place de concierge des mines de Newcastle. C'est la limite de ses vœux : pour lui le bonheur est là, jusque-là l'espérance le soutient; plus loin sont des joies et des bonheurs dont il ne soupçonne même pas l'existence.

A la vue de tant d'humilité, de tant de courage, de tant d'abnégation ; à la vue de travaux si pénibles, d'une enfance si misérable, d'une jeunesse si laborieuse, d'un avenir si borné, qui de vous, mes jeunes amis, ne doit pas s'estimer heureux de planer dans la sphère où l'a jeté le hasard de la naissance ! Vous vous plaignez souvent, souvent vous accusez le sort, vous avez de grands chagrins d'enfants, vous pleurez. Ah riez ! riez donc ! soyez gais et contents, et si jamais vous vous trouvez malheureux, songez aux petits mineurs !

Ces réflexions nous ont un peu éloignés de notre chantier ; hâtons-nous d'y retourner. Le temps passe et le moment arrive où, la tâche finie, tous ces braves ouvriers, tous ces pauvres enfants vont remonter sur la terre humer avec délices un rayon de soleil ; c'est pour eux un plaisir que nous autres gens du monde nous ne pouvons deviner. Avant de finir, un mot d'encouragement à ces braves

travailleurs; n'écoutons pas surtout cet insensible Coalman, qui me dit :

—Je vous conseille de les plaindre ! Mais la reine d'Angleterre n'est pas si heureuse sur son trône que ces gaillards-là sur leur chantier. Six pieds carrés pour se bouger ! quel luxe ! C'était bien autre chose de notre temps, quand nous étions obligés de travailler à cou tordu.

—Que me chantez-vous là, Coalman ?

—Oui, monsieur, à cou tordu. Oh dame ! merci des pantalons et des chemises en pareil cas ! ce serait gênant ; il faut se faire aussi plat que possible, comme la belette qui fait son trou. On se couche de tout son long sur le côté; quelques chiffons assujettis au moyen de planches minces servent d'appui au bras et à la main qui reposent. On n'a qu'une main de libre ; et avec celle-là il faut faire le service comme avec deux. C'est avec cette main qu'on entaille le mur et le toit qui forment les côtés du trou, on s'y glisse petit à petit comme on peut, et si on n'a pas le soin d'étayer de temps en temps la voûte, on a la chance d'être écrasé comme une punaise : c'est ce qui m'est arrivé.

– A vous, Coalman ?

—A moi, c'est-à-dire à une partie de moi-même. Un jour que j'étais blotti dans un trou comme qui dirait une marmotte, et que je frappais de bon cœur, j'entends un tout petit bruit près de moi ; sans y faire attention, je continue à frapper ; le bruit devient plus distinct, et il me semble voir de petites parcelles de houille se détacher de la voûte. Je ne suis pas poltron, chacun est là pour le dire ; mais, Dieu me pardonne, j'ai eu peur cette fois encore plus que quand je descendais pour allumer le feu grisou ; je veux battre en retraite, j'étais pincé : la voûte

s'affaissait et me pressait comme dans un étau. Je poussai un cri de détresse ; deux camarades accoururent ; le bout de mes jambes passait ; l'un d'eux s'en saisit, l'autre se sert de sa pioche comme d'un levier et parvient à me dégager : il était temps, la respiration commençait à me manquer. Par malheur, j'avais étendu mon bras au-devant de ma tête ; quand celle-ci fut retirée, je voulus retirer aussi le bras ; impossible ! Monsieur, impossible ! La masse s'était collée si fortement qu'il fallut rester là captif. Oh ! de ma vie, monsieur, je n'oublierai ces atroces souffrances, jusqu'au moment où la douleur devint si vive que je perdis connaissance. A mon réveil, j'étais hors de la mine et couché dans un bon lit ; mais hélas ! j'étais manchot. Voilà l'histoire de mon bras. Quant à l'histoire de mon oreille, c'est l'histoire des canonniers qui deviennent sourds à force d'entendre tonner le canon. On arrive au régiment avec deux bonnes oreilles : bien heureux quand, au sortir, on n'en a qu'une de mauvaise. — Mais prest ! J'entends le sifflet de l'*overman*, le travail est fini, c'est l'heure du repos et de la récréation. Allons, Peter ! Allons, John ! embarquons-nous dans la première corve que nous rencontrerons, et que la machine se charge du reste.

Eh bien, mes amis, êtes-vous fatigués de votre petit voyage ? Vous voilà déjà de retour, contents sans doute d'avoir fait connaissance avec les petits mineurs et d'avoir visité les mines de Newcastle.

Si le cœur vous en disait, nous pourrions aller ensemble dans l'Inde, aux royaumes de Golconde ou de Visapour, ou bien au Brésil, assister sur les bords du Jiquitinhonha à l'extraction et au lavage du diamant ; mais en vérité il n'y a rien là de bien curieux, si ce n'est le diamant lui-même, que vous verrez brillant et taillé dans

un magasin de Paris, au lieu de le voir terne et informe au milieu d'une vase infecte. Il en est de même de l'or ; nous aurions beau visiter toutes les mines, nous n'y rencontrerions pas nos petits mineurs de Newcastle. Que si la mer ne vous fait pas peur, rendez-vous au Hâvre, montez sur le premier navire partant pour San-Francisco, et vous me donnerez des nouvelles de votre voyage, à votre retour de Californie.

JULES BOZÉRIAN.



LE PETIT COLPORTEUR.

LE

PETIT COLPORTEUR

Travaillez, prenez de la peine.
LA FONTAINE.

I

Un jeune garçon d'environ douze ans suivait, à pas lents et d'un air rêveur, les bords fleuris de l'Ellé, cette paisible rivière qui va se joindre à la fougueuse Isole, pour former le confluent où se baigne le port de Quimperlé.

Il avait la gravité de la race bretonne et, en outre, le cachet de mélancolie qu'un malheur précoce imprime sur le front. A en juger par la douce flamme de ses grands yeux bleus, son âme devait être bonne et pure. Hélas! s'abandonner déjà à la pensée dans un âge où le jeu occupe la vie, c'est bien triste... Enfants qui me lisez, pour

apprécier votre bonheur contemplez vos mères, et dites-vous que Jean Huguenin était orphelin !...

Le costume de Jean annonçait des habitudes de soin extrême ; il était très-simple, pauvre même, mais fort propre : un gilet, une soubreveste et une culotte large. Dans une des poches se trouvait un petit livre de dévotion que le vénérable curé de Saint-Colomban avait donné à Jean après sa première communion, et que celui-ci aimait à relire sans cesse. Aussi les pages du livre étaient-elles bien usées.

En ce moment l'esprit du jeune garçon tout à la fois se portait vers les souvenirs du passé et embrassait avec une admiration instinctive le magnifique panorama de la ville et de ses environs. C'était d'abord ce port où se pressaient les gabarres chargées de marchandises, image du commerce aventureux des pays lointains ;—puis les bords des deux rivières couverts de tanneries, symbole de l'infatigable industrie ;—plus loin, les hautes terrasses de Québlin, toutes semées de jolis bouquets de noisetiers ; la forêt et le château pittoresque de Carnoët ; l'abbaye de Saint-Maurice ; la montagne de Saint-Michel, dominée par le couvent des Ursulines et celui des Capucins ; dans l'éloignement, les collines de Lenerven.

Jean, s'abandonnant à son besoin de marcher, et libre d'ailleurs,—car c'était un dimanche, jour de repos,—continua son excursion le long des prairies du Cosquer. Il embrassait du regard les *courtils*[1] protégés par des fossés, des haies vives mêlées d'aubépines, dont les blanches fleurs se mariaient aux teintes si variées des pommiers ; les sapins, les ormeaux qui formaient des remparts de

[1] Vergers.

verdure assez serrés pour arrêter le vent de la mer ; enfin, les sentiers émaillés de jonquilles sauvages, de marguerites et de glaïeuls, et entourant les froments, les seigles et les blés noirs.

Tout en appréciant les beautés et les richesses qui se déroulaient sous ses yeux, Jean Huguenin ne pouvait maîtriser sa tristesse. Il pensait à sa chère petite sœur Baptistine, à sa protectrice Yvonne Simonnet, pauvre veuve qui, sans autre ressource que son travail d'ouvrière dans une fabrique de toiles, n'avait pas hésité à servir de mère aux deux orphelins. Jean s'interrogeait, il cherchait en lui-même une vocation, et s'indignait de ne savoir pas encore gagner d'argent pour alléger le fardeau de la bonne veuve, de cette femme charitable et vraiment chrétienne qui partageait si généreusement son pain avec lui. En voyant de loin les rochers de granit, ces colosses de soixante-dix pieds de hauteur, contre lesquels l'Océan vient se briser, Jean se demandait s'il ne pourrait pas devenir marin ; — en voyant les courtils en fleurs, il se demandait s'il ne ferait pas sagement de se consacrer à la culture... Mais ce qui causait son irrésolution, c'était la limite de temps qu'il lui faudrait atteindre pour être enfin utile à sa mère adoptive.

Ce fut au milieu de ces réflexions que Jean, ramené au logis par le soir, regagna la ville. Avant d'arriver à la rue à l'Herbe qu'il habitait, en traversant la grande place et côtoyant la tour carrée qui la surmonte, son attention fut soudain attirée par un objet qui brillait à ses pieds. Il se baissa vivement et ramassa un bracelet d'or. Personne ne passait, personne ne réclamait le bijou... Après quelques moments d'attente, Jean, le cœur palpitant d'émotion, prit le chemin de la maison maternelle.

Yvonne ouvrit avec empressement. Baptistine, fillette de cinq ans, toute rose et toute naïve, la tenait par la jupe et s'écria :

—Voilà petit frère !

Jean embrassa tendrement et Yvonne et Baptistine.

—Tu as été bien longtemps dehors, mon garçon ! dit Yvonne d'un accent non de reproche, mais d'affection. Je m'ennuyais fort, nous avons été à vêpres sans toi... Notre *recteur*[1] ne serait pas content s'il apprenait que tu n'étais point à l'église avec nous.

—Faut m'excuser, chère mère, répliqua Jean. Vous m'avez permis de faire une course dans le pays, et j'ai été loin... parce que j'ai de fameuses jambes et que je ne peux pas m'arrêter quand je les mets en mouvement. Avec ça que la tête trottait aussi.

—Encore des idées qui te courent dans le cerveau ! c'est pis que la ronde des couriquets[2]... Sois donc raisonnable, mon Jean, à présent que tu commences à grandir. Mais voyons, la soupe est prête... tu dois avoir appétit. Viens manger.

—Oh oui ! ce n'est pas de refus.

La mère adoptive et les deux enfants s'attablèrent. Baptistine trempait résolûment sa cuiller de bois dans l'épais potage en répétant sans cesse :

—Ça brûle ! ça brûle !

Quant à Jean, il avait hâte de répondre aux dernières paroles d'Yvonne.

—Vous n'êtes pas contente, chère mère, des idées qui

[1] Nom des curés en Bretagne.

[2] C'est ainsi que les Bretons appellent des génies malfaisants qui, disent-ils, dansent la nuit sur les bruyères des landes, mais qui n'existent que dans l'imagination des paysans.

me courent dans le cerveau. Mais n'est-ce pas naturel à moi de songer d'avance à votre vieillesse, et de me dire que vous ne pourrez pas toujours travailler?

—Je n'en suis pas là encore, s'écria Yvonne; pourquoi s'inquiéter? alors comme alors.

—Oui, mais me voilà dans l'âge où on doit gagner le pain qu'on mange si l'on ne veut point passer pour un fainéant. Je vous ai assez coûté; il faut que je prenne un parti.

—Bah! bah! tu es encore un enfant; je ne te reproche rien; ne te mets donc pas en peine.

—Je sais que vous êtes bien bonne pour moi : mais, voyez-vous, mère, j'ai honte de ne pas vous être utile.

—Pauvre petit! murmura Yvonne, les larmes aux yeux.

—J'y réfléchis sans cesse, ajouta Jean avec chaleur... Et je trouverai un moyen, quand je devrais aller consulter M. le recteur.

Cependant le repas de famille était terminé. Yvonne se levait pour ranger la vaisselle lorsque Jean l'arrêta, et, prenant un air mystérieux, lui dit, le sourire aux lèvres :

—Je vous ai gardé une surprise.

—Quoi donc?

—Devinez ce que j'ai là!...

—Une poupée pour Baptistine? demanda la petite fille.

—Parle! s'écria Yvonne avec curiosité.

Jean montra le bracelet.

Le veuve devint pensive.

—C'est bien beau, ça, dit-elle, mais ce n'est pas à nous. Où était-il donc, ce bracelet?

—Par terre, près de la tour. Je l'ai aperçu entre deux pavés, et je l'ai ramassé.

—Tu as eu raison, parce que ce bijou est tombé entre des mains honnêtes, et le bon Dieu l'a voulu ainsi ; tandis qu'il aurait pu être trouvé par de mauvaises gens qui se seraient dépêchés de le vendre. Quelle est ton idée?

—La vôtre, mère : c'est de le rendre.

—Bien dit, mon garçon; ce qui n'est pas à nous ne saurait nous profiter.

Dès le lendemain, en allant à l'école des Frères, Jean regarda sur sa route les affiches pour voir si on réclamerait par ce moyen le bracelet. Sa prévision s'accomplit : un placard, collé dans toute la ville, invitait à rapporter le bijou chez Mme la comtesse d'Estigny, rue du Château, n° 3.

Jean revint annoncer ce fait à sa mère adoptive ; et dès qu'Yvonne eut fini sa journée, elle s'achemina en compagnie de Jean et de Baptistine vers la maison indiquée.

L'humble famille fut introduite dans un appartement qui respirait un luxe de bon goût. Une jeune dame, ayant à ses pieds une charmante petite fille qui jouait sur un tapis, reçut très-gracieusement ses timides visiteurs. Lorsqu'Yvonne eut expliqué le motif pour lequel « elle dérangeait Mme la Comtesse, » celle-ci laissa paraître sur sa physionomie distinguée une vive satisfaction.

—Vous ne pouvez vous imaginer, dit-elle, mes amis, quel plaisir vous me causez en me rapportant ce bracelet. C'est le dernier présent que j'ai reçu de mon mari lorsqu'il me quitta pour rejoindre l'armée. Hélas ! il a péri à Waterloo...

Des larmes, auxquelles Yvonne mêla les siennes—car

elle avait aussi un mari à pleurer—remplirent les yeux de la comtesse.

Et pendant ce temps, la jolie Lucile faisait à Baptistine les honneurs de la maison en lui montrant ses jouets et lui donnant des dragées.

—Oui, reprit Mme d'Estigny après le premier moment d'émotion, parmi mes souvenirs aucun ne m'est plus cher que celui-là. Aussi fus-je désespérée lorsque je m'aperçus que mon bracelet était perdu. Je vous suis donc bien reconnaissante.

Yvonne voulait s'éloigner. La comtesse la retint ; elle s'informa des ressources, du sort de cette famille ; elle interrogea Jean et fut frappée de la netteté, de la franchise de ses réponses, de sa tendresse pour sa mère adoptive, de son désir de travailler.

—Mon enfant, dit-elle, je veux commencer votre petite fortune. Ayez confiance en Dieu ; il vous protégera : je suis certaine que vous réussirez. Tenez, voici ma modeste offrande.

Elle lui présenta deux pièces d'or.

Jean rougit extrêmement : l'avenir s'était dévoilé à ses yeux ; car il savait bien qu'on ne bâtit pas une maison sans avoir une première pierre. Cependant, par un sentiment de délicatesse, il s'écria :

—C'est trop, madame, c'est trop. Je ne prendrai pas tout cela.

—Par exemple ! Acceptez, mon ami. Je ne fais que vous payer une dette.

—Non, non, madame, dit Jean avec l'énergie de sa droiture, une pièce me suffira pour ce que je veux faire.

—Ah ! vous avez un projet ? dit la comtesse en souriant.

—Oui, un grand projet! Je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à mère Yvonne.

Il prit un napoléon et le serra bien précieusement dans son gilet.

Après quoi, mère et enfants s'éloignèrent, emportant l'adieu affectueux de Mme d'Estigny et de Lucile, qui voulut absolument faire cadeau à Baptistine d'une de ses poupées.

II

—Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ce gros paquet-là! Encore une surprise?

C'était Yvonne qui s'exprimait ainsi en voyant, le lendemain, Jean rentrer lourdement chargé.

Le jeune garçon avait un air d'importance vraiment comique.

—Ce que c'est, mère? dit-il; vous allez voir.

Il ouvrit un sac en peau de veau: dans tous les compartiments il y avait de menues marchandises: du fil, des aiguilles, des épingles, des rubans, des mouchoirs, des bas.

—Tout y a passé! s'écria-t-il d'un accent joyeux. Il me reste une pièce de vingt sous pour me mettre en route.

—Comment? fit la veuve en pâlissant.

—Ne comprenez-vous pas, bonne mère, que voilà mon idée? Je ne songeais qu'à gagner de l'argent pour ne plus

vous rien coûter, pour soutenir votre vieillesse, et vous aider à élever Baptistine. Le moyen est trouvé.

—Il est beau, ton moyen!

— Je crois bien qu'il est beau.

—Mais enfin, explique-moi un peu...

—Je vais devenir colporteur.

—Sainte Vierge! le malheureux enfant! Est-ce donc pour ça que je l'ai recueilli? A-t-on vu un petit téméraire de cette espèce!

—Pourquoi vous effrayer, chère mère? dit tranquillement Jean Huguenin. Ce n'est pas dangereux ce métier-là, et j'ai toujours pensé qu'on y recueille de solides profits.

—Mon Dieu! mon Dieu! Quoi! tu irais seul par les routes, à tous les temps! Tu n'as pas de raison!

—J'en ai... et j'ai une tête aussi. V'là mes marchandises achetées; faut que je les vende, à présent.

—Attends, du moins. Ne nous quitte pas.

—Soyez donc tranquille; je reviendrai.

—Hélas! quand ça sera-t-il que tu reviendras?

—Bientôt, et comme nous serons contents si j'ai prospéré! Voyez-vous, chère mère, j'ai idée que cette belle madame me portera bonheur.

Il fallut bien qu'Yvonne se rendît aux désirs de Jean. Le départ du petit colporteur eut lieu le lendemain matin. Ce ne fut pas sans verser des larmes que la pauvre veuve vit s'éloigner le jeune garçon. Elle avait le cœur brisé.

Quant à lui, il emportait l'espérance. A peine s'il sentait son sac lui peser, tant il avait de courage et de foi en la providence.

Son plan était de visiter d'abord, successivement, les

communes de Clohars, de Moélan, de Riec et de Nevez, qui sont riches en grains et en bestiaux.

En mettant le pied dans la campagne il aperçut une croix de pierre. Il s'arrêta devant le saint emblème, s'agenouilla pieusement et adressa au ciel une de ces prières ferventes que les anges recueillent et portent à Dieu.

Plus fort que jamais — car la prière fait tant de bien! — il s'était levé et avait recommencé à marcher, lorsqu'il s'entendit appeler.

Il aperçut un gros homme, portant le costume des riches paysans bretons.

—Où vas-tu, gars? lui dit cet homme avec un sourire jovial.

Jean le mit en quelques mots au fait de son histoire.

—C'est bien, dit alors l'interlocuteur; tu me parais un bon petit garçon. Je vais t'étrenner. Tu pourras te vanter d'avoir vendu des mouchoirs à Corentin Croisic, tanneur à Quimperlé.

Le tanneur prit trois mouchoirs et posa dans la main de Jean un écu de six livres en ajoutant :

—C'est payé rondement; mais je veux t'encourager. N'oublie pas que je serai une de tes pratiques.

Cela dit, il s'éloigna, laissant Jean Huguenin dans la joie et la stupéfaction.

Le jeune colporteur continua sa route : il aperçut, à l'entrée de Clohars, un riche verger auquel attenait une habitation fort propre.

Passant son visage fin à travers la grille de la porte, il cria :

—Voulez-vous du fil, des aiguilles, des rubans?

Une vieille paysanne qui liait des gerbes se retourna, les sourcils froncés, et dit d'une voix rude :

—Veux-tu t'en aller, vagabond! Il en pleut, de ces fainéants! Ça nous tombe comme grêle.

—Ma bonne dame...

—Je te dis de t'en aller, et vite!

Jean ne se le fit pas répéter trois fois. Il partit le cœur serré.

Nous venons de montrer notre petit marchand dans deux alternatives tout opposées: après la satisfaction, une mésaventure. La vie est ainsi faite; et l'on ne sentirait pas le prix des bonnes chances si elles se succédaient sans interruption. Le chagrin et la joie sont destinés à se coudoyer dans l'existence de chaque homme : c'est pourquoi, mes chers enfants, lors même que vous serez le plus affligés, gardez l'espérance, cette douce consolatrice, et dites-vous que tout orage a une fin.

Les deux chances si diverses que nous venons de retracer se reproduisirent fréquemment pour Jean : il passait tour à tour d'un succès à un échec; mais sa volonté ferme, trempée dans les principes de la foi, ne se rebutait pas devant quelques mauvaises réceptions; et d'ailleurs, on avait fini par connaître si bien le jeune colporteur dans tout le département, qu'il semblait devenu nécessaire à une foule de braves gens. Sa mine éveillée, honnête; le soin qu'il avait de ne vendre que d'excellentes marchandises, quitte à gagner peu de chose; sa politesse, sa douceur, tout concourait à prévenir en sa faveur l'opinion générale. Ajoutons qu'il s'empressait toujours de se rendre utile : souvent il se chargeait d'une lettre pour un village éloigné, et ses commissions étaient si bien et si promptement faites qu'on se récriait sur sa complaisance et son activité. Aussi, Jean Huguenin restait-il quelque temps sans passer dans un pays, plus d'un disait avec ennui : —

« C'est étonnant tout de même, ce petit gars de Jean ne se montre plus *de nos côtés*. Est-ce qu'il lui serait arrivé du malheur ? »

Non, non, rassurez-vous, braves et dignes Bretons : le jeune colporteur vous revient. Il a été voir Yvonne, qui, malgré elle, ne peut se consoler de l'absence de son cher fils ; il a embrassé Baptistine, pour qui il a toujours une belle galette dans sa poche; il a aussi fait sa visite au père Corentin Croisic, le plus réjoui de tous les habitants de Quimperlé. Son seul regret est de ne pouvoir témoigner sa reconnaissance à Mme d'Estigny. La comtesse a quitté la ville pour ensevelir son deuil dans une maison de campagne et se consacrer entièrement à l'éducation de sa Lucile.

Un léger bruit de grelots annonce maintenant l'arrivée de Jean. Ces grelots au son argentin sont attachés au harnais d'un âne, compagnon actuel des excursions du colporteur. *Pierrot*—tel est le nom du quadrupède à longues oreilles—Pierrot aime tendrement son jeune maître, et il n'en est pas moins aimé. Il faut voir avec quel soin Jean étrille, panse et nourrit son fidèle serviteur, qui jamais n'a reçu le moindre coup et obéit docilement à la voix. L'un et l'autre ont mainte épreuve à soutenir : plus d'une fois il leur arrive de gravir des montées escarpées, de traverser d'immenses landes incultes, par la pluie ou l'ardeur du soleil. Jean, pour encourager Pierrot, chante quelque complainte bretonne ; et l'animal exténué ranime son pas, et paraît satisfait lorsque dans la halte il a pu, parmi les bruyères, trouver quelque chose qui convienne à son appétit.

Pendant ce temps, Jean, assis sur une pierre, compte et recompte le gain de la semaine, ou mange un morceau

de pain noir. Ses besoins ne vont pas plus loin : car ce n'est pas pour lui qu'il travaille, c'est pour sa sœur, c'est pour la seconde mère que la Providence lui a donnée !

Deux années s'étaient écoulées depuis que Jean Huguenin avait entrepris son rude métier : les profits étaient devenus assez abondants pour avoir permis au jeune colporteur d'atteler Pierrot à une petite voiture légère et bien close, où étaient renfermées les marchandises. De la rouennerie on était arrivé à l'article soierie, et l'on possédait de beaux rubans à attacher les croix, de jolis tabliers, des robes pour les fermières, tout ce qu'il faut aux élégantes qui veulent briller aux *pardons* [1]. Il y avait, de plus, dans un compartiment, un choix de bons livres religieux que M. le curé de Saint-Colomban avait bien voulu se charger d'acheter lui-même.

L'hiver était venu. C'était l'époque vraiment pénible ; et il fallait à Jean tout son courage pour lui faire braver les intempéries de la saison.

Un soir, s'étant attardé, et voyant la neige tomber à flocons épais, il entra ou plutôt il se réfugia dans une misérable auberge du canton de Riec. Ses premiers soins furent pour sa voiture, qu'il remisa au fond d'un hangar

[1] Fêtes en Bretagne.

où Pierrot obtint à grand'peine un peu de litière. Après avoir pourvu de son mieux aux besoins de son cher baudet, Jean pénétra dans la salle commune : il se mit dans un coin à l'écart, fit son sobre souper, puis grimpa dans une soupente qu'on lui avait assignée pour chambre et où il s'étendit sur une couche de varech. L'excessive fatigue qu'il avait éprouvée ne permettant pas encore au sommeil d'approcher de ses yeux, il entendit très-distinctement des voix rudes qui montaient jusqu'à lui. Dans la salle il avait remarqué quatre hommes de mauvaise mine, étrangers au pays, et qui arrosaient de flots de cidre un énorme jambon. L'aspect de ces hommes avait produit sur lui, accoutumé aux honnêtes physionomies bretonnes, un effet étrange. Il se souleva et se promit d'écouter avec attention. Bientôt il frémit de tous ses membres : car il venait d'entendre comploter un crime.

Celui qui paraissait le chef traçait le plan de l'expédition. Il s'agissait d'aller, à minuit, piller le château isolé de Ploncaec, distant d'un quart de lieue.

—Mes amis, disait ce misérable, c'est un coup sûr et qui sera profitable. Il n'y a dans le château qu'une aristocrate et sa fille, avec de vieux domestiques; ça ne résistera pas. Et d'ailleurs, je crois que la brave dame est à la ville. Mais, après tout, si elle se trouvait sur notre chemin, nous avons de bons bâtons, et gare là-dessous !

Un rire général accueillit ces horribles paroles.

Jean Huguenin entendit les gobelets d'étain se heurter bruyamment; la fumée des pipes monta jusqu'à lui.

Son premier sentiment fut celui de la stupeur. Ce n'était pas pour lui-même qu'il tremblait ; car son bon sens lui disait que ces scélérats ne convoitaient pas son modeste

bagage et qu'il leur fallait une plus riche proie. Son cœur s'intéressait aux habitants du château. « Les malheureux! pensait-il, sans doute ils dorment et ne pressentent pas l'affreux danger qui les menace. »

Une résolution subite vint à l'esprit de Jean; il se considéra comme destiné par le ciel à déjouer un complot infernal. Mais quel moyen employer? Sans avoir été jamais à Ploncaec, Jean connaissait ce domaine. Ce n'était pas l'obstacle de la distance qui l'arrêtait; mais comment sortir sans éveiller l'attention des voleurs? Évidemment, ces hommes, en le voyant paraître, concevraient des soupçons et ne manqueraient pas de se saisir de lui et de le garrotter. Il chercha donc à s'orienter dans l'ombre, et en sondant le mur découvrit une lucarne par laquelle, grâce à sa taille mince, il pourrait passer. Une première difficulté consistait à tirer le verrou fixé par la rouille : il en vint à bout et ouvrit la lucarne. Maintenant il fallait descendre, et la hauteur n'était rien moins que d'un premier étage. Un instant, le petit colporteur frémit; mais ne consultant que la nécessité, il prit sa résolution.... Après bien des efforts il se trouva accroché au rebord du mur: alors il fit une prière mentale, puis se laissa aller... La neige, qui était tombée abondamment, protégea sa chute. Remis, par la fraîcheur de l'air, de l'étourdissement que la commotion lui avait causé, Jean regarda autour de lui. Il était dans la campagne, au sein d'épaisses ténèbres; le vent sifflait avec force et faisait tourner la neige en tourbillons.

Sans perdre un instant, Jean Huguenin se dirigea vers le château. Dieu sait combien de chutes il fit en route sur des pierres cachées par la neige, et combien il eut à souffrir du froid. Enfin il arriva au terme de sa course... Il

était temps! Le pauvre garçon avait le visage et les mains tout ensanglantés!

En avant du château s'étendait un assez vaste verger entouré d'une haie qu'il était facile d'escalader. Jean pensa avec effroi que ce serait le chemin des voleurs. Près de la grille principale devait être sans doute la corde de la cloche... A tâtons et non sans difficulté il rencontra cette corde et se mit à la secouer de toutes ses forces. Soin inutile! On dormait si profondément au château, que l'appel resta sans réponse.

Le temps s'écoulait,—un temps précieux,—et la cloche retentissait en vain. Un véritable désespoir s'empara du jeune colporteur.— « O mon Dieu! pensait-il, je n'aurai donc pu réussir à empêcher un crime! Les voleurs vont arriver... Ils commenceront par me tuer. » Et alors son souvenir se porta sur sa chère petite Baptistine, sur sa mère d'adoption.

La neige avait cessé de tomber; il gelait très-fort, et la lune venait de paraître avec cet éclat que lui donnent les nuits d'hiver. Jean Huguenin, transi de froid, éprouvait un engourdissement presque mortel. Et cependant il continuait à agiter la corde.

Enfin une voix se fit entendre, une voix accentuée par la mauvaise humeur.

—Qui peut sonner à c'te heure-ci ? disait-elle.

—Ouvrez, ouvrez! cria Jean.

—Ouvrir nuitamment! Non, non... Ça n'est pas sûr. Qui êtes-vous ?

—Jean Huguenin, colporteur.

—Un colporteur!... Je ne vous connais pas. Nous n'avons pas besoin de marchandises.

Et le jardinier fit un mouvement pour s'éloigner.

—Arrêtez ! dit Jean, avec véhémence. Vous ignorez quel péril vous menace.

Il mit le jardinier au fait de ce qu'il avait entendu dans l'auberge.

—Est-il possible ! dit cet homme avec stupeur. Les scélérats ! En vouloir à une bonne dame comme ma maîtresse la comtesse d'Estigny !

—La comtesse d'Estigny ! répéta Jean. C'est ma bienfaitrice. Ah ! ouvrez-moi... que je puisse la défendre aussi, et au besoin mourir pour elle !

Dominé par l'accent de vérité, par l'éloquente émotion de Jean, le gardien ouvrit la grille et emmena dans sa maisonnette le jeune garçon. Sans perdre une minute, ils concertèrent le plan de défense. Aller chercher la gendarmerie, c'était impossible : le mauvais temps, l'heure, la distance ne le permettaient pas. Il fallait ne compter que sur soi. On réveilla le cocher. Cela se fit sans bruit ; car on ne voulait pas causer d'alarme à Mme d'Estigny. Le jardinier avait par précaution plusieurs fusils chargés : Jean, que le danger n'intimidait pas, prit une carabine. Les trois défenseurs du château se postèrent le long de la haie, à cinquante pas l'un de l'autre : ils étaient convenus d'un signal pour se montrer et tirer.

Minuit sonnait lorsque les voleurs arrivèrent. Après s'être assurés que tout dormait, ils se mirent en devoir d'escalader la haie. A la clarté de la lune, leurs corps se dessinèrent sur la couche de neige qui couvrait les arbustes. En cet instant, le jardinier fit retentir un sifflement aigu, auquel répondirent plusieurs détonations... Deux hommes tombèrent frappés à mort : les deux autres s'enfuirent en poussant des hurlements féroces.

Ce bruit inusité avait arraché la comtesse et sa femme

de chambre au sommeil. Bientôt le château fut plein de lumières. Mais quelle fut la stupéfaction, nous ajouterons la joie de Mme d'Estigny, en reconnaissant dans son sauveur ce bon et loyal garçon qui, deux ans auparavant, lui avait paru si digne d'intérêt ! Elle l'accablait de remercîments, de questions ; elle ne se lassait pas de l'entendre parler de ses petites affaires et de sa famille.

Dès que le jour parut, Jean, escorté de ses compagnons d'armes, alla devant les autorités du bourg voisin faire sa déclaration. On se mit à la recherche des deux voleurs qui s'étaient enfuis ; et après bien des marches et des contremarches, on parvint à les découvrir dans un bois où ils s'étaient cachés. Sous la protection d'un gendarme, Jean alla, le jour même, à l'auberge, chercher ses marchandises. La comtesse voulait absolument garder chez elle et combler de bienfaits son jeune sauveur ; mais celui-ci se trouvait suffisamment payé par les témoignages d'estime dont Mme d'Estigny l'avait comblé. Et d'ailleurs, il avait hâte de retourner auprès d'Yvonne pour la rassurer, si elle avait eu connaissance de l'attaque du château.

Ainsi que Jean s'y attendait, l'aventure avait fait du bruit. A Quimperlé, tout le monde était dans l'enthousiasme. Ce fut surtout Corentin Croisic qui témoigna sa sympathie pour le jeune héros. Dès qu'il le sut arrivé

chez Yvonne, il se rendit au modeste logis de la rue à l'Herbe.

—Ah çà! mon garçon, lui dit-il avec sa bonhomie brusque, tu as montré du cœur, tu as dans ton métier fait tes preuves de patience, d'activité, d'intelligence. Mais maintenant en voilà assez de la vie errante. Aujourd'hui que tu as près de quinze ans, tu peux devenir un bon contre-maître dans ma fabrique ; tu y auras un intérêt. Je prends de l'âge et j'ai besoin de repos. Dans dix ans je me retirerai des affaires, et je te laisserai l'établissement.

—Oh ! monsieur Croisic...

—Tant pis si ça ne t'arrange pas. Faut que la chose soit ainsi.

Jean vit la joie briller dans les yeux d'Yvonne. Il s'élança et se jeta au cou de sa mère adoptive en s'écriant :

—Ma mère, Baptistine, puisque Dieu le veut, je ne vous quitterai plus !

Il ajouta :

—Mais, monsieur Croisic, me permettrez-vous de garder mon pauvre Pierrot ?

—Ton baudet !... garde-le ; il aura sa place à l'écurie; et, le dimanche, ta petite sœur montera dessus.

Ce simple accord décida de la destinée de Jean Huguenin.

A vingt-cinq ans, il était devenu le maître de la fabrique dont la prospérité était proverbiale dans le pays de Quimperlé.

Et quelque temps après, dans l'église de Saint-Colomban, il se fit le même jour, au même autel, trois mariages. Jean épousait la fille unique de Corentin Croisic,—Baptistine un honnête ouvrier de la fabrique,—et Mlle d'Estigny un

de ses cousins, brillant officier. La comtesse avait voulu attacher le bonheur de sa Lucile à celui du digne jeune homme au dévouement duquel elle devait son salut !

ALFRED DES ESSARTS.



LA GARDEUSE DE DINDONS.

UNE MÈRE

OU LA

GARDEUSE DE DINDONS

I

LA ROUTE

Nous allons, si vous le voulez bien, monter dans cette élégante calèche de voyage. Où nous conduira-t-elle ? Qu'importe. Les coussins en sont bien doux ; le soleil, un beau soleil de mai brille au ciel : abandonnons-nous donc à la Providence. Nous nous trouverons, d'ailleurs, je vous le promets, en fort bonne compagnie. Les quatre personnes qui viennent de s'asseoir dans l'intérieur du char léger où je vous invite à me suivre sont un peu de mes amies, et peut-être leur accorderez-vous quelque estime et quelque affection. Et puis, nous ne gênerons personne. L'écrivain, vous le savez, a le privilége de s'introduire partout sans indiscrétion, de trouver en tous lieux, tout aussi étroits ou tout aussi remplis qu'ils

soient, une place vacante. C'est un privilége qu'il m'est fort agréable aujourd'hui de partager avec vous. Vite, franchissons le marche-pied... Ma foi! il était temps : les chevaux partent au grand trot.

Le fond de la voiture se trouve occupé par M. Vernier, et par sa sœur Mme de Nerval. Tous deux sont veufs. Mais en les frappant l'un et l'autre dans les mêmes affections, le malheur ne leur a pas laissé d'égales consolations.

Père de deux jeunes filles, M. Vernier a senti peu à peu la douleur causée par la mort de sa femme s'assoupir et céder à l'amour, à la sollicitude que lui inspiraient les deux jolies enfants assises en face de lui. Quant à Mme de Nerval, elle n'avait goûté qu'un moment les douceurs de la maternité, et pour ressentir plus cruellement la privation du bonheur le plus doux. Sa fille avait été perdue à l'âge de trois ans; toutes les recherches n'avaient pu faire découvrir ce que la pauvre petite était devenue. Aussi, bien que ces tristes événements se fussent accomplis depuis plusieurs années, Mme de Nerval avait-elle conservé jusque dans son sourire quelque chose de douloureux.

Rappelez-vous-le bien, mes enfants, songez-y toujours : l'amour d'un père et d'une mère est, de tous les sentiments, le seul peut-être que le temps, auquel rien ne résiste, n'efface jamais.

Si ces détails que ma fidélité d'historien m'imposait le devoir de rapporter vous ont attristés, hâtons-nous de jeter les yeux sur les frais et riants visages de nos futures amies, Mlles Emma et Sophie.

Ce sont les deux sœurs? Eh oui, vraiment. En effet, avec un peu plus d'attention, on trouve une certaine analogie entre les lignes de leur visage. Mais combien leur toilette et leur maintien offrent de contrastes!

A voir Mlle Emma serrée dans sa robe de soie gorge de pigeon, la tête emprisonnée sous un chapeau de crêpe, les cheveux tordus en spirales le long des joues, à la voir ainsi, j'ai cru que nous allions au bal ou au moins au concert. Mais regardez Sophie maintenant, avec sa robe de mousseline blanche, ses cheveux flottant en liberté sur ses épaules, son grand chapeau de paille. Combien l'on doit être à l'aise sous ce costume, pour s'élancer au milieu d'une prairie à la poursuite de quelque papillon léger, pour atteindre le sommet d'une colline d'où le regard doit embrasser un point de vue lointain ! Allons, il faut renoncer au bal.

Ce ne pourrait être, en tous cas, qu'un bal champêtre, car la calèche vient de franchir la barrière de Fontainebleau, et nous voici en pleine campagne. Saluons le nouveau soleil qui nous éclaire. Il m'a toujours semblé qu'il y avait pour les champs un autre soleil que pour Paris : l'un qui enfante des fruits et des fleurs, l'autre qui sème la poussière et souffle un mauvais air.

—Cette chaleur est insupportable ! dit Emma, dont la toilette gênait tous les mouvements.

—Je la trouve délicieuse ! répondit Sophie, en se penchant au dehors pour admirer l'agilité de petits garçons qui s'élançaient sur les mains et tournaient comme une aile de moulin. C'est ce qu'on appelle, je crois, faire la roue.

—Vois donc, Emma, continua Sophie, ils vont aussi vite que la voiture.

Emma voulut regarder à son tour, mais un coup de vent souleva les *anglaises* qui encadraient comme deux grappes la figure de la jeune fille et lui en fit un masque. Elle reprit sa place avec mauvaise humeur.

—Mon Dieu ! dit-elle, je ne connais rien de plus désagréable que le vent.

—Tu n'es pas heureuse, ma chère Emma, reprit Mme de Nerval, et nous avons choisi un bien mauvais jour pour toi : à peine quittons-nous Paris, que déjà tu te plains de la chaleur et du vent.

—Voyez, ma tante, je suis tout en nage et ces cheveux m'aveuglent. Ai-je tort de trouver le temps affreux?

—Ce n'est pas le temps qu'il faut accuser, mais la robe qui t'étouffe, et ton incommode coiffure. Tu as déjà été punie assez souvent du malheureux travers de vouloir, comme nous disions jadis en pension, *faire la dame.* Je ne veux pas m'étendre davantage aujourd'hui sur un tel sujet; je t'engagerai seulement à profiter de la nouvelle leçon que te donne l'expérience.

Emma baissa la tête, autant pour cacher un peu de confusion qu'afin d'éviter un nouveau coup de vent déchaîné contre les anglaises de la malheureuse jeune fille.

Bien certainement le reproche adressé par Mme de Nerval à sa nièce se trouvait justifié par d'autres précédents que le choix d'une robe gorge de pigeon. En effet, Mlle Emma avait la sottise (moins indulgent que la bonne tante, nous appellerons les choses par leur nom), avait, nous le répétons, la sottise de rougir de son âge. Les plaisirs si doux, les habitudes si simples, le langage même franc et sympathique de ses jeunes amies lui semblaient dignes de tout son mépris.

A dix ans, elle appelait sa vieille gouvernante : *ma petite,* et disait *mes gens,* pour désigner sa bonne, probablement. Dans les réunions de famille, elle affectait de rester parmi les grandes personnes.

Maintenant, chers lecteurs et lectrices, vous savez ce que Mme de Nerval entendait par *faire la dame.* Peut-être

connaissez-vous quelques petites filles auxquelles pourrait convenir le portrait d'Emma.

N'allez pas croire cependant qu'Emma eût ce qu'on appelle un mauvais caractère. Non, la nièce de Mme de Nerval était douce, bonne, studieuse, et si, en général, on portait sur elle un jugement défavorable, c'est qu'il suffit bien souvent, je ne dirai pas ici d'un défaut, mais d'un ridicule pour gâter mille bonnes qualités. Voyez une robe blanche sur laquelle on a laissé tomber une goutte d'encre : tout le vêtement se trouve détérioré. Il en est de même du caractère : un travers est parfois la goutte d'encre qui le tache tout entier.

Je m'aperçois que pendant cette petite digression la voiture nous a rapidement emportés, et que nous sommes déjà bien loin de Paris.

Sophie ne cesse de changer de place pour contempler, tantôt, à droite, une plaine rayée comme un zèbre, ou bien quelque village semblable à un nid caché dans un bouquet de feuillage, tantôt la rivière qui fuit à gauche et que l'on prendrait pour un long serpent glissant entre les roseaux. Aussi, Sophie ne paraît-elle nullement remarquer la longueur du chemin.

Il n'en est pas ainsi d'Emma : souffrante, condamnée à l'immobilité, elle ne songe qu'au terme d'un voyage aussi long et aussi ennuyeux.

—Cher père, demande-t-elle en soupirant, serons-nous bientôt arrivés?

—Nous voici à moitié chemin environ.

—Déjà! dit Sophie tristement.

—Oui, mes enfants, car j'aperçois l'auberge du *Lion d'or*, et nous allons y descendre pendant une demi-heure, pour donner aux chevaux le temps de se reposer.

Un instant après, la calèche s'arrêtait devant une longue maison couverte de tuiles, blanchie à la chaux et sur la façade enfin de laquelle était cloué un grand tableau représentant une espèce de bête rougeâtre. Au-dessous était écrit : AU LION D'OR. Après tout, cela pouvait avoir été doré du temps de Henri IV, et il était permis de prendre l'animal tout aussi bien pour un lion que pour un ours ou un mulet. C'est pourquoi, *malgré l'enseigne*, on appelait cette maison, comme l'avait dit M. Vernier, l'auberge du *Lion d'or*.

Nos voyageurs descendirent de voiture.

L'intérieur d'une auberge n'offre, en général, rien de bien récréatif. Au dedans, une salle enfumée, meublée de quelques tables de vilain bois et d'une douzaine de tabourets, ornée d'un buffet où s'étale la vaisselle en terre de pipe, et des trois ou quatre images du Juif-Errant, de Marlborough qui *s'en va-t-en guerre* ou autres personnages populaires. Audehors, une cour où barbottent les canards et les oies ; un jardin au sein duquel domine en souveraine la fleur de pomme de terre, que tapissent les feuilles de choux entre deux plates-bandes d'oseille et de chicorée. Ajoutez à cela une odeur de mauvaise cuisine mêlée à un âcre parfum d'engrais, et vous comprendrez qu'il ne saurait être fort agréable de s'arrêter, même pendant une demi-heure, dans un pareil séjour.

Telle fut sans doute la pensée qui vint à l'esprit de Sophie après avoir successivement visité la salle enfumée, la basse-cour et le jardin potager.

—Mon cher père, dit-elle à M. Vernier, ne pourrions-nous point, en attendant que les chevaux se soient reposés, visiter le joli bois que je découvre là-bas ?

—Je ne demande pas mieux ; mais hâtons-nous, car



LE PETIT PAYSAN.

je ne voudrais pas arriver trop tard à Fontainebleau.

—Oh! monsieur, dit un garçon de l'auberge, il vous est bien facile de traverser ce fourré, qui est en effet des plus jolis, sans vous retarder le moins du monde. La route forme un coude et va de l'autre côté border le bois. En marchant tout droit, vous arriverez là avant votre voiture.

—Je vous suis obligé du renseignement, mon ami, nous allons en profiter. Emma, veux-tu nous accompagner?

—Oui, sans doute.

—Vous offrirai-je le bras, ma chère sœur?

—Merci, mon frère, je remonte dans la voiture, je me sens légèrement fatiguée.

—Ma tante, reprit Emma, je reste avec vous.

—Non, chère petite, vous savez que parfois j'aime à demeurer seule.

—Pauvre tante!... murmurèrent les enfants en s'éloignant.

Et nous, nous disons: Pauvre mère! En effet, Mme de Nerval avait aperçu une petite fille de trois ans, dont la blonde chevelure, le rire angélique lui avaient rappelé l'enfant du même âge qui avait disparu depuis si longtemps, et c'était pour cacher des larmes qui eussent attristé sa famille qu'elle avait cherché un peu de solitude.

Respectons le désir de Mme de Nerval, et rejoignons M. Vernier.

Avant d'atteindre le bois, nos Parisiens avaient rencontré un jeune paysan qui conduisait un âne, tout en tressant, avec du jonc, des corbeilles à peine aussi grandes que des nids de fauvettes, fragiles, gracieuses, légères, en un mot de vrais cadeaux de poupée. La mine éveillée du petit bonhomme et le salut cordial qu'il adressa aux trois promeneurs lui concilièrent tout d'abord l'intérêt de So-

phie. Au bout d'une vingtaine de pas, ils étaient déjà camarades. Le petit paysan offrait à la jeune fille une de ces corbeilles; celle-ci lui donnait en échange un ruban pour mettre à son chapeau le dimanche.

Il est presque inutile d'ajouter qu'Emma laissait *ces enfants* s'amuser entre eux. Elle se croyait trop grande personne pour partager de tels jeux. A douze ans, fi donc! Passe encore pour sa sœur qui avait une année de moins qu'elle. Quelque grande personne que fût Emma, elle ne pouvait se dissimuler que l'offre d'une corbeille semblable à celle de sa sœur lui eût été fort agréable. Cependant qu'eût-elle fait, *à son âge*, d'un pareil joujou? Nous ne savons si la même réflexion frappa l'esprit du petit paysan, mais enfin il sut éviter à Mlle Emma la honte d'accepter ou le déplaisir d'un refus en gardant ses corbeilles.

Nos personnages se trouvèrent tout-à-coup arrêtés par un courant d'eau assez large pour ne pouvoir être franchi sans quelque danger de se mouiller. Emma et Sophie s'arrêtèrent un peu embarrassées. Le paysan releva philosophiquement son pantalon jusqu'aux genoux.

—*Petit*, dit Emma au jeune garçon, comment traverse-t-on votre ruisseau?

Celui-ci parut assez étonné de s'entendre appeler *petit* par une jeune fille qui avait en hauteur la tête de moins que lui, et il répondit en appuyant d'un ton narquois sur le premier mot :

—*Madame*, ceux qui ne craignent pas de s'enrhumer le passent à gué, comme moi, et les autres, en sautant de l'une à l'autre de ces grosses pierres que l'on a jetées de distance en distance au milieu de l'eau.

— Oh! mais, ajouta Sophie, une petite fille peut très-bien glisser, et je n'oserais jamais m'exposer ainsi.

—Permettez-moi donc, mademoiselle, de vous offrir un moyen moins dangereux. Tenez, montez sur mon âne; il est fort doux, et d'ailleurs je vais le conduire.

Sophie tremblant et riant se trouva placée sur le dos de l'excellent baudet. Grâce aux attentions de son guide, la nouvelle amazone arriva bientôt à bon port.

Emma demeurait de l'autre côté, où M. Vernier l'engageait vainement à tenter avec lui le passage du singulier pont indiqué par le paysan.

—Mon ami, dit Sophie à ce dernier, je vous remercie de votre obligeance et je vous prie d'en montrer autant à l'égard de ma sœur.

—Je le veux bien, mademoiselle, en considération de votre amabilité et de votre gentillesse ; mon bourriquet n'a pas peur de mouiller ses bas.

Emma fut donc à son tour transportée par maître Aliboron au-delà du ruisseau.

La route n'était pas loin de là. En ce moment même la calèche laissée à la garde du *Lion d'or* tournait l'angle dont avait parlé le garçon d'auberge. Peu de temps après, M. Vernier et ses enfants remontaient en voiture, non sans avoir remercié de nouveau le petit paysan, et lui avoir recommandé de régaler son compagnon aux longues oreilles, en joignant à la recommandation une belle pièce d'argent.

Le voyage paraissait devoir se terminer sans autre incident digne d'être rapporté. Déjà l'on apercevait les premières habitations de cette longue avenue bordée de maisons qui prêtent à Fontainebleau l'aspect d'une grande rue plutôt que d'une petite ville, lorsque les chevaux donnèrent tête baissée au milieu d'un troupeau de dindons sortant de la forêt. Et *glou, glou, glou*, les volatiles effa-

rouchés se dispersèrent aussitôt de tous côtés. L'un d'eux, cependant, ne put fuir assez vite. Une roue l'atteignit et lui passa sur le corps. La pauvre bête fit entendre un dernier *glou-glou* aigu, déchirant : elle avait cessé de vivre.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria une jeune fille qui apparut tout-à-coup au milieu de la route et s'élança vers la victime, c'est Luisant !... mon pauvre Luisant ! Que va dire la maîtresse? Je serai grondée, battue peut-être. Si cela du moins te rendait la vie ! Luisant, mon beau Luisant, es-tu donc mort? mon Dieu !... mon Dieu !...

Et l'enfant caressait le dindon, l'arrosait de ses larmes.

Mme de Nerval avait ordonné au cocher d'arrêter ; elle descendit et s'approcha de la jeune fille.

—Console-toi, mon enfant, lui dit-elle, je paierai le dindon deux fois ce que tu l'estimeras.

—Oh ! madame, c'est Luisant !... C'est Luisant, répéta la petite comme si elle eût voulu faire comprendre que rien ne pouvait racheter la perte de l'animal favori, qui devait sans doute son nom à l'éclat d'un magnifique plumage.

—Voyons, reprit Mme de Nerval, le pauvre animal valait-il plus que cette grande pièce de cinq francs?

—Madame, c'est Luisant !

—Je t'en donnerai deux, et elle tira de sa poche un second écu.

—Madame, c'est Luisant ! Tenez, votre argent m'empêchera d'être battue, mais il ne me rendra pas Luisant.

Et l'enfant se mit à pleurer de nouveau.

Cette douleur naïve touchait vivement Mme de Nerval.

Malgré ses vêtements grossiers, c'était une charmante

jeune fille que cette paysanne. Les flots dorés de ses longs cheveux jetaient leur brillant reflet sur une figure où la pureté des lignes le disputait à l'élégance de la forme. Il y avait de la grâce sous ces rudes étoffes, de petits pieds dans ces gros sabots, et l'on devinait la blancheur de la peau à travers la couche brune que le soleil avait étendue sur les bras et sur les mains de l'enfant.

Naturellement sensible, Mme de Nerval cherchait un moyen de consoler la jeune paysanne ; elle la prit entre ses bras et la baisa au front.

—Quel est ton état, ma petite? lui demanda-t-elle avec intérêt.

—Je suis gardeuse de dindons.

— Où pourrai-je te revoir?

—Là-bas, derrière le Calvaire, au hameau des Huttes.

—C'est bien : prends toujours ces dix francs, afin de ne pas être maltraitée; et pour que tu oublies ce pauvre Luisant, je te promets de t'aimer.

—Ah! madame, je ne pleurerai plus, si vous m'aimez autant que mon Luisant.

Mme de Nerval embrassa une seconde fois la gardeuse de dindons, et revint s'asseoir auprès de M. Vernier.

Deux heures plus tard, l'intéressante famille prenait possession de la maison de campagne où elle devait passer la belle saison.

Le reste de cette journée fut employé à parcourir l'habitation et le jardin. Le soir, Mme de Nerval ayant manifesté l'intention de visiter dès le lendemain le hameau des Huttes, chacun alla se reposer.

Nous vous demandons, cher lecteur ou lectrice, la permission d'en faire autant. A demain la promenade au hameau des Huttes, et le second chapitre.

II

LE HAMEAU DES HUTTES.

Emma et Sophie se trouvaient prêtes depuis longtemps quand sonna l'heure du déjeuner. L'espoir d'une longue promenade au sein d'une forêt qui paraissait aussi vaste que pittoresque avait aiguillonné leur diligence habituelle. Le but de l'excursion projetée était, on le comprendra, de nature à exciter une vive impatience. Aussi furent-elles les premières à parler du hameau des Huttes.

—Le singulier nom pour un village! dit Sophie, et que je suis curieuse de voir ce qu'on appelle une hutte.

—Ne sais-tu pas, répondit Emma, que ce mot désigne une habitation fort petite et mal bâtie?

—Oui, oui, et c'est ainsi que l'on appelle les maisons construites par les sauvages. Ma tante, est-ce que nous verrons aussi des sauvages?

—Non, mon enfant, on ne trouve pas de sauvages en France ; mais trop souvent, hélas! de pauvres gens dont la misère égale l'ignorance des peuplades barbares. Voilà probablement quels seront les habitants que nous rencontrerons au hameau des Huttes.

—Oh! ma tante, je leur donnerai tout mon argent, afin qu'ils puissent faire élever de belles maisons.

—Dieu te tiendra compte de l'intention, ajouta M. Vernier en souriant, mais je doute fort que tes protégés soient mieux logés.

La bourse de l'enfant contenait à peine assez d'argent

pour acheter une cage aux oiseaux qu'elle espérait prendre dans ses filets.

Le déjeuner était achevé; Mme de Nerval donna le signal du départ. M. Vernier, retenu par la nécessité de mettre quelques papiers en ordre, ne pouvait malheureusement être de la partie.

Nous ne réglerons point notre course sur la marche un peu lente des trois promeneuses. Les arbres, les rochers, la verdure que nous ferions éclore sous notre plume donneraient une idée trop imparfaite de la majesté, de la richesse et quelquefois de la sauvage aridité que la nature déroulait aux yeux de nos amies.

Franchissons donc sans nous arrêter la distance qui nous sépare du hameau des Huttes.

C'est ici.

Eh bien, où regardez-vous donc? Ne cherchez point devant vous, ni à gauche, ni à droite ; ne vous retournez pas non plus, vous ne verrez rien. Baissez les yeux maintenant ; tenez, à vos pieds.—Comment, voilà ce qu'on appelle un hameau?—Oui.—Ce long trou au fond duquel gisent une cinquantaine de cabanes!—Fort bien.—Dites plutôt un nid de marmottes!—Ah! appelez-le comme vous l'entendrez; mais puisque nous sommes venus pour visiter ce trou, ce nid, descendons jusque là. Seulement, je vous préviens qu'en fait de marmottes, nous n'y verrons que de braves gens, fort éveillés et fort actifs. Il ne faut pas toujours juger d'après l'apparence.

Combien de touristes curieux, de chasseurs fatigués, sont passés à cent pas de là, sans soupçonner le moindre vestige d'habitation. Le chétif hameau se trouve englouti tout entier dans une profonde déchirure, un large sillon, formés par le sol. Toutes les maisons y sont couvertes de

chaume et ne s'élèvent pas à la hauteur d'un premier. La plus splendide se compose d'un rez-de-chaussée, pavé de quatre ou cinq grandes pierres plates et mal jointes, d'un grenier divisé en deux compartiments, auquel on arrive par une échelle, et d'un hangar situé à l'angle d'une petite cour.

C'est la maison du père Michu.

Le père Michu n'est rien moins que le Crésus, que le banquier de l'endroit; tous les ans, il engraisse un porc et élève un troupeau de dindons qu'il va vendre à la ville malgré ses soixante ans; or, aucun des habitants n'est assez riche pour posséder du bétail. D'ailleurs, le hameau des Huttes est un pays industriel. De même que Lyon a ses soieries, Chartres ses pâtés, il a aussi son industrie : l'on y fabrique des cannes avec certains arbustes dont la racine se prête aux formes d'une sculpture bizarre.

Le père Michu était le seul de ses concitoyens qui eût entrepris et accompli le voyage de Paris. Lorsqu'il partit, personne n'espérait plus le revoir. Il revint cependant après quinze jours d'absence. Christophe Colomb, lorsqu'il eut découvert l'Amérique, Lapeyrouse le fameux navigateur, n'excitèrent pas plus d'admiration que le père Michu qui avait découvert... le chemin de Paris. Il n'était pas de jour où Mme Michu ne parlât avec orgueil du voyage de son intrépide époux.

— *Glou glou glou!... glou glou glou!* Voici les élèves emplumés du père Michu qui se précipitent hors de la petite cour. Il est l'heure sans doute de les ramener aux champs. Eh mais! voyez, ne reconnaissez-vous pas notre petite gardeuse de dindons?

—Allons, petiote, lui dit Mme Michu, veille bien sur le troupeau et ne songe plus à la promesse de cette belle

dame, qui t'a bien certainement oubliée. Au reste, elle ne nous doit rien ; au contraire.

— Si vous saviez, maîtresse, comme elle paraissait bonne !

—Sans doute, sans doute, et les deux écus qu'elle t'a donnés pour moi le prouvent bien. Deux écus, un dindon tué ! il faut que cette dame ait au moins... oui, au moins cent francs de rente.

— Oh ! ce n'est pas son argent qui la rendait aimable, mais son joli sourire, sa douce voix et ses bons baisers.

Un soupir mal comprimé souleva la poitrine de l'enfant, et elle se mit à chasser devant elle les dindons avec sa longue baguette.

Elle n'était pas encore fort éloignée du ravin où se cachait le hameau des Huttes, lorsqu'elle s'arrêta tout-à-coup, inquiète d'abord, puis émue, et enfin joyeuse. Elle venait d'apercevoir Mme de Nerval, accompagnée de ses deux nièces. La jeune paysanne, laissant aux volatiles la liberté de la suivre (liberté dont ils profitèrent pour se disperser de tous côtés), s'élança au-devant de sa nouvelle amie.

Un instant après, elles échangeaient l'une et l'autre les plus tendres caresses. L'émotion, le plaisir couvraient de larmes le visage de l'enfant. Mme de Nerval attribua la cause de ces pleurs à un tout autre sentiment.

—N'es-tu point encore consolée, lui demanda-t-elle, de la perte du pauvre Luisant, ton oiseau privilégié?

—Oh ! madame, je n'ai presque plus pensé à Luisant.

—Aurais-tu subi quelque mauvais traitement? Parle, je te protégerai si je le puis.

—Je ne pleure pas quand on me bat ; cela ne fait du mal que sur le corps. Mais la maîtresse avait dit que vous ne

viendriez pas, que vous m'aviez oubliée, et cela m'avait fait du mal, bien du mal, là.

La gardeuse de dindons posa le doigt sur son cœur.

A son tour, Mme de Nerval essuya deux larmes qui se balançaient à sa paupière : Hélas! sa fille, si elle vivait, devait avoir à peu près le même âge, les mêmes cheveux blonds, et peut-être aussi le même regard, la même sensibilité.

—Tu m'aimes donc déjà beaucoup? reprit-elle, en embrassant la pauvre petite.

—Oh! beaucoup plus que le maître et la maîtresse.

—Mais, ton père?

—Je n'en ai pas.

—Ta mère?

—Je ne l'ai jamais vue.

—Ta famille enfin?

—Qu'est-ce que c'est que cela?

Cette question, faite simplement, avait quelque chose de navrant. Si jeune et ne pas savoir ce que c'est qu'une famille, c'est-à-dire les soins, les caresses, l'amour et la reconnaissance.

Dans la crainte d'affliger la jeune paysanne, Mme de Nerval ne savait trop que répondre. Heureusement, une préoccupation beaucoup plus importante se présenta subitement à l'esprit de l'orpheline.

—Oh! mes dindons, s'écria-t-elle, mes dindons! jamais je ne pourrai les rassembler. Petits!... petits! il y en aura de perdus... Petits! petits! venez vite.

Mais les animaux agissaient absolument comme l'âne de la fable avec le chien; ils faisaient la sourde oreille à qui mieux mieux.

Leur maîtresse n'eût peut-être pas réussi à les ramener

sous le joug de la baguette, si Sophie ne se fût mise de la partie.

—Attends, attends! reprit-elle, nous allons voir s'ils sont aussi sourds qu'ils en ont l'air.

Armée d'une badine qu'elle arracha d'un buisson, elle commença la chasse des dindons épars, donnant ,comme elle le disait elle-même, aux moins intelligents, de l'entendement au moyen de sa houssine.

Emma, par obligeance, se disposait à imiter sa sœur ; mais voyant que les jeunes filles, devenues maîtresses du troupeau, se faisaient un jeu de cet exercice, elle craignit de compromettre sa dignité en courant sans raison et comme une enfant à travers les champs. Nul doute que si sa tante, qui était une dame, eût été d'humeur à partager les ébats des deux enfants, Emma ne l'eût imitée.

Cependant, pour être juste, nous reconnaîtrons volontiers que cette dernière paraissait enfin disposée à profiter des conseils que lui prodiguaient ses parents. Les leçons qu'elle avait pu recueillir la veille portaient peut-être aussi leur fruit.

La jeune fille, en effet, avait échangé la robe gorge de pigeon contre un vêtement court et léger. Ses cheveux étaient rejetés en arrière, et un ruban destiné à les maintenir avait remplacé les terribles *anglaises*. Emma, toute rose et toute épanouie sous un grand chapeau de campagne, avait presque l'air d'une enfant; mais aussi, combien elle gagnait en grâce, en abandon, en liberté!

Ainsi que nous venons de le faire remarquer plus haut, elle ne jouait pas encore, il est vrai, mais elle commençait à voir avec plaisir, avec envie même, jouer les autres.

Le temps s'écoula si rapidement qu'il fut impossible à Mme de Nerval et à ses nièces de visiter le hameau des Huttes. Le moment de se séparer étant arrivé, la gardeuse de dindons, après bien des embrassades, indiqua aux Parisiennes un endroit où elle menait paître chaque jour son troupeau. L'on promit de s'y rencontrer le plus souvent possible.

Chacun tint parole, et il ne se passait pas de semaine sans que Mme de Nerval, accompagnée de Sophie et d'Emma, se trouvât au rendez-vous. Les jours où elles ne venaient point, l'orpheline, après avoir attendu jusqu'au soir, jetait un dernier regard du côté de Fontainebleau, et s'éloignait tristement en murmurant : A demain !

Un matin que la paysanne attendait selon son habitude, elle vit apparaître, à son grand étonnement, Sophie conduite par une bonne. Les deux jeunes filles furent bientôt réunies.

—Qu'est-il donc arrivé à bonne amie (elle appelait ainsi Mme de Nerval)? demanda la gardeuse de dindons avec inquiétude.

—Oh! rien, rien, répondit Sophie ; mais elle ne sortira pas aujourd'hui, parce que tous les ans, à la même époque, elle s'enferme pour pleurer; et je l'ai tant priée qu'elle m'a permis de venir t'embrasser.

—Elle s'enferme pour pleurer! Bonne amie est donc malade?

—Non, elle a du chagrin, parce que c'est le jour où elle a perdu sa petite fille, et, ce jour-là, personne ne peut la consoler.

—Personne?

—Cela nous fait bien de la peine, va.

—Oh ! je la chéris tant, qu'il me semble que je la consolerais, moi.

La figure de Sophie devint tout-à-coup sérieuse. L'enfant regarda pendant un moment l'orpheline avec une curieuse attention, puis, de ses petites mains, elle écarta les cheveux qui couvraient le front de la paysanne, et reprit d'une voix émue :

—Si c'était vrai, si c'était possible, mon Dieu, ce que tu dis là! Elle t'aime bien, ma tante... Tu es si jolie! Ce matin elle disait encore, en parlant de toi : « Orpheline comme ma fille, peut-être ! » Et elle a poussé un gros soupir... Écoute, dit Sophie vivement, si tu veux, nous essaierons.

—Je ne demande pas mieux ; mais si j'allais fâcher bonne amie ?

—Eh bien, si elle se fâche, elle ne pleurera plus, au moins, et nous l'aurons toujours consolée un moment.

—Comment faire, puisqu'elle ne veut pas sortir ?

—Nous irons la trouver. Viens, viens vite avec moi ; nous chercherons en route le moyen de t'introduire auprès de ma tante.

—Et mes dindons ?

—Donne-leur la clef des champs.

— Et que dirait le père Michu, qui les trouve si beaux et si dodus !

—Le père Michu est un gourmand de vouloir manger tant de dindons.

—Nous n'en mangeons jamais. Il les vend aux personnes riches, et il serait ruiné. La maîtresse me chasserait, et où irais-je, mon Dieu !

—C'est vrai ! dit Sophie découragée.

—Hélas ! il ne faut donc plus y songer.

Sophie se leva et s'écria en battant des mains :

—Ah! j'ai trouvé un moyen de lever l'obstacle.

—Le ciel soit loué! Voyons.

—Catherine gardera tes dindons.

Et Sophie désignait la bonne.

—Moi, mademoiselle! dit Catherine effarouchée.

Catherine était une grosse fille de dix-huit ans, qui avait été élevée à Paris dans la crainte de toute espèce d'animaux, depuis le hanneton jusqu'au bœuf. On comprendra, dès lors, sa répugnance à exercer les fonctions auxquelles Sophie la destinait. Quelques-uns des plus gros oiseaux que Catherine voyait autour d'elle, avec la petite flamme rouge qui retombait le long de leur bec, cette tête et ce cou dont la peau se gonflait et s'empourprait par instants, lui semblaient fort irascibles et doués d'une certaine férocité.

—Oh, mademoiselle, répéta Catherine sur un ton lamentable, parviendrai-je jamais à gouverner des bêtes aussi grosses?

—As-tu peur qu'elles te dévorent?

—Il ne faut pas plaisanter, les animaux sauvages sont très-dangereux.

—Mais ceux-là ne sont pas sauvages.

—Mademoiselle, les animaux sont toujours sauvages pour ceux qu'ils ne connaissent pas.

—Allons, du courage, ma chère Catherine, je t'en prie.

—Vous êtes si bonne que je me jetterais à l'eau pour vous servir.

Et Catherine poussa un bruyant soupir.

—Je ne te demande pas un pareil sacrifice, et le danger n'est point aussi grand que tu le penses.

—Ah! mademoiselle, on a vu des moutons tuer leur berger à coups de tête.

—Qui a jamais vu cela, si ce n'est avec les yeux de la crainte, c'est-à-dire les plus mauvais yeux du monde !

—Enfin, me voici prête à vous obéir... Je vous en prie, ne soyez pas trop longtemps.

—Je te le promets.

La gardeuse voulut remettre la baguette à Catherine en signe de commandement; mais celle-ci, qui était très-forte, alla casser une branche grosse à peu près comme le bras.

—Que comptes-tu faire d'une semblable massue ? demanda Sophie.

—C'est pour les dindons.

—Comment tu vas les battre avec une verge de cette taille ! tu les assommeras tous du premier coup.

—Je veux seulement les effrayer et leur imposer du respect.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent en riant. Catherine, elle, ne riait pas.

Nos deux petites eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de Fontainebleau. Elles arrivèrent assez heureusement jusque dans la chambre de Sophie. Cette dernière s'empressa d'étaler ses plus jolies robes aux yeux de sa compagne, qui les ouvrait bien grands, je vous le jure, à l'aspect de toutes ces belles étoffes.

Sophie paraissait jouir de l'admiration de la pauvre enfant. Que l'on ne s'imagine pas cependant qu'elle cédât à un mauvais sentiment d'orgueil. Elle avait son projet en tête. Après avoir laissé la gardeuse de dindons épuiser toutes les formules de l'étonnement, elle lui dit en la prenant par la main :

—Allons, choisis le vêtement que tu préfères.

—Que je choisisse...

— Eh oui, dépêche-toi et quitte cette grosse jupe de laine. Je t'aiderai à t'habiller.

—Mais mademoiselle... mais mademoiselle...

—Tiens, cette robe de barége bleu t'ira fort bien, je crois. La veux-tu?

—Mais mademoiselle... mais mademoiselle...

—Oui, oui, c'est cela ; je la trouvais justement un peu longue, et tu es plus grande que moi.

—Mais mademoiselle...

—Ah, répète tes *mademoiselle* tant que tu voudras et laisse-toi faire. Juge donc combien ma tante sera surprise de te voir ainsi vêtue. Elle te trouvera si jolie qu'elle ne songera plus à son chagrin et puis... et puis, je sais bien ce que je lui dirai.

Tout en parlant, Sophie retirait les vêtements grossiers que portait la paysanne. Elle leur avait déjà substitué l'élégante robe de barége ; elle attachait une longue ceinture autour de la taille élancée de son amie. En un mot, jamais femme de chambre ne compléta mieux ni plus vite une ravissante toilette.

—Approche-toi de cette glace, dit-elle alors. Et elle conduisit la gardeuse de dindons en face d'une élégante toilette.

Celle-ci poussa un cri. Elle crut à la présence d'une troisième personne ; la pauvre fille ne se reconnaissait pas.

—Venez, *ma cousine*, reprit la nièce de Mme de Nerval.

La paysanne se retourna, chercha la troisième personne dont nous avons parlé. Sophie la saisit par la main et l'entraîna hors de la chambre. Elles traversèrent, l'une à moitié folle, l'autre radieuse, plusieurs pièces richement décorées. Puis Sophie s'arrêta, et, tournant doucement le bouton d'une dernière porte, elle murmura :

—Nous sommes arrivées, que Dieu favorise nos desseins !

Mme de Nerval tournait le dos à la porte. Elle était assise contre un petit berceau garni de tous ses accessoires. On eût dit qu'il attendait l'enfant qui s'y était endormi la veille. Hélas, le berceau attendait depuis dix ans. Un portrait de petite fille, encadré de velours noir, reposait sur les genoux de la pauvre mère.

Absorbée dans ses regrets, Mme de Nerval ne se retourna même pas ; elle demanda seulement :

—Que me veut-on ?

—Ma tante, s'écria Sophie, ne pleurez plus, je vous amène votre fille.

—Ma fille !

Mme de Nerval, pâle, tremblante, se soulevait à demi, lorsque la gardeuse de dindons se précipita aux genoux de celle-ci :

—Oh, madame, dit-elle en lui baisant les mains, non pas votre fille, mais votre humble servante, celle qui sera toujours bien malheureuse quand vous souffrirez et qui mourra le jour où vous l'oublierez. Votre fille eût été plus belle, plus instruite que moi, mais elle ne vous eût pas aimée davantage. Voilà ce que je voulais vous dire, et il m'a semblé que vous me pardonneriez, car si vous avez perdu votre enfant, moi je n'ai jamais connu ma mère.

Interdite, oppressée, Mme de Nerval écoutait, tout en cédant à un entraînement qu'elle ne pouvait comprendre.

—Mes chères enfants, reprit-elle, que vous m'avez fait de mal et de bien en même temps ! Relève-toi, pauvre orpheline ; tu auras une mère pour aujourd'hui, et je croirai avoir retrouvé ma fille. Nous serons ainsi heureuses l'une par l'autre, un jour chaque année.

Mme de Nerval tendit alors les bras à la gardeuse de dindons.

Sophie, que son excellent cœur guidait en cette occasion, prit le portrait dont nous avons parlé et l'approcha du visage de la petite paysanne.

—Regardez, dit-elle, ma chère tante, elles ont toutes les deux de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus et une petite bouche rose.

—Oui, oui, répondit Mme de Nerval, le ciel semble avoir voulu rendre l'illusion possible: qu'il soit béni!

Emma, qu'un mal léger avait retenue prisonnière, vint se joindre à nos amies. Deux heures s'écoulèrent en explications, en douces causeries, en tendres caresses, et pour la première fois Mme de Nerval retrouva un sourire de bonheur. L'on avait oublié Catherine, le hameau des Huttes et les dindons.

Tout-à-coup, le bruit d'une altercation qui se rapprochait de plus en plus vint troubler ce bonheur. Bientôt l'on put entendre le dialogue suivant :

—Eh pardine gué, monsieur le domestique, je vous dis que j'entrerai. J'ai fait le voyage de Paris, ce qui était bien plus difficile, je pense.

—Mon brave homme, je vous répète, moi, que monsieur est à la chasse et que madame ne reçoit pas aujourd'hui.

—Est-ce que je vous demande monsieur ou madame?

—Que voulez-vous donc?

—Je suis venu chercher la petiote, et je la trouverai bien, entendez-vous!

—Ah! dit la gardeuse de dindons, c'est la voix du père Michu.

Cette dernière ne se trompait pas. Voici ce qui était arrivé :

La plus grande partie des dindons confiés aux soins de Catherine, se voyant constamment menacée par le gourdin de la grosse fille, laquelle avait plus peur qu'eux, les dindons s'étaient effrayés et avaient, un à un, deux à deux, trois à trois, regagné leur domicile. Une pareille déroute avait à bon droit étonné le père Michu. Il s'était rendu à l'endroit où la gardeuse menait ordinairement paître le troupeau; il y avait trouvé Catherine en délicatesse avec un coq d'Inde. Après s'être fait connaître, il avait appris d'elle tout ce qu'elle savait touchant le projet des deux jeunes filles. Le père Michu, d'assez mauvaise humeur, venait donc, comme il le disait, chercher la petiote.

Mme de Nerval donna l'ordre de l'introduire. La colère de celui-ci se calma sur-le-champ. Il se mit à saluer de tous côtés; mais le brave homme demeura comme pétrifié au milieu de sa huitième révérence : il avait aperçu la petiote sous les habits que vous savez.

On eut beaucoup de peine à lui persuader qu'il n'avait point la berlue; cependant on y parvint. Mme de Nerval ordonna qu'on apportât une bouteille de vin au vieillard, ce qui lui rendit une entière assurance.

—Oui, madame, répétait-il un quart-d'heure après, j'ai vu Paris ni plus ni moins que je vois cette bouteille... Et ma foi, ce fut un bonheur pour la petiote.

—Oh, expliquez-nous cela, demanda Mme de Nerval, qui s'intéressait à tout ce qui regardait l'enfant.

—Pardine gué, il ne faut pas tant d'explications pour dire que, sans moi, elle coucherait à la belle étoile et n'aurait pas d'autre dîner que celui des petits oiseaux; car, voyez-vous, on l'avait plantée là, dame! à la grâce de Dieu, au milieu de Paris. Elle pleurait beaucoup et ne disait pas grand'chose. Je revenais au hameau, quand je la

rencontrai sur mon chemin; ma foi, je la pris sur mon bras et l'apportai à la ménagère. Voilà.

Une violente émotion agitait le sein de Mme de Nerval; elle reprit d'une voix entrecoupée :

—Il y a longtemps de cela?

—Une dizaine d'années, et tenez, ça se trouvait juste le jour d'aujourd'hui.

La sœur de M. Vernier poussa un cri et se laissa tomber à genoux; Dieu venait de lui rendre l'enfant perdue.

La gardeuse de dindons était la fille de Mme de Nerval.

R. VALAISA.



LE GUIDE DES PYRENÉES

LE CHAMOIS DE LA MONTAGNE

OU

LE GUIDE DES PYRÉNÉES

L'ON trouve au sein des Pyrénées certaines sources dont les eaux, à cause de leur chaleur naturelle[1] et des éléments qu'elles contiennent, sont recherchées par un assez grand nombre de malades. Il s'en faut de beaucoup cependant que tous les visiteurs joignent à leur passe-port une ordonnance de médecin. Bien des voyageurs, des écrivains et des artistes viennent demander à ces monts si souvent parcourus, ceux-ci des émotions inconnues, ceux-là un volume d'impressions, et les derniers quelques esquisses pittoresques. Les uns et les autres en rapportent un riche butin.

On dirait que la montagne, en élevant ses mille têtes

[1] Quelques-unes atteignent une température de 29 degrés.

vers les nues, puise éternellement aux sources célestes le soulagement et l'inspiration que Dieu envoie au malade et au poëte.

Depuis huit jours, le colonel Vernon, accompagné de son fils âgé de douze ou treize ans, avait pris un logement dans une des maisons élevées autour des sources. Le colonel espérait trouver dans l'efficacité des eaux l'entière guérison d'une blessure reçue en Afrique.

Ce n'était pas là néanmoins le seul motif qui l'eût décidé à parcourir les Pyrénées. Le mal de l'officier n'offrait plus en effet de symptômes bien graves. La maladie qu'il voulait guérir était de celles dont il n'avait jamais ressenti les effets, et dont il voyait avec douleur l'esprit de son fils atteint; une maladie contre laquelle la médecine, hélas! ne peut rien, une maladie qu'un peu de bruit, une ombre légère éveille aussitôt, que le silence de la nuit augmente, et... que l'on raille impitoyablement; pour la nommer enfin, la maladie *de la peur*. Le fils d'un colonel, malade de la peur! Le fait n'était malheureusement pas douteux.

Obligée de rester en France pendant que son mari combattait en Afrique, Mme Vernon s'était, en l'absence de celui-ci, réservé l'éducation de leur petit Paul. Entièrement adonnée à cette tâche intéressante, elle crut devoir rompre toutes les relations qui eussent pu l'en détourner. Elle avait donc vécu fort retirée avec son jeune enfant, et, si l'on excepte deux ou trois amies qu'elle recevait ou visitait quelquefois, Mme Vernon ne voyait personne.

Sous une tutelle aussi douce et aussi dévouée, l'intelligence de Paul s'était, il est vrai, rapidement développée, son cœur avait acquis les plus brillantes qualités; mais l'enfant s'était ainsi habitué à se sentir entouré d'une atmosphère de tendresse dont il n'eût osé s'éloigner un seul

instant. Au-delà, il ne voyait que périls et malheurs. Un collégien lui semblait un héros.

Ce premier sentiment de timidité avait peu à peu dégénéré en une véritable poltronnerie.

Un congé de plusieurs mois ayant permis au colonel Vernon de revenir à Paris, il y trouva un fils très-instruit, très-affectueux, mais un fils que les ténèbres effrayaient, qui courait se cacher pendant l'orage, et qui se bouchait les oreilles et fermait les yeux pour une fusée ou un pétard. M. Vernon raisonna, railla, gronda : Paul demeura le même, c'est-à-dire un vrai lièvre, moins les grandes oreilles.

L'on comprendra quel dut être le chagrin du brave colonel. Il se prit à réfléchir mûrement, et finit par être convaincu que l'isolement dans lequel Paul n'avait cessé de vivre était la cause d'un mal que le temps rendrait de plus en plus déplorable. Il résolut d'enlever tout-à-coup à l'enfant la protection vigilante derrière laquelle il se croyait à jamais dispensé de tout courage et de toute énergie.

Il fut décidé que Paul accompagnerait son père aux Eaux des Pyrénées; M[me] Vernon comprit elle-même la nécessité d'un sacrifice dont son fils pouvait tirer de très-heureux fruits. Elle se résigna donc à une double séparation.

Depuis trois semaines environ, Paul s'était arraché en pleurant des bras de sa mère, et n'avait pas cessé de s'éloigner toujours, toujours, de la jolie maison sous le toit de laquelle la moindre apparence de danger ne se présentait jamais à lui ou était dissipée tout aussitôt.

Pendant les premiers jours, l'enfant se crut perdu à chaque instant. Cette voiture qui l'emportait si rapidement ne pouvait-elle pas verser mille fois? Ces gens qui appa-

raissaient tout-à-coup sur la route, avec leur méchante figure (probablement quelques bergers curieux ou quelques mendiants subitement éveillés), n'étaient-ce point là de féroces brigands? Et puis les grandes hôtelleries dont on ne connaissait point les maîtres, où il fallait coucher seul et s'endormir sans lumière, car telle était la volonté de M. Vernon! Aussi, Paul n'osa-t-il point d'abord fermer l'œil de la nuit; c'est à peine s'il se hasardait à respirer.

Cependant, comme la voiture ne versait pas, que les prétendus brigands se contentaient de lever ou de tendre leurs chapeaux, que les hôteliers se bornaient en général à tordre le cou aux poulets et aux canards, et n'écorchaient guère les voyageurs que sur *la note*, Paul commença tout doucement à regarder par les portières de la diligence, à jeter des sous aux mendiants, et à dormir dans les auberges un peu plus tard qu'il n'aurait fallu.

Mais à la vue des montagnes couvertes de sombres et épais taillis, hérissées de rocs à pic, coupées de larges précipices et creusées par des torrents indomptables; à la vue, disons-nous, des montagnes qui forment la chaîne des Pyrénées, le fils du colonel retrouva toutes ses terreurs, il les retrouva même terriblement augmentées par la nouveauté du spectacle qui se déroulait à ses yeux. Il ne put jamais comprendre qu'il y eût des personnes assez folles pour venir de bien loin admirer quelque chose de si épouvantable, lui qui aurait volontiers allongé sa route du double pour éviter des lieux où la nature semblait avoir réuni, amoncelé les plus terribles éléments du chaos.

Pour la première fois l'enfant fit appel à son courage, et s'élevant à la hauteur des périls dont il se voyait entouré, il demanda très-sérieusement à son père la permission de... retourner seul à Paris. Le colonel haussa les

épaules et lui recommanda de se tenir prêt le lendemain de bonne heure, afin de commencer leurs excursions dans les montagnes.

Il fallut se soumettre, et Paul ne rêva que d'ours monstrueux, de précipices sans fond, de torrents rapides. Il se réveilla dévoré, abîmé, noyé.

Un bon déjeuner et l'air piquant du matin effacèrent bien vite les dernières traces de cet affreux cauchemar. Notre poltron partit en assez bonne disposition.

Peu à peu la curiosité l'emportant sur la frayeur, il oublia les ours qui ne se montraient pas du tout ; il côtoya longtemps un torrent qui faisait un bruit épouvantable, bondissait, écumait, sans pouvoir franchir le lit de rochers sur lequel il venait se briser sans cesse. Que résultait-il de tout ce fracas ? Un peu de vapeur, une petite pluie. Et Paul, tout à l'heure si effrayé, respirait, en souriant, cette brise rafraîchissante.

L'excursion fut poussée si loin que M. Vernon craignit de ne pouvoir retrouver la route des sources. Ces craintes étaient fondées. Après bien des calculs et des recherches, il vit bien qu'il fallait s'en remettre à la grâce de Dieu. Heureusement nos deux promeneurs avaient emporté quelques provisions de bouche. Ils dînèrent lestement d'un morceau de pain et de fromage suivi d'un peu de fruit, burent un grand coup à un ruisseau, et se mirent à chercher un chemin frayé.

Malheureureusement, la montagne, comme si elle était honteuse de porter l'empreinte d'un pied humain, balaie bien vite toute trace de passage, et secoue avec orgueil ces marques d'asservissement.

Le colonel était donc fort embarrassé et Paul très-ému.

—Cher père, disait ce dernier en tremblant, je crois que voici la nuit.

—Le jour, en effet, commence à baisser.

—Mon Dieu! comment ferons-nous quand nous ne pourrons plus marcher?

—Eh bien! nous nous arrêterons.

—Comment, nous coucherons dans ce bois?

—Il est certain que je préférerais mon lit à un banc de gazon; mais enfin, à la guerre comme à la guerre, où il faut bien se contenter de ce que l'on trouve.

—Oh! je commence à ressentir une bien grande peur.

—Peur... peur... cela va bien nous tirer d'embarras, ma foi!

Ah! mon Dieu! s'écria Paul en se serrant tout-à-coup contre son père.

—Allons, qu'y a-t-il? demanda M. Vernon avec inquiètude.

—Je n'en sais rien.

—Tu n'as pas honte de crier ainsi sans raison.

—Oh! non pas sans raison : Ne voyez-vous rien là, sur ce monticule?

Le colonel regarda dans la direction indiquée par son fils. A travers le crépuscule, il crut apercevoir un être informe qui étendait de gros bras.

—C'est un ours, dit Paul, sauvons-nous.

M. Vernon retint l'enfant par la main. Et il reprit, après avoir examiné l'ours prétendu avec plus d'attention :

—Si je ne me trompe, c'est plutôt quelque montagnard. Dieu soit loué, nous pourrons peut-être obtenir des renseignements sur notre route.

—Cher père, il a l'air d'un méchant homme!... retournons sur nos pas, je vous en prie.

Et Paul se faisait traîner en avant.

—Ah! ah! continua tout-à-coup M. Vernon en riant, regarde l'ours, le méchant homme que tu voulais fuir au risque de nous égarer davantage, ou de tomber au fond de quelque ravin... regarde!

Ce qui avait paru si effrayant à Paul n'était autre chose qu'un tronc d'arbre, armé de deux branches en guise de bras, et il put répéter avec le bon La Fontaine :

« De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien. »

L'enfant, un peu honteux, se promit bien à l'avenir de fermer davantage les oreilles aux conseils de la peur, et d'ouvrir un peu plus les yeux.

Hélas! ces belles résolutions ne devaient pas tarder à s'évanouir; Paul n'avait pas fait vingt pas, qu'il s'arrêta de nouveau tout tremblant.

—Oh! mon père, murmura-t-il, voyez! voyez cette fois.

Et l'émotion lui coupa la voix.

M. Vernon regarda de tous côtés et n'aperçut absolument rien qui pût justifier la terreur de son fils. Paul reprit en élevant la main et sans oser tourner la tête.

—Là-haut, entre les arbres... cette figure pâle...

—Ma foi, continua le colonel, après avoir vainement tendu le cou, je vois seulement la lune qui se lève et brille à travers le feuillage.

—La lune?

—Dans son plein, oui.

En ce moment, le visage pâle entrevu par Paul jeta un rayon argenté sur le front du petit peureux.

—La lune... la lune... répétait machinalement ce dernier.

—Ah! mon cher enfant, reprit le colonel, je te plains sincèrement, et la pitié que tu m'inspires fait place au dépit

que me causait ta faiblesse. Nous retournerons à Paris demain. La peur, je le vois, est un mal incurable. Tu ne seras jamais le fils que j'avais rêvé, l'enfant auquel j'espérais léguer un jour mes brillantes épaulettes, cette récompense du courage. Quoi qu'il m'en coûte, je suis résolu à mettre ton repos et mon honneur à l'abri derrière les murs de quelque séminaire. Il vaut mieux être un bon prêtre qu'un mauvais soldat. Allons, c'est décidé, tu entreras au séminaire.

Ces reproches, le chagrin mal déguisé du colonel vinrent frapper au cœur de Paul. Il se sentit tout-à-coup animé par une force inconnue. Sa démarche mal assurée, ses gestes inquiets devinrent fiers et résolus. Certes, il n'eût pas, en ce moment, reculé devant la plus formidable apparition, ni pâli en présence du plus terrible danger.

Si le colonel, absorbé dans de pénibles réflexions, eût pu remarquer l'éclair lancé par les yeux du poltron, le brave officier aurait, à son tour, eu peur, oui peur de l'étrange énergie, du sombre courage dont le premier reflet illuminait le visage de l'enfant.

Ils marchaient depuis quelque temps l'un et l'autre silencieux, lorsqu'une lumière lointaine leur rendit enfin un peu d'espoir. Ils se dirigèrent vers ce phare de salut, et arrivèrent bientôt devant une petite maisonnette dont le colonel poussa la porte entr'ouverte.

—Est-ce toi, Jacques? demanda une voix un peu cassée.

—Excusez-nous, répondit M. Vernon; nous sommes égarés dans la montagne et nous cherchons un gîte ou un guide.

Aussitôt une vieille femme se leva et vint au-devant des hôtes que le hasard lui envoyait.

—Entrez, messieurs, leur dit-elle, entrez et soyez les bien-venus.

Un grand garçon vêtu d'une peau de chèvre se détacha de l'ombre où il était demeuré, et joignit ses offres de service à ce premier et obligeant accueil.

M. Vernon et son fils prirent place sur un banc de bois, et le colonel fit de nouveau connaître à ces braves gens l'embarras dans lequel il était tombé, ainsi que son vif désir de ne pas coucher à la belle étoile.

—Mon Dieu! reprit la vieille femme, vous pouvez disposer de notre pauvre demeure. Il n'y a ici que deux pièces : cette salle où couchent mes petits-fils, et ma chambre. Si vous pouvez vous contenter de cette dernière, je vous la céderai de bon cœur. Les enfants passeront la nuit à l'étable.

—Une brassée ou deux de feuilles sèches nous suffiront, et nous n'accepterons pas davantage de votre extrême obligeance. Mais sommes-nous donc si éloignés des sources que nous ne puissions y retourner ce soir?

—Oh non, vraiment, et, par la ravine des hêtres, il ne faut pas plus d'une grosse demi-heure pour arriver jusqu'au village; mais, mais...

—Y a-t-il quelque danger?

—Dam! le chemin n'est pas bon; il faut bien connaître la ravine. Vous parliez tout à l'heure d'un guide... Ah, si mon petit Jacques était rentré...

—Pensez-vous qu'il ne vienne pas prendre sa part de cette excellente soupe qui fume au coin de votre cheminée, et du morceau de chèvre dont le fumet annonce sans doute l'heure du souper?

—J'espère bien que si, mon Dieu! et pardonnez-moi de ne pouvoir contenir l'inquiétude que me cause l'absence de l'enfant.

La grand'mère alla sur le seuil de la porte épier le retour du petit Jacques.

—Vous savez bien, grand'mère, dit le jeune montagnard en taillant de longues tranches de pain noir, vous savez bien que c'est presque tous les jours la même chose. Jacques est un coureur qui ne prend nul souci de vos peines. Rien ne l'arrête, et on l'aperçoit souvent dans des endroits où nos chèvres n'oseraient le suivre.

—Oui, oui, aussi l'a-t-on surnommé *le chamois de la montagne*. Bientôt, il n'y aura plus une motte de terre, un pic de rocher où il n'ait posé le pied.

—Si quelque ours ne le dévore, ou si quelque précipice ne l'engloutit.

—Ah! tais-toi, Joanne, tu lui porteras malheur! et tu ne parles ainsi que par jalousie.

—Je sais bien qu'il passe pour le plus brave des pâtres, mais cela m'est bien indifférent parce que je suis sûr de vivre plus longtemps que lui. Vous devriez donc, grand'-mère, le réprimander et le corriger au lieu de l'embrasser et de le cajoler lorsqu'il revient. A quoi sert le courage, si ce n'est à faire casser le cou ?

Le colonel allait démontrer au montagnard la sottise d'un tel propos, lorsque les dernières notes d'une chanson rustique retentirent au dehors.

La vieille femme s'élança au-devant du chanteur en s'écriant :

—Le voilà!... le voilà! La Vierge soit bénie!

Bien certainement elle avait reconnu la voix et l'air favori de son petit Jacques. Quel autre que l'enfant eût pu arracher à la grand'mère cette exclamation de joie et de reconnaissance! En effet, elle rentra un instant après, accompagnée *du chamois de la montagne*.

Bien que ce dernier eût à peine atteint sa treizième année, il paraissait doué d'une force peu commune. Sa

figure brunie par l'air et le soleil offrait le cachet d'une mâle assurance. Il avait le regard vif et assuré. La ceinture qui serrait les reins de l'enfant laissait deviner les contours d'une taille fort souple.

Un béret gracieux, une veste ornée de boutons de métal et rejetée sur l'épaule, de hautes guêtres en cuir, donnaient à Jacques un aspect tout-à-fait pittoresque. Nous ne terminerons pas cette rapide esquisse sans parler du long bâton ferré dont il était armé.

Après avoir salué les hôtes de sa grand'mère sans curiosité et sans indifférence, il lança un regard de satisfaction sur le souper qui semblait cuit à point.

Ah, grand'mère, dit-il en jetant son bâton et son chapeau, j'ai un appétit des plus aigus.

Joanne répondit avec mauvaise humeur :

—Hon ! qu'as-tu fait pour gagner une si grande faim, et comment as-tu mérité la part de nourriture que tu viens prendre ?... Hon ! que nous rapportes-tu ?

—Ce petit bouquet de fleurs bleues... Tenez, grand'-mère, en avez-vous souvent vu de pareilles ?

—Ah ! sainte Vierge ! elles ressemblent à celles que mon pauvre mari, le plus hardi des guides, osa, une seule fois, aller cueillir sur le sommet de la *grande aiguille*. Personne n'était monté jusque là avant lui, et personne après lui n'est parvenu à franchir ce pic élevé. Mais où as-tu ramassé ce bouquet ?

—Ne savez-vous point où poussent les fleurs que je vous apporte ?

—J'ai toujours entendu dire que l'on ne pouvait en trouver autre part que sur le plateau inaccessible de la *grande aiguille*.

—C'est là en effet que je suis allé les chercher.

—Tu es monté sur le plateau !

—Tu as franchi la *grande aiguille!*

Joanne n'avait pu retenir un cri d'admiration, l'aïeule de Jacques une exclamation de terreur.

—Oui, répondit simplement le petit montagnard. Je n'ai sans doute pas gagné mon souper, mais cela n'empêche pas que j'en aie bon besoin.

—Vous vous trompez, reprit M. Vernon. Voulez-vous me céder la moitié de ces fleurs? J'ai un ami qui s'occupe de botanique et je ne saurais lui faire de cadeau plus agréable.

—Prenez tout le bouquet, monsieur, s'il peut vous être agréable.

—J'accepte.

Puis, tirant une pièce d'or qu'il jeta devant Joanne, il continua :

—Voici pour le souper de votre frère ; et jusqu'au jour où vous pourrez mériter le même salaire en quelques heures et par votre courage, ne lui contestez plus sa place à votre foyer et à votre table.

Joanne baissa la tête, Jacques ouvrit de grands yeux, et la vieille femme embrassa son petit-fils ; puis tout le monde se plaça autour de la table. Le colonel voulut avoir Jacques à son côté, et pendant tout le repas il ne cessa de lui prodiguer des marques d'affection. Paul soupirait. Ah ! combien il regrettait de ne pouvoir inspirer à son père les mêmes témoignages de satisfaction : parfois ses yeux lançaient un nouvel éclair.

Quoi qu'il en ait été des divers sentiments qui agitaient les convives, chacun soupa largement. La soupe, le pain bis et le morceau de chèvre, assaisonnés par la faim, parurent des mets exquis. Il ne restait plus que des miettes

lorsque Jacques se leva et reprit son chapeau ainsi que son bâton.

—Allons, monsieur, dit-il au colonel, il est temps de nous mettre en route, afin d'arriver aux Sources avant que *les sorciers ne comptent les douze grains de leur chapelet* [1].

—Es-tu bien sûr de pouvoir, au milieu de la nuit, reconnaître le bon chemin et ne pas prendre une route pour l'autre? Je t'avouerai que moi et mon fils nous sommes très-fatigués.

—Oh! monsieur, le soleil des nuits est levé depuis longtemps et nous éclairera suffisamment. Quant à prendre un chemin pour l'autre, cela est impossible, attendu qu'une fois dans la ravine, le plus petit détour à droite ou à gauche vous jette aussitôt au fond d'un trou, et qu'alors vous roulez jusqu'aux entrailles de la terre.

—Ce n'est pas un chemin que ta ravine, c'est un casse-cou.

—Eh non, non; il s'agit seulement de ne pas dormir en marchant et de poser le pied aux endroits convenables : alors, je vous assure que la ravine est une charmante promenade. Excepté cinq ou six chèvres et autant d'étrangers qui n'en reviennent plus chaque année, l'on n'entend jamais raconter qu'il y soit arrivé malheur.

Le colonel se montrait assez peu disposé à goûter les douceurs d'une semblable promenade.

Paul avait écouté tous les détails fournis par le jeune guide. Pendant le temps que parla ce dernier, le fils du colonel sembla lutter contre un premier mouvement de

[1] Expression métaphorique employée dans l'idiome de ces montagnes, pour indiquer les douze coups de minuit.

frayeur, qu'il venait de vaincre sans doute, car il se leva à son tour et reprit avec assez d'indifférence :

—Je crois tous ces dangers un peu exagérés. Au reste, nous verrons bien ce qu'il en est L'infortune de quelques chèvres boiteuses, les mésaventures d'un imprudent ou d'un maladroit ne sont point des considérations dignes de nous arrêter. Qu'en pensez-vous, mon père?

Le colonel eût été assez embarrassé pour répondre, tant les paroles de son fils lui causaient d'étonnement.

—Allons, dit-il machinalement.

La petite troupe se mit en marche. Elle arriva bientôt à l'entrée de la ravine et s'y engagea résolûment.

Dès les premiers pas, il était facile de reconnaître que Jacques n'avait en rien exagéré les difficultés de ce passage réellement périlleux : c'était, ici, une pente rapide et glissante qu'il fallait gravir à l'aide des genoux et des mains; là, une rampe escarpée formant pour descendre un escalier inégal au bas duquel le sentier tournait tout-à-coup en bordant un abîme; plus loin, des arbres déracinés, des quartiers de rocher détachés par le temps ou une inondation formaient dans l'ombre un obstacle inattendu. Or le moindre faux pas eût amené une chute, et la plus petite chute n'aurait pas eu moins de cinquante ou soixante pieds.

Jacques, après avoir recommandé à ses deux compagnons de poser le pied au même endroit où il aurait placé le sien, marchait en avant, sondant le terrain avec son bâton. Se présentait-il une montée trop rapide, il la gravissait comme un chat, puis déployant sa longue ceinture, il jetait l'un des bouts à ceux qui le suivaient, et attachait l'autre au tronc d'un arbre : M. Vernon et son fils trouvaient ainsi un solide point d'appui, et rejoignaient sans

trop de peine leur industrieux conducteur. Devait-on, au contraire, modérer, sur le versant de quelque crête, un élan qui eût pu devenir funeste, Jacques se laissait glisser un peu, enfonçait dans la terre la pointe ferrée de son bâton, auquel il se tenait, solidement assis sur ses talons, et nos deux amis glissaient à leur tour jusqu'à cet utile point d'arrêt. Le même moyen était employé autant de fois qu'il le fallait pour atteindre le bas de la crête.

Enfin, grâce à l'agilité, à la prudence, au courage de leur petit guide, les deux voyageurs sortirent de la ravine des Hêtres sans autre mal que de légères égratignures et une ou deux bosses.

Lorsqu'ils arrivèrent aux Sources, Jacques chantait avec une insouciance sans doute habituelle; Paul, quoique bien las, faisait bonne contenance, et le colonel jurait, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le lendemain, M. Vernon éprouva un léger accès de fièvre, et les jours suivants, sa blessure, cicatrisée cependant, lui causa des douleurs assez violentes pour le forcer à garder le lit. Pendant tout le temps que dura le mal, Paul ne quitta pas la chambre de son père. Celui-ci recevait avec bonté les soins et les caresses que lui prodiguait l'enfant; mais cette bonté avait quelque chose de froid, de triste et souvent de sévère, qui affligeait bien fort le pauvre petit. La présence seule de Jacques, que le colonel avait désiré revoir, semblait faire oublier à l'officier son ennui, ses souffrances ou ses préoccupations. M. Vernon prenait aussi un grand plaisir à entendre raconter les exploits de son petit *luron*, comme il appelait le jeune montagnard. Un jour qu'on avait rapporté au malade un trait d'audace remarquable, il murmura entre deux soupirs : « Ah ! pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas donné un fils semblable !

Paul recueillit ces paroles, et il s'éloigna pour pleurer. Une pensée déchirante et coupable avait tout-à-coup traversé son esprit. Il répétait en sanglotant : « Mon père ne m'aime pas !... parce qu'il me croit encore un poltron, et cependant... Oh ! je préfère mourir... oui, oui, l'on verra si j'ai peur !... Mon père ne m'aime pas ! »

Le colonel ne tarda pas à se trouver entièrement délivré de ses douleurs. Avant de quitter les Pyrénées, il voulut visiter certaines parties de la montagne dont on lui avait vanté les beautés. Il est presque inutile d'ajouter que le petit guide dirigeait toutes les excursions. Paul, de son côté, n'en manquait aucune.

Un jour qu'ils étaient assis au bord d'une magnifique cascade qui ressemblait à un escalier de cristal mouvant, le guide poussa une exclamation à laquelle deux autres répondirent en même temps, l'une arrachée au colonel par l'inquiétude, l'autre poussée par Paul.

Pour avoir l'explication de ces trois cris, il eût fallu regarder du côté opposé de la cascade : un fort bel ours (si jamais ours a été joli) venait d'y apparaître et contemplait d'un air de convoitise nos trois promeneurs.

—Il n'y a point de danger, reprit Jacques, l'animal ne se risquera pas à traverser la cascade, et il est trop paresseux pour remonter jusqu'à l'endroit où nous avons trouvé tout-à-l'heure un passage.

En effet, l'ours bâilla et s'assit tranquillement au soleil, sans détacher toutefois ses petits yeux de l'excellente proie qu'il avait aperçue. Il lançait au colonel des regards de tendresse, et semblait l'inviter par des gestes câlins à se rapprocher un peu. Mais M. Vernon, assez peu sensible de sa nature, ne se montrait nullement pressé de répondre à d'aussi douces avances.

—Eh ! monseigneur, dit Jacques en saluant la bête, ne faudrait-il point vous porter votre déjeuner, ou bien est-ce jour de jeûne pour vous? Soyez tranquille nous ne manquerons pas de repasser demain, ou de vous envoyer quelques-uns de nos amis avec de bons fusils et de gentils couteaux.

M. Vernon se tourna vers l'endroit où Paul était assis, afin de juger de la contenance de son fils, qu'il se représentait à moitié mort de frayeur.

L'enfant avait disparu.

—Il s'est enfui ! s'écria le colonel. Que lui importe le sort qui attend son père, pourvu qu'il se mette d'abord à l'abri ! Oh ! la peur est plus forte dans son cœur que l'amour filial. Mais je...

La voix de M. Vernon se glaça ; il se dressa pâle et muet, les bras tendus, la poitrine haletante. De l'autre côté de la cascade, à cinq cents pas du terrible animal, il venait de voir paraître Paul.

L'ours aussi avait vu l'enfant, car il poussa un sourd grognement et se dressa sur ses pattes.

Et Paul, le front haut et calme, avançait toujours.

Jacques passa la main dans ses cheveux avec angoisse. Traverser la cascade à la nage était impossible, suivre les traces de Paul eût été trop long. Tout-à-coup on eût pu le voir saisir son bâton entre les dents, et non pas se jeter au milieu de l'eau, non pas remonter la rive, mais s'élancer sur un arbre dont les rameaux s'étendaient au-dessus du torrent qui, en cet endroit, se trouvait fort rétréci, et qu'une branche traversait presque tout entier.

C'est sur ce pont que le guide se hasarde. Il en atteint l'extrémité ; la branche ploie et dépose son fardeau sur une tête de rocher pointant au-dessus de l'écume ; d'un

bond Jacques franchit la distance qui le sépare de la rive.

Il n'y avait plus entre Paul et l'ours qu'une faible distance, et ce dernier allongeait déjà la patte. Le bâton de Jacques, lancé avec une adresse merveilleuse, vient frapper l'animal à la tête. Aussitôt la bête irritée se retourne pour faire face à l'audacieux adversaire qui la provoque. Elle exerce d'abord son aveugle colère sur le bâton, qu'elle brise comme un chalumeau. Puis, bien assurée que son ennemi ne peut lui échapper, elle s'avance lentement vers Jacques.

Désormais, il fallait une victime à l'ours.

Jacques avait tiré son couteau. Il ne comptait que bien peu sur sa force; mais il espérait en Dieu.

Dieu le sauva.

Un coup de fusil retentit. L'ours tomba frappé à la tête. Un chasseur conduit en ces lieux par la Providence venait d'abattre le redoutable animal.

Un mois après ces événements, Paul, devenu l'idole et l'orgueil du colonel Vernon, commençait les études spéciales qui ouvrent les portes de l'Ecole Polytechnique. Un remords troublait son bonheur. Il se rappellera toujours avec amertume qu'il y eut un jour où il douta de l'amour du meilleur des pères.

M. Vernon a fait décerner à Jacques une médaille d'honneur, et accorder à la vieille grand'mère une pension qui met la brave femme à l'abri du besoin. Dans toute la montagne le nom du petit guide est chéri et respecté.

« Tu vois, mon frère, à quoi sert le courage ! » répète-t-il quelquefois à Joanne.

JULES ROSTAING.



LA GLANEUSE

LA GLANEUSE

Qui de vous, mes jeunes lecteurs, a vu dans nos campagnes les fêtes de la moisson ? Qui de vous a été assez heureux pour aller, le soir, après une journée de juillet ou d'août, s'asseoir sur les gerbes entassées dans les champs, et là, respirant avec délices l'odeur du blé mûr, écoutant le tzi tzi tzi aigu des cigales ou la voix monitrice de la caille qui avertit le débiteur négligent de payer ses dettes, celui-là comprendra mieux que personne tout le charme joyeux que la bonté de Dieu a attaché à ces grandes manifestations de sa providence; et ceux qui n'auront pas connu ces plaisirs si purs et si doux, s'intéresseront peut-être, par la nouveauté pour eux

du sujet, à un épisode de la fête des moissons, dans ma belle et fertile Lorraine.

Dans la partie entrecoupée de plaines et de montagnes qui s'étend à l'ouest de Nancy, entre Toul et Pont-à-Mousson, est un canton riche en blés et en toutes sortes de céréales, qu'on appelle la *Voïvre*. Ce nom est celui d'une petite rivière, à la source de laquelle se montrait jadis, dit-on, une espèce de sirène appelée la *Vouivre*, qui, la tête ceinte d'un cercle d'or où brillait une riche escarboucle, jetait des sorts heureux ou malheureux sur l'imprudent qui surprenait le secret de sa retraite : je vous conterai peut-être un jour cette merveilleuse légende.

La principale ferme de ce canton était tenue par un riche laboureur, lequel, ayant affermé presque toutes les terres à blé du voisinage, employait à cette exploitation un grand nombre d'ouvriers : aussi, quand venait le temps de la moisson on voyait accourir à la ferme les faucheurs avec leur petite faux, les moissonneurs avec l'antique faucille recourbée, les batteleurs, les batteurs en grange, et tous ceux qui espéraient trouver l'emploi de leurs forces ou de leur industrie dans un labeur bien rétribué.

Parmi ces derniers (les batteurs), était un nommé Jacques Toussaint, lequel, veuf, et n'ayant qu'un enfant, passait pour riche dans le village; en effet, à force d'avoir agité le fléau et le foin, et vécu avec cette âpre économie qui grossit les plus faibles revenus, Jacques Toussaint avait amassé une espèce de petite fortune ; c'est-à-dire qu'il était possesseur de quelques arpents de terre, d'un verger et d'une maisonnette propre, commode, et meublée avec tout le luxe solide du village, et où sa fille, belle et douce enfant de treize à quatorze ans, entretenait l'ordre et la propreté. Son père, dont elle était l'orgueil et la joie, ne

lui voulait pas d'autres soins, et pourvu que le matin, à son départ pour ses travaux, il trouvât sa soupe chaude, et le soir, à son retour, son souper prêt, son lit bien fait, et sa fille contente, il ne lui demandait pas comment elle avait passé la journée.

Au surplus, Jacques n'ignorait pas qu'en outre de ses fonctions de ménagère dont elle s'acquittait avec autant d'intelligence que d'exactitude, Phémie[1], c'était le nom de la jeune fille, avait plus d'un moyen d'employer son temps d'une manière utile et agréable. Phémie avait si bien profité des leçons de la sœur institutrice du village, qu'elle savait lire, écrire et calculer. C'était elle qui faisait les comptes de son père, qui faisait ses reçus, et même écrivait pour lui des lettres lorsqu'il avait quelques réclamations à faire soit à ceux qui lui devaient de l'argent, soit au bureau des contributions lorsqu'il trouvait ses petites propriétés trop imposées. La bonne sœur d'école qui avait pris Phémie en amitié lui prêtait souvent ses livres, tantôt instructifs ou pieux, tantôt d'un intérêt même sérieux et qui, tout en amusant son esprit, touchaient son cœur : la lecture des annales *de la Propagation de la Foi* était surtout une de ses plus chères distractions ; et souvent il lui fallait un grand effort de vertu pour ne pas remplir un peu à la hâte ses devoirs journaliers, afin de pouvoir se repaître de ces récits touchants et merveilleux ; suivre les pieux et courageux voyageurs dans leurs courses périlleuses et lointaines; s'identifier avec leurs souffrances ; prier pour eux quand elle les voyait engagés dans quelque fâcheuse aventure; enfin remercier Dieu avec eux, lorsque sa bonté les en avait délivrés. Tou-

[1] Diminutif d'*Euphémie*.

tefois, un intérêt plus cher et plus pressant lui fit, pendant près d'un mois, sacrifier tout le plaisir qu'elle goûtait à cette lecture.

Il y avait dans le village une pauvre femme qui avait soigné la femme de Jacques dans la maladie qui l'avait enlevée, jeune encore, à son mari et à sa fille, et celle-ci lui en conservait une tendre reconnaissance. Cette vieille femme, qu'on appelait Marguerite, vivait de son filage, auquel elle était assez habile, et de ce qu'elle appelait *les dons de Dieu*, c'est-à-dire de ce qu'elle ramassait dans les champs, les vignes et les bois. Ainsi, après les récoltes, et sans mendier, Marguerite avait le cœur trop fier pour cela, elle recueillait après la fenaison assez de foin pour nourrir sa chèvre pendant l'hiver, du bois mort dans la forêt pour son chauffage ; elle glanait autour des riches moissons du blé pour se nourrir toute l'année ; en automne, elle grapillait assez de raisin dans les vignes pour faire sa piquette; enfin, les champs de pommes de terre et d'autres légumes lui fournissaient également de quoi se nourrir. Toutefois le glanage était la récolte qui occupait le plus la vieille femme, et à laquelle elle se livrait avec le plus d'ardeur.

Or, il arriva que l'un des jours avant la moisson, la pauvre Marguerite fit une chute, dont les suites assez graves l'empêchèrent de suivre avec les autres glaneuses les traces des moissonneurs : un vif chagrin s'empara d'elle, et quand Phémie, qui la visitait chaque jour, et qui ne manquait pas de lui porter quelques douceurs, la trouva dans cet état de tristesse et d'ennui, elle en fut touchée jusqu'au fond de l'âme; ce fut en vain que la bonne jeune fille essaya de consoler sa vieille amie en l'assurant que son père suppléerait à ce dénûment par autant de blé qu'il lui en faudrait pour sa provision ;

Marguerite l'interrompit en disant avec vivacité : qu'elle n'en était pas encore réduite à mendier son pain ; qu'elle travaillerait un peu plus et qu'elle mangerait un peu moins, mais que, Dieu merci ! elle ne recevrait la charité de personne tant qu'elle aurait des mains pour tenir sa quenouille et un pied pour faire tourner son rouet. Phémie n'insista plus : elle connaissait le caractère et l'humeur bizarre de sa vieille amie, mais elle l'aimait ; et cette reconnaissante affection lui inspira un projet que dès le lendemain elle mit à exécution.

La moisson était commencée, et de toutes parts les champs couverts de travailleurs retentissaient de voix bruyantes et joyeuses ; car jamais la bonté de Dieu et les soins de sa providence, en préservant les jeunes blés pendant toutes les vicissitudes d'un printemps assez froid, ne s'étaient manifestés d'une manière aussi magnifique. Les javelles se pressaient sous la main des moissonneurs ; et telle était leur abondance, que ceux qui, après une chaude journée, les relevaient le soir pour les lier en gerbes, y mettaient assez de négligence pour qu'un grand nombre de lourds épis demeurassent sur le chaume, généreusement abandonnés à la main diligente des glaneuses. Celles-ci rentraient chaque fois au village chargées de grosses houppes de ces épis liés par la tige, et les bonnes femmes, en les recevant, bénissaient Dieu, et disaient que de toute l'année personne n'aurait faim au village.

Phémie, en voyant cette riche récolte, résolut d'en obtenir une part pour sa vieille protégée, et d'aller glaner elle-même dans les champs avec les autres enfants du village : toutefois ce n'était pas chose facile, attendu qu'il fallait exécuter ce projet à l'insu de son père : celui-ci, par l'extrême tendresse qu'il lui portait, n'eût peut-être pas per-

mis que sa fille s'exposât ainsi au soleil, à la poussière, pour une besogne dont elle n'avait nul besoin; peut-être même eût-il voulu remplacer par un sac de grain, pris sur ceux dont on payait quelquefois son travail, la petite récolte que Phémie voulait faire elle-même: seul moyen, selon elle, de faire accepter un secours à la pauvre mais fière Marguerite. Phémie, convaincue de la générosité de son père, ne consulta donc que son bon cœur, dont cette générosité eût contrarié les desseins.

Après avoir pourvu avec le soin le plus vigilant à tout ce qui était nécessaire à son père, après l'avoir vu se diriger vers la ferme où il avait ses seigles à battre, circonstance qui, en le tenant éloigné des champs, servait encore les projets de Phémie, elle se mit aussitôt en route du côté où se rendaient les glaneuses.

La troupe de ces dernières se composait, outre quelques vieilles femmes du genre de Marguerite, de toutes les petites filles du village, lesquelles, trop heureuses d'échapper ainsi aux devoirs de l'école, se faisaient de cette circonstance une occasion de jeux et de plaisir. Malgré la quantité d'épis laissés par les batteleurs, la plupart des petites glaneuses rapportaient chaque jour plus de fleurs que de blé, et passaient plutôt leur temps à chercher des nids dans les buissons, des fraises ou des mûres sur la lisière des bois, qu'à former des faisceaux tout hérissés d'épis qu'on appelle des glanes, que d'ordinaire les jeunes villageoises tiennent à honneur de rapporter à la maison le plus lourdes possible. Il n'en était pas de même de l'active et laborieuse Phémie; dès le premier jour, et quoiqu'elle fût venue bien après ses compagnes, elle avait déjà rapporté vers midi quatre pesantes glanes; c'est-à-dire presque la totalité de ce qu'aurait pu amasser la vieille Mar-

guerite dans toute sa journée ; Phémie alla les déposer secrètement dans une petite grange où la vieille femme serrait ses provisions, mais où elle n'entrait pas depuis que son mal de jambe la retenait dans sa chambre.

Ce début ayant encouragé Phémie, elle retourna aux champs dans l'après-midi, et le lendemain et les jours suivants, enfin, tant qu'il y eut des blés à abattre et une gerbe dans les environs.

Toutefois ces riches récoltes qu'elle devait à sa patience, à son activité, ne se firent pas toujours sans attirer bien des désagréments à la pauvre Phémie de la part de ses petites compagnes : celles-ci, envieuses de la voir chaque jour revenir avec des bottes d'épis plus fortes que les leurs, lui adressaient souvent de piquantes railleries; car, ignorant le généreux motif qui portait Phémie à braver ainsi le vent, la chaleur et la poussière pour ramasser ce grain dont on savait que son père n'avait pas besoin, ces petites filles attribuaient cette conduite de Phémie à une sordide économie, l'appelaient *avaricieuse*, et l'accusaient, elle, qui était riche, de prendre le pain des pauvres.

Pour échapper à ces grossiers propos, Phémie évitait de se rencontrer sur le même terrain que ses jalouses compagnes ; elle choisissait ou les guérets les plus éloignés, ou même ceux que les petites paresseuses avaient déjà parcourus avec leur négligence accoutumée, sûre d'y faire encore une assez bonne récolte. Mais lorsqu'elles rencontraient la diligente petite glaneuse, la gerbe sous le bras et son tablier plein d'épis cassés ou de grains, c'était à qui l'attaquerait de mots piquants et injurieux : animées par le sentiment jaloux qui les dominait, elles en vinrent à presque haïr la douce enfant, qu'elles avaient aimée jusqu'alors, tant il est vrai que lorsque l'envie se glisse dans

un cœur, cette odieuse passion en éteint tous les meilleurs sentiments.

Un jour que Phémie, pour échapper à ses petites persécutrices, avait fait un grand détour pour rentrer au village, elle s'arrêta sur un champ encore couvert de javelles, mais sur lequel la jeune fille ne se serait pas permis de glaner, attendu qu'il y avait défense de le faire tant que les gerbes n'étaient pas faites, réunies en monceaux et prêtes à être enlevées. Une haie de sureaux que surmontaient de grands arbres séparait ce champ d'un pré où paissaient quelques vaches appartenant à la ferme. Phémie avait profité de l'ombre que ces arbres répandaient sur la terre pour se reposer, essuyer son front couvert de sueur et rafraîchir ses joues brûlantes au souffle du vent léger qui régnait en cet endroit. Elle avait ôté son chapeau de paille, et ses beaux cheveux bruns séparés sur le front et relevés en chignon sous un peigne n'étaient couverts ni de bonnet ni de cornette ; son jupon, d'une étoffe du pays, moitié fil et moitié laine, à petites raies vertes et violet foncé, un peu relevé par devant, laissait apercevoir son pied mignon et le bas de sa jambe délicate ; son corset de toile rouge, sans autres manches que celles de sa chemise blanche et fine, serrait sa taille, et retenait dans le nœud de ruban qui s'attachait par devant le blanc fichu de toile unie que portaient alors les paysannes lorraines, fichu remplacé aujourd'hui par les cols aux garnitures plissées, aux riches broderies et même aux plus précieuses dentelles. Un bouquet de bluets, que Phémie avait cueilli tout en glanant, ornait le devant de son corsage et s'harmoniait heureusement avec la couleur de ses yeux. Dans ce simple ajustement, qui, à l'exception du bouquet, était celui des filles de sa classe, la jeune glaneuse était charmante. La

joie d'avoir achevé sa tâche, car sa diligence et son activité avaient été si grandes qu'elle pensait, au moyen de deux énormes glanes qu'elle emportait en ce moment, avoir de quoi compléter la provision de Marguerite, se peignait dans sa douce physionomie et dans le demi-sourire qui entr'ouvrait ses lèvres fraîches et rosées; elle se figurait la joyeuse surprise de sa vieille amie quand elle apprendrait ce que sa petite Phémie avait fait pour elle, et les caresses qu'elle en recevrait en récompense. Occupée de ces riantes pensées, la jeune glaneuse s'apprêtait à reprendre son double fardeau, quand des voix babillardes, en se faisant entendre non loin d'elle, lui causèrent une sorte d'effroi. Elle se leva à la hâte, prit d'une main son chapeau, et rejetant de l'autre ses glanes sur une épaule, elle allait quitter le champ, lorsqu'elle vit sortir d'un chemin creux qui y aboutissait les méchantes petites filles dont elle avait espéré d'éviter la rencontre.

A la vue de Phémie et des riches glanes dont elle était chargée, toutes poussèrent une bruyante clameur, peut-être plutôt par taquinerie; mais l'une de ces fillettes, plus méchante que les autres, alla plus loin; et croyant voir une sorte de confusion dans la contenance de Phémie, un odieux soupçon s'empara de cet esprit prévenu :

—Ah! ah! s'écria-t-elle avec un accent plein de colère et de mépris, voilà comme je te prends à venir glaner en cachette dans un champ jagé[1]! Il n'y a pas grand'peine à faire des glanes quatre fois plus grosses que les autres, quand on prend les épis à pleines poignées dans les javelles!...

[1] On appelle ainsi tout terrain où le parcours des eaux est interdit sous peine d'amende.

A cette infâme accusation, le front de Phémie rougit, et des pleurs d'indignation et de douleur roulèrent dans ses yeux :

—C'est bien mal à vous, Catiche[1], dit-elle toute émue ; de me faire une telle injure! car vous savez bien que tout cela n'est pas vrai, et que je suis incapable d'une chose si honteuse! Mais que vous ai-je donc fait pour me tourmenter de la sorte?... ajouta-t-elle en tournant ses yeux baignés de larmes sur ses petites ennemies. Ce regard touchant et la douceur de ces reproches attendrirent la plupart de ces jeunes cœurs plus étourdis que méchants, et déjà plus d'une fillette s'empressait de démentir l'accusation de leur compagne. Malheureusement il y avait là, comme dans toute réunion tumultueuse, de ces esprits inclinés au mal, et qui, mettant une sorte d'orgueil à soutenir leur opinion, s'entêtent sciemment dans la voie de l'injustice, et souvent entraînent ceux qui individuellement seraient loin de partager leurs sentiments.

La jeune fille qu'on avait appelée *Catiche*, et qui n'était connue dans le village que sous d'assez mauvais rapports, avait déjà depuis trop longtemps l'envie de se venger de Phémie pour n'en pas saisir l'occasion avec empressement. La fille de Jacques Toussaint lui avait toujours été supérieure, à l'école, au catéchisme, et dans la couture. Elle retrouvait encore cette supériorité dans le travail des champs; c'en était trop! et sans convenir que la paresse et la dissipation étaient les seules causes de son infériorité en tous genres, Catiche persista dans ses indignes propos; et reprochant à Phémie, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, de s'être mise à glaner avec les enfants

[1] Diminutif lorrain du nom de *Catherine*.

pauvres, elle qui était riche, pour vendre son grain à quelque marchand, et s'acheter, avec le produit, des rubans et autres colifichets à la foire de Pont-à-Mousson, c'est une honte, ajoutait la petite mégère, et presque un vol fait à ceux qui n'ont pas, comme elle, un père pour leur gagner de l'argent.

Ces indignes propos allèrent si loin, qu'ils finirent par exalter les mauvaises passions dans le cœur de celles qui ressemblaient à Catiche et qui, comme celle-ci, jetaient un regard envieux sur les superbes glanes de Phémie : de cette pensée à celle de s'emparer de l'objet de leur convoitise, le passage fut rapide.

—Eh bien! dit l'altière Catherine, si tu ne veux pas que nous allions te dénoncer au garde-champêtre, il faut partager tes glanes avec nous, qui n'avons rien trouvé dans les chaumes après que tu y as passé, et qui ne voulons pas rentrer au logis les mains vides; et joignant l'action aux menaces, elles se mirent en devoir de lui arracher les bottes d'épis. Phémie, en reculant de quelques pas, cherchait à les garantir de leurs mains pillardes.

Jusqu'alors la jeune glaneuse n'avait opposé que le silence du mépris à ces injures; mais quand elle eut à défendre ce qu'elle regardait comme la propriété de sa vieille amie, une vive indignation s'empara d'elle et doubla son courage et ses forces.

—Vous n'en aurez pas un grain! s'écria-t-elle en repoussant avec énergie les plus hardies, car ces épis ne sont pas à moi, ils appartiennent à plus pauvre que vous, à la vieille Marguerite, que tout le monde oublie! elle qui a souvent soigné vos mères dans leurs maladies! et qui, ne pouvant sortir de la chambre depuis un mois, serait peut-être morte de faim cet hiver, si je n'avais pris le

parti d'aller glaner pour elle, et de persister dans ce dessein malgré vos moqueries et vos méchants propos!

Ces courageuses paroles, l'émotion avec laquelle elles furent prononcées, jetèrent comme un remords dans l'âme du plus grand nombre des fillettes; mais les furieuses tenaient bon, et menaçaient encore du geste et du regard la généreuse enfant, quand tout à coup un bruit se fit entendre dans le feuillage de la haie; celle-ci s'entr'ouvrit, et un homme aux cheveux blancs parut aux regards confus de la petite troupe. C'était le propriétaire du champ, le riche laboureur dont nous avons parlé, homme aussi vénéré dans le pays pour ses vertus, qu'il était considéré par ses richesses. Caché derrière l'épais buisson, il avait tout vu et tout entendu. Son regard sévère s'arrêta d'abord sur Catherine et ses mutines compagnes, et ce regard les terrifia; puis s'approchant de Phémie et lui posant une main sur la tête en signe de bénédiction, il lui dit d'un ton paternel :

—Que Dieu te bénisse, mon enfant, non-seulement à cause de ta bonne action, mais pour tout ce qu'il t'en a coûté pour la faire! je veux y ajouter une récompense: désormais, cette pauvre Marguerite, que tu dis oubliée de tout le monde, recevra chaque année une part de ma moisson, pour suppléer à son glanage; et comme ce sera ta reconnaissante affection qui lui vaudra ce secours, je pense que, toute fière qu'elle soit, elle l'acceptera.

Phémie, les yeux pleins de larmes de joie, remercia l'excellent homme : celui-ci, auquel un caractère et des habitudes toutes patriarcales donnaient le droit d'adresser une petite réprimande aux enfants du village, ne manqua pas cette occasion de le faire avec fruit; toutefois son discours ne servit qu'à la partie déjà convertie de son jeune auditoire;

Catherine et deux ou trois de ses camarades, sans courage pour entendre la vérité, et n'ayant pas assez de cœur pour se repentir, s'étaient esquivées comme des écoliers surpris en maraude. Le vieux fermier, à qui cette fuite n'avait point échappé, n'en témoigna rien. — Mais ce n'est pas tout, continua-t-il en prenant le double fardeau d'épis que Phémie avait défendu avec tant de vaillance, voici des glanes bien lourdes pour les reporter jusqu'au village : venez avec moi, ma belle enfant ! nous les placerons sur le chariot d'honneur qui doit rapporter les dernières gerbes et le *mai* de la moisson. Suivez-nous, ajouta-t-il en s'adressant aux petites glaneuses restées fidèles à Phémie, et qui toutes, plus ou moins, avaient quelques bouquets d'épis ; suivez-nous, mes enfants, car si vous avez peu travaillé, ce peu-là vaut mieux que le *rien du tout* des petites paresseuses qui viennent de nous quitter. Tant pis pour elles ! poursuivit-il en riant, elles ne prendront pas leur part de la fête à laquelle je vous invite toutes ! En parlant ainsi le bon laboureur prit Phémie par la main, et, suivi d'une douzaine de fillettes de tout âge, depuis huit jusqu'à quatorze ans, il s'avança vers les champs où les moissonneurs rassemblés chargeaient la dernière voiture des riches produits de la récolte.

Les fils du fermier et les jeunes serviteurs s'empressaient autour du char rustique : on avait coupé dans la forêt un jeune hêtre, au feuillage vert et lustré, pour en faire le *mai*. Celui-ci planté sur les gerbes amoncelées étendait ses branches alentour, tandis qu'une immense couronne de bluets, de coquelicots et d'épis, suspendus par des cordons de fleurs pareilles, se balançait à son faîte. Sous cet odorant pavillon, on avait disposé des gerbes en manière de trône. Sur le devant du char une place était ré-

servée au ménétrier du village, qui, en accordant son aigre violon, s'apprêtait à faire la conduite de la moisson avec les airs de danse les plus gais de son répertoire. Quand l'arrangement du char fut terminé, le joug des bœufs qui devaient le traîner, orné de gros bouquets de coquelicots et de feuillages; que le ménétrier, l'archet en main, fut prêt à commencer la marche joyeuse, le vieux fermier, qui tenait toujours Phémie par la main, jeta un regard satisfait sur le tout, et dit :

—Voilà qui est bien ! il ne manque plus que la reine de la moisson, et la voici ! ajouta-t-il; et attirant vers le char triomphal la douce Phémie tout interdite de l'honneur qui lui était destiné : —Recevez-la de ma main, mes enfants, ajouta le vieillard, car la bonté, la douceur et la charité de cette jeune fille la rendent digne de cette distinction ; et aussitôt il raconta à la foule attentive la scène dont il avait été témoin, et la bonne action de Phémie qui y avait donné lieu.

—Père Toussaint ! continua le fermier, en s'adressant à celui-ci, qui, ayant fini sa besogne à la ferme, était venu avec les charretiers pour aider au chargement des voitures ; père Toussaint, vous avez là une brave fille ! remerciez-en Dieu, et mettez-la vous-même à la place d'honneur qu'elle a si bien méritée.

Jacques Toussaint, surpris au dernier point de tout ce qui se passait, obéit à son digne maître : tout fier, mais bien ému, il prit sa fille dans ses bras, et après lui avoir donné un gros baiser sur ses joues roses, il monta, ainsi chargé, sur la roue de devant du chariot, et plaça Phémie, toute rougissante, sur le siége qui lui était destiné. On mit dans les mains de la petite reine des moissons un bouquet de fleurs et d'épis, à ses pieds les glanes qu'elle avait re-

cueillies ; le ménétrier commença ses plus joyeux refrains ; les bœufs, qui pressentaient la fin des travaux de cette journée, se mirent en marche avec de longs mugissements, et le char s'avança vers le canton où était située la grande ferme, accompagné des voix bruyantes, des éclats de rire de toute la troupe des travailleurs, mais surtout des cris de joie des enfants et des petites filles qui jouissaient alors du triomphe de leur jeune compagne. Celle-ci, toujours modeste et réservée, attachait sur son père un regard attendri, et semblait ne jouir de ces honneurs que parce qu'il en était l'heureux témoin.

Arrivé dans la grande cour de la ferme, qu'entouraient de vieux noyers, on trouva la fermière et ses filles occupées à couvrir de longues tables de mets substantiels, de laitage, et de toutes sortes de pâtisseries qui furent distribuées à toute la jeunesse. Le curé, invité par le fermier à cette fête agricole, présidait à la table principale. La petite reine des moissons fut placée près de lui : le récit qu'on fit au pasteur de la bonne action de Phémie l'émut sans le surprendre. Il connaissait mieux que personne les douces vertus de l'aimable enfant ; toutefois, ce récit fournit au digne curé le texte d'une de ces simples et touchantes allocutions, qui le rendaient cher et vénérable à tout le village : « *Il n'est pas nécessaire d'être riche pour faire* « *le bien, et un bon cœur en trouve toujours les moyens.* » Telle fut la pensée qu'il développa en peu de mots, mais à la satisfaction de ceux qui l'écoutèrent.

Il est inutile de dire que la fête se termina par des danses et des rondes qui se prolongèrent assez tard dans la soirée ; toutefois, pour y prendre part jusqu'à la fin, Phémie était trop impatiente d'apprendre à Marguerite ce que le bon fermier avait promis de faire pour elle chaque an-

née, et en même temps de porter à sa vieille protégée les gâteaux et autres friandises qu'elle avait mis de côté pour elle. Elle pria donc son père de la ramener au village. Chemin faisant, elle raconta au père Jacques les raisons qui l'avaient portée à agir comme elle l'avait fait à son insu, de peur que sa générosité ne mît obstacle à ce qu'elle se sentait capable de faire pour sa bonne Marguerite. Mais dans ce récit, la généreuse Phémie se garda bien de parler des persécutions dont elle avait été l'objet de la part de ses compagnes, les autres glaneuses, car elle savait que son père leur en eût témoigné vertement son mécontentement.

A quelque distance du village, Phémie distingua dans l'ombre, et sur le bord du chemin, un groupe de petites filles, qui, à l'approche de notre amie et de son père, se levèrent brusquement et comme disposées à prendre la fuite. C'étaient Catiche et les petites curieuses qui avaient tant chagriné Phémie dans la journée. La curiosité les avait portées à suivre de loin le fermier et la jeune glaneuse; elles avaient été témoins du triomphe de celle-ci, et cette vue, désolante pour des cœurs envieux, avait été le commencement de leur punition : plus tard, le retour à la ferme, la distribution de fruits, de gâteaux et autres bonnes choses, à laquelle leurs compagnes, moins coupables qu'elles, avaient pris part, tandis qu'elles en avaient été privées par leur propre faute, les danses et autres divertissements, qui avaient succédé au champêtre festin, et qu'elles n'avaient vus que de loin ; tout avait jeté dans leur âme un trouble douloureux qui ressemblait au remords, mais dont l'altière Catherine s'effforçait d'effacer la salutaire impression de l'esprit de ses compagnes en faisant force plaisanteries sur la fête et sur ceux qui y avaient été invités : cependant,

cela lui réussissait moins bien que de coutume; ses compagnes en étaient même venues à faire des reproches à celle dont le mauvais exemple les avait engagées à faire une chose dont elles commençaient à se repentir.

A l'approche de Phémie, et surtout en entendant la voix de son père, les coupables éprouvèrent un grand effroi; car elles ne doutaient pas que Phémie ne se fût plainte à lui de leurs mauvais procédés : quelle ne fut pas leur surprise quand le père Jacques, qui ne savait rien de la chose, leur cria d'un ton de bonne humeur :

— Eh! où étiez-vous donc, mes enfants, que vous n'êtes pas venues avec les autres à la fête de la moisson? on s'y est bien amusé, et on y a mangé de fameux gâteaux, allez!...

A ce moment, la bonne Phémie, quittant vivement la main de son père, et prenant pitié de la confusion pénible où elle voyait ces pauvres filles, courut à elles :

—Je ne les ai pas oubliées, dit-elle, car je leur ai rapporté à chacune un gâteau; et fouillant dans le panier qu'on lui avait prêté à la ferme pour emporter ses petites provisions, elle en retira autant de morceaux de gâteaux qu'il y avait là de jeunes filles; et, les présentant à Catherine, demeurée un peu à l'écart, elle lui dit de sa douce voix qui touchait si bien les cœurs :

—Tiens, Catiche, partage cela avec elles! Accepte, ajouta-t-elle, en voyant que Catherine hésitait, c'est de bon cœur que je te les donne! allons, allons, un peu de honte est bientôt passée...

Cette adorable bonté, dont les jeunes coupables sentaient tout le prix, jointe à tant de délicatesse, acheva de briser l'orgueil de Catherine; et obéissant au sentiment subit, mélange d'attendrissement et de repentir qui s'éveillait en elle :

— Oh! que tu es bonne, Phémie! s'écria-t-elle confuse et touchée; il n'y a personne au monde de meilleur que toi!

Elle embrassa vivement Phémie, et, de ce moment, tout mauvais sentiment fut banni de son âme. De son côté, l'heureuse Phémie rentra au village avec une joie céleste au cœur, celle d'avoir désarmé une haine injuste et peut-être conquis une amie.

Mme ÉLISE VOÏART.



Imp. Godard, à Paris

LE PETIT JARDINIER

LE

PETIT JARDINIER

I

MAISON A VENDRE

En descendant, un peu vers le nord, la côte que couronne Montmorency, les promeneurs peuvent remarquer, encore aujourd'hui, une charmante habitation légère comme un nid, blanche, coquette, aristocratique. Pendant six mois, le feuillage des grands arbres qui l'entourent forme au-dessus du faîte un vaste parasol ; une ceinture de lauriers, de chèvrefeuilles et de rosiers s'enroule autour du gracieux bâtiment, dont le pied repose sur un tapis de gazon tout moucheté de petites fleurs.

Cette propriété appartenait à Mme Dumorney, qui était venue l'habiter avec ses trois filles, Marie, Lucienne et

Agathe, après avoir perdu son époux, c'est-à-dire depuis quatre années à peu près.

Marie, l'aînée des enfants, n'avait pas plus de quatorze ans ; elle était blonde, rose, franche et rieuse. Quoique un peu moins âgée, la seconde se montrait beaucoup plus réservée, nous pourrions même dire plus grave. L'affabilité de Lucienne allait rarement jusqu'à l'expansion ; un sourire exprimait toute la gaîté qu'elle ressentait ; elle aimait tendrement, mais sans élans, sans démonstrations extérieures. Quant à la dernière, à la petite Agathe, ses sœurs l'avaient surnommée le lutin. Jamais titre ne fut justifié par autant de turbulence, de malice et d'audace qu'en déployait à tous moments la jeune fille. Le mouvement, le bruit et le danger semblaient être des éléments nécessaires à l'existence d'Agathe.

Souvent Mme Dumorney, en prenant entre ses bras la petite fille toute rouge de fatigue, toute fière de quelque nouveau trait de courage; souvent, disons-nous, Mme Dumorney murmurait tristement : « Ah! si ton oncle te connaissait, il t'aimerait sans doute et oublierait peut-être les préventions injustes qu'il conserve contre nous.

Cet oncle, dont Mme Dumorney parlait assez souvent aux trois enfants, était le frère du père et de l'époux qu'une mort prématurée avait dérobé à leur tendresse. Un léger dissentiment s'était élevé entre les deux frères fort peu de temps après le mariage de celui qui n'était plus. Le différend, qui portait sur de simples affaires d'intérêt, avait malheureusement été soumis à l'intervention de faux amis, à l'appréciation des gens de chicane. Ce qu'une concession réciproque et une poignée de main eussent infailliblement terminé à l'amiable devint bientôt matière à un long procès, grâce aux mauvais offices des entremetteurs.

Le procès enfanta de nouveaux griefs, fit naître mille réclamations. L'impatience, le dépit, l'amour-propre entraînèrent nos plaideurs au delà de toute prudence et de toute considération ; ils dépensèrent beaucoup de soins et d'argent pour arriver à un jugement qui ne les satisfit ni l'un ni l'autre, et qui eut pour effet plus déplorable de les brouiller entièrement.

Des personnes malveillantes persuadèrent au beau-frère de Mme Dumorney que celle-ci avait, par ses conseils et l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit de son époux, contribué à ce malheureux résultat. Rien n'était plus contraire à la vérité.

L'oncle futur des trois demoiselles accueillit volontiers ce rapport mensonger, parce qu'il paraissait atténuer les torts d'un frère qu'il n'avait point cessé d'aimer. Il reporta donc presque toute sa rancune sur Mme Dumorney. Ennuyé, mécontent, il n'avait pas tardé à reprendre du service dans la marine, où il occupait le rang de lieutenant de vaisseau. Dès lors, les deux frères se contentèrent de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Le marin se trouvait aux Antilles et venait d'être promu au grade élevé de capitaine, lorsqu'il apprit que sa belle-sœur était devenue veuve. Le brave officier déplora bien amèrement une séparation qui l'avait privé des derniers embrassements d'un frère chéri. Il en accusa de nouveau l'innocente Mme Dumorney, et son inimitié contre cette dame s'accrut de tout le chagrin qu'il éprouvait. Ses préventions s'étendirent jusqu'aux nièces, qu'il ne connaissait pas. Il se persuada qu'elles devaient être élevées dans l'esprit de discorde dont il supposait leur mère animée. A partir de ce moment, Mme Dumorney n'entendit plus parler de son beau-frère.

Un matin, les enfants reçurent la permission d'aller, sous la conduite de leur bonne, faire une promenade dans la forêt. Il est inutile d'ajouter que l'on usa largement d'une semblable faveur. Il y a, vous le savez, mille manières de se promener. Chacune de nos demoiselles se mit à goûter, suivant son humeur, le plaisir qui lui était offert.

Marie cueillait des fleurs et poursuivait en riant les papillons.

Lucienne se laissait aller à une douce rêverie.

Agathe gravissait des monticules où un lapin seul eût osé se hasarder; elle franchissait les plus larges fossés, roulait quelquefois au milieu des hautes herbes, se déchirait souvent les mains aux ronces, et chantait toujours.

La petite troupe songeait à revenir sur ses pas, lorsqu'elle passa auprès d'un jeune paysan, assis sur le bord de la route.

A l'arrivée de nos promeneuses, il releva la tête et montra une figure baignée de larmes. A côté de lui était posé un long bâton au bout duquel se trouvait attaché un léger paquet.

Agathe, avec son assurance habituelle, vint s'asseoir auprès du jeune garçon.

—Pourquoi pleures-tu? lui demanda-t-elle. Apprends-nous la cause de ton chagrin, et nous tâcherons de te consoler.

—Hélas! ma jolie demoiselle, répondit le paysan, je pleure parce que mon maître m'a renvoyé et que je ne sais pas ce que je vais devenir.

—Tu étais donc paresseux?

—Oh! non, car je travaillais de toutes mes forces depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil; mais le bourgeois n'avait plus besoin de moi parce que son fils est

revenu de l'armée, et qu'ils peuvent tous deux faire la besogne.

—Quel est ton état?

—Je suis jardinier.

—Eh bien! mais il ne manque pas de jardins, et tu trouveras facilement une autre place.

—Oh! mademoiselle, il y a plus de jardiniers que de jardins, et l'on a refusé partout de m'occuper.

Le jeune garçon recommençait à pleurer.

—Voyons, dit Agathe, essuie tes yeux. Voilà ma sœur Lucienne, qui est presque aussi raisonnable que maman, et qui trouvera bien certainement un moyen de te tirer d'embarras. As-tu de l'argent pour acheter à manger?

—Je n'en ai jamais possédé.

—Je te donnerai tous mes déjeuners.

—Et moi la moitié de mon dîner, ajouta Marie.

—Oh! mesdemoiselles, comment pourrai-je reconnaître tant de bontés!

—Vous me ferez des bouquets, continua Marie.

—Tu m'apprendras à monter sur les grands arbres, dit Agathe.

Lucienne s'était tue jusqu'alors. Elle laissait à ses sœurs le soin de prodiguer au malheureux jardinier les questions et les marques de sympathie. Elle n'était pas moins émue; mais l'intérêt que lui inspirait celui-ci, au lieu de se manifester par un babil et des offres fort obligeantes sans doute mais à peu près stériles, devait, grâce à la réflexion, produire des fruits beaucoup plus utiles.

Elle s'approcha à son tour du paysan.

—Mon ami, dit-elle avec douceur, voulez-vous que nous vous présentions à ma mère? Elle possède un grand jardin; François, qui est déjà vieux, a bien de la peine

pour le soigner. Maman est bonne, nous lui raconterons votre histoire, et nous la prierons de vous prendre chez elle afin de soulager François.

—Oh ! la bonne idée ! s'écria la petite Agathe en sautant au cou de sa sœur. Je savais bien que Lucienne était plus raisonnable que nous.

—Mademoiselle Lucienne, dit le jardinier entièrement consolé, je vous remercie de tout mon cœur et j'accepte mille fois. Je vous composerai aussi de beaux bouquets et je vous apprendrai à monter sur les plus grands arbres.

Cette dernière proposition fit sourire Lucienne, et arracha un grand éclat de rire au lutin, qui reprit :

—Lucienne ne monte pas sur les arbres, ne court pas, ne saute point ainsi que moi, parce qu'elle est sage et tranquille comme les anges, tandis que je suis un lutin, à ce que disent maman et mes sœurs. Oh ! je voudrais bien ressembler à Lucienne. J'essaie souvent, mais il y a quelque chose là (Agathe se toucha le front) qui m'entraîne malgré moi. Cela n'empêche pas Lucienne de m'aimer, et je me console.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, dit le paysan à Lucienne, je croyais vous être agréable, et je suis fâché...

—Je ne doute nullement, mon ami, de vos bonnes intentions, et ce n'est pas de votre faute si je n'aime point à monter sur les arbres. Quant à vos bouquets, vous les donnerez à Marie, car je ne puis voir sans regrets ces pauvres fleurs arrachées à la terre qui les nourrit ; il me semble que l'on enlève des enfants à leur mère. Allons, venez, si vous le voulez bien ; nous allons regagner notre demeure.

—Comment t'appelles-tu ? reprit Agathe.

—Bastien, pour vous servir, mademoiselle.

Et tout en causant, tout en cherchant les raisons les plus

propres à décider l'admission de Bastien en qualité d'aide-jardinier chez Mme Dumorney, l'on sortit du bois.

Lucienne avait été, de l'assentiment général, choisie pour porter la parole; mais dès les premiers mots, ses deux sœurs, emportées par leur obligeance, commencèrent à parler en même temps qu'elle. Il résulta de ce trio une confusion telle que Mme Dumorney se sentit près de perdre patience. Nos demoiselles s'en aperçurent, et, craignant avec raison de mal disposer leur mère en faveur de Bastien, elles se turent toutes les trois en même temps. Le résultat de ce nouveau système, on s'en doute, ne pouvait guère être meilleur. Ce que Mme Dumorney n'avait pas pu comprendre était moins facile encore à deviner, et peut-être eût-elle cédé cette fois à un mouvement de mauvaise humeur, si Lucienne, reprenant ses droits un moment méconnus par ses sœurs, n'eût enfin clairement et éloquemment exposé les motifs de la requête commune.

Mme Dumorney interrogea le jardinier ; les réponses franches et précises du jeune garçon l'ayant entièrement satisfaite, elle consentit à lui accorder les fonctions que les enfants avaient sollicitées pour lui.

Cette décision fut suivie d'un *hourra* de remercîments. Tout le monde était heureux. C'est en effet le propre d'une bonne action de répandre le bonheur, non-seulement sur ceux qui en profitent, mais encore sur les personnes qui l'accomplissent.

Bastien devint donc le commensal de la maison.

Il ne négligeait aucune occasion de témoigner à ses bienfaitrices une reconnaissance sans bornes, et il en donnait des preuves journalières par son zèle, son activité et sa complaisance inépuisables; il eût désiré pouvoir faire éclater sa gratitude plus largement encore. Le petit jardinier

ne pensait pas voir ses vœux aussitôt accomplis qu'ils le furent.

Un jour Mme Dumorney reçut de Paris une lettre fatale. Le billet lui annonçait que le gérant entre les mains duquel, hélas! elle avait déposé toute sa fortune, venait de s'enfuir à la suite de mauvaises affaires, et qu'il ne laissait à sa cliente qu'une caisse entièrement vide.

La première pensée, le premier cri de Mme Dumorney fut pour ses enfants, qui allaient demeurer sans fortune. Il ne lui restait plus que la jolie maison de Montmorency, la maison où les trois sœurs étaient nées, où leur aïeul les avait bénies.

Le lendemain une affiche étalait, sur la porte de l'habitation, ces mots, semblables à un anathème :

MAISON A VENDRE.

Depuis huit jours environ, les affiches se montraient comme autant de taches sur les murs, sur la façade du coquet bâtiment, qui paraissait, avec ses volets fermés, vouloir cacher aux regards l'humiliation qu'il subissait, lorsque deux personnes s'arrêtèrent devant la propriété.

—C'est bien elle! dit l'une des deux, je m'en doutais.

—*Maison à vendre*, épela l'autre.

—Crois-tu que je ne sache pas lire ou que je sois aveugle! Tu le vois, Claude, lorsque j'ai trouvé dans les *Petites Affiches* l'annonce de cette vente, les renseignements donnés sur l'immeuble ne m'avaient point trompé, et mes pressentiments étaient malheureusement bien fondés.

—Ma foi, capitaine, vous possédez une mémoire admirable. Reconnaître ainsi, dans un journal, une maison où vous n'avez pas mis les pieds depuis vingt ans : c'est fort, c'est beau, c'est extraordinaire.

—Eh non ! cela est tout naturel, car il n'y a pas le plus petit coin, du haut en bas de cette demeure, qui ne me rappelle un souvenir de famille. Aussi, je ne l'aurais pas vendue, moi, comme le fait ma belle-sœur. Mais pour briller sans doute à Paris avec ses filles, qui, j'en suis persuadé, partagent l'âpreté de son esprit, elle n'a ressenti aucun scrupule à mettre à l'encan l'héritage de mon pauvre frère.

—Tenez, capitaine, j'ai toujours pensé, estimé, jugé...

—Voyons, achève, mon matelot, qu'as-tu pensé, estimé, jugé ?

—Que votre opinion sur Mme Dumorney était mal fondée. Car, enfin, d'ailleurs, en effet...

—Allons, assez. Si tu étais aussi long à manœuvrer qu'à discourir, il te faudrait un an pour traverser la Seine. Laissons un pareil sujet.

—Voulez-vous me permettre une question très-courte?

—Soit. Mais au premier mot inutile, je t'arrête.

—Que comptez-vous faire ?

—Acheter la maison, et ne pas souffrir qu'elle devienne, tant que je vivrai, la propriété d'un étranger.

—Achetons la maison, capitaine.

—Oh ! je ne marchanderai pas.

—Ne marchandons pas.

—Je suis assez riche, je pense, pour empêcher cette profanation.

—Certainement nous sommes assez... C'est-à-dire vous êtes assez riche pour empêcher cela.

Le capitaine Dumorney, l'oncle de nos jeunes amies, toujours suivi de son matelot Claude, se rendit auprès du notaire chargé de vendre le joli domaine de Montmorency. Il traita l'affaire rondement. A peine voulut-il connaître

le prix que l'on demandait de la maison ; tout ce qu'il semblait souhaiter c'était qu'un autre ne devînt pas propriétaire avant lui. Il demanda simplement au notaire de lui éviter toute entrevue avec Mme Dumorney. Celui-ci accéda très-volontiers au désir du plus traitable des clients qu'il eût jamais rencontré.

Après plusieurs excursions lointaines, dans lesquelles il avait triplé sa fortune et bravement gagné la croix qu'il portait, M. Dumorney était rentré en France, où il avait résolu de prendre un peu de repos, et peut-être d'achever sa carrière sans tenter de nouvelles courses. Il avait d'ailleurs presque fait le tour du globe, et largement payé la dette de services que tout homme en naissant contracte envers le pays qui l'accueille, le protége et l'admet à goûter les fruits de la civilisation, les bienfaits de la société. L'officier se reposait donc à Paris de ses longues fatigues, lorsque, ainsi qu'il nous l'a lui-même appris, il avait connu la mise en vente de la maison qu'il venait d'acheter. Cette circonstance imprévue l'avait décidé sur-le-champ à renoncer aux voyages.

Claude avait approuvé toutes ces dispositions. Ce brave homme pouvait avoir cinquante ans. Il en avait passé quarante sur la mer, et avait presque toujours navigué sous les ordres de M. Dumorney. Ils avaient partagé les mêmes dangers, bu tous les deux aux eaux du Sénégal et du Mississipi. Pendant vingt-cinq ans, le matelot n'avait eu d'autre volonté que celle de l'officier, et il s'en était fort bien trouvé. L'un était la tête, l'autre le bras. Vous comprenez que l'on ne sépare pas le bras de la tête sans que ces deux parties souffrent beaucoup. Aussi Claude ne se sentait-il nullement disposé à quitter M. Dumorney, qui, de son côté, était fort attaché au matelot, qu'il rudoyait par habi-

tude, qu'il estimait comme serviteur fidèle, et qu'il aimait.

Depuis que Claude avait pris terre et s'était vu transformé en bourgeois, il avait cru devoir donner à son langage une éloquence plus en harmonie avec sa nouvelle position. A bord, et en présence des supérieurs, la langue d'un matelot devient un organe de luxe dont la jouissance lui est entièrement interdite; or, Claude semblait fort empressé de rattraper à terre le temps perdu. Il suppléait à l'aridité de sa pensée par une abondance inouïe de mots, et trouvait moyen, pour dire : « J'ai l'honneur de vous saluer, » de parler pendant cinq minutes.

Un mois plus tard, le capitaine Dumorney entrait en possession de la propriété qui avait jadis appartenu à son frère, puis à la veuve de celui-ci.

Mme Dumorney avait loué dans Montmorency un modeste appartement, où elle espérait vivre avec ses filles du plus strict nécessaire.

A peine installé, le capitaine avait reçu la visite des domestiques attachés précédemment au service de Mme Dumorney, et qui espéraient conserver, sous un nouveau maître, des fonctions que l'intérêt seul leur rendait précieuses. Instruits des préventions de ce dernier, ils crurent se mettre dans ses bonnes grâces en lançant quelques propos méchants sur le compte de leur ancienne maîtresse.

—Allez! allez! dit l'officier en les renvoyant tous, je ne veux pas risquer d'être servi par des gens qui traitent aussi mal ceux qui les ont employés. Quelque jour, vous ne me ménageriez pas davantage.

Ces mauvais serviteurs reçurent ainsi le châtiment qu'ils méritaient.

Le capitaine agissait sagement. Il faut toujours se défier des méchants et des ingrats.

Il pensait avoir, comme on dit, fait maison nette, lorsque Bastien se présenta.

—Quel est celui-ci? Que veux-tu ? demanda le capitaine avec mauvaise humeur.

—Je suis le jardinier, et je viens vous prier...

—De te conserver... et tâcher comme les autres, de mériter cette faveur, n'est-ce pas?

—Pardonnez-moi, monsieur le capitaine, je voudrais, au contraire, obtenir mon congé le plus tôt possible.

—Ah bah! dit le capitaine étonné. Ainsi tu me pries de te renvoyer?

—Je vous serais très-obligé de ne pas me retenir trop longtemps.

—Ah! ah! tu as été plus prudent que les autres et tu as eu soin de t'assurer une nouvelle condition.

—Oh! je n'étais pas embarrassé de moi, et je n'ai pas cherché longtemps.

—Crois-tu donc que je ne vaille pas un autre maître?

—Cela dépend.

—Cela dépend... Cela dépend..., s'écria le marin en frappant du pied, cela dépend!... As-tu résolu de me mettre en colère?

—Ne vous fâchez pas, monsieur le capitaine, je vous en supplie.

—Cela dépend!

—Écoutez donc : Quand on a eu le bonheur d'être au service de Mme Dumorney, de travailler pour ses bonnes et jolies demoiselles, on peut bien se montrer difficile.

—Hon! hon!... gronda le capitaine entre ses dents. Puis il reprit :—Eh bien, je veux te prouver, monsieur le difficile, que je suis un aussi bon maître que... que... celui auquel tu voulais bien faire l'honneur de soigner son

jardin... Je te garde, et je double les gages que l'on devait te donner.

—Mais, monsieur le capitaine...

—Je les triple...

—Vous pouvez toujours aller, cela ne vous ruinera pas ; car je ne demande rien aux personnes pour le service desquelles je refuse de rester chez vous, rien que le plaisir de leur offrir mes deux bras. Et si elles acceptent, oh! je serai bien heureux ; plus heureux mille fois que si je gagnais beaucoup d'argent ici ou ailleurs.

Ces dernières paroles furent dites avec une émotion dont le brave marin se sentit vivement touché. Il continua après un moment :

—Tu me parais être un honnête garçon. Voyons, refuseras-tu de faire quelque chose aussi pour moi et de trancher le différend en deux !

Je serais enchanté de vous satisfaire et de pouvoir concilier mon devoir avec vos désirs.

—A la bonne heure! Veux-tu me donner la moitié de ton temps? Tu emploieras l'autre partie comme tu l'entendras. Je ne te recommande qu'une chose : c'est d'entretenir le jardin dans l'état où je l'ai trouvé. Ne laisse point périr une plante sans la remplacer aussitôt; empêche le gazon d'envahir une seule des allées qui existent. Prends, s'il le faut, un aide ou deux. Allons, acceptes-tu?

Bastien réfléchit pendant un instant.

—Je vous obéirai, reprit-il. Permettez-moi cependant, avant de conclure le marché, de vous adresser une prière.

—Parle.

—Vous me laisserez chaque jour cueillir un bouquet... ah! dame, un gros bouquet, dont je pourrai disposer à ma fantaisie.

— J'y consens.

— Merci, monsieur le capitaine.

— Es-tu content de moi, et crois-tu que je vaille un autre maître?

—Ah! je crois... je crois que, si vous le vouliez, vous seriez le meilleur des hommes, et moi le plus heureux des serviteurs.

Et comme s'il eût craint de laisser percer sa pensée, Bastien s'éloigna rapidement.

« Oh! que Dieu seconde mes desseins! » murmura-t-il.

Nous verrons au chapitre suivant quelles étaient les espérances du petit jardinier.

II

LE COMPLOT

Bastien possédait les qualités les plus propres à confirmer la bonne opinion que le capitaine Dumorney avait tout d'abord conçue au sujet de l'enfant. Il était actif, intelligent, docile, fidèle. Ses reparties ne manquaient pas d'à-propos, et sans s'éloigner du respect qu'il devait à son maître, il répondait souvent par quelque saillie aux naïves questions de celui-ci sur la culture des plantes.

Claude surtout était en butte aux traits du petit jardinier. Nous l'avons dit, l'unique soin du brave matelot était de parler beaucoup, mal ou bien, peu lui importait. Aussi abordait-il tous les sujets avec un courage sans pareil. Il discutait donc sur le jardinage, de même qu'il eût discuté sur la lune, qu'il avait toujours considérée comme une lan-

terne, que le diable allait éteindre quand il faisait noir et que les anges rallumaient ensuite.

Notre homme, qui aimait fort les cerises, avait ordonné un jour à Bastien de semer une livre de noyaux dudit fruit, dans l'espoir de pouvoir se régaler l'année suivante. Bastien avait obéi en souriant, et choisi à dessein un coin de terre inculte.

—Eh bien! et mes cerises? demanda Claude au bout de quelques jours.

—La récolte sera bonne, et les fruits commencent à paraître, répondit Bastien.

Claude s'empressa de courir à l'endroit où les noyaux avaient été déposés. Le capitaine, qui avait entendu la question et la réponse, suivit avec étonnement son matelot. Ils arrivèrent presque en même temps.

—Qu'est-ce que cela? s'écria Claude à l'aspect d'une douzaine de plantes déjà fort hautes. Il voulut y porter la main, mais il la retira aussitôt en maugréant, car il venait de se piquer les doigts.

M. Dumorney, alors, donna un libre cours à la violente envie de rire dont il avait été saisi à l'aspect des plantations de Claude.

La récolte se composait d'une grosse botte de chardons.

Claude se trouva bien un peu humilié. Toutefois, la gaîté du capitaine consola le brave homme d'une telle mésaventure, et pendant deux heures il devisa sur les propriétés bizarres de la terre, à qui l'on confie des noyaux de cerises et qui rend des chardons.... aux ignorants, ajoutons-nous.

Loin, donc, de conserver rancune au petit jardinier, Claude le regarda comme un joyeux compagnon et un bon compère.

Il ne faudrait pas croire que Bastien eût oublié les jolies enfants auxquelles il devait tant de reconnaissance. La moitié du temps que le capitaine lui accordait était employée à rendre à Mme Dumorney mille petits services. Cette dame avait d'abord refusé d'accepter les fruits d'un travail qu'elle ne pouvait plus récompenser. Mais le petit jardinier s'était montré si affligé d'une semblable résolution, que Mme Dumorney avait enfin changé d'avis.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que Bastien avait obtenu du capitaine la permission de cueillir chaque jour un bouquet. L'enfant usait et abusait de l'autorisation, car il faisait main basse sur tout ce que les parterres contenaient de plus beau et de plus rare, et il allait porter ce riche butin aux nièces de M. Dumorney. Il eût fallu voir alors avec quelle joie celles-ci se partageaient les fleurs, comme elles savaient reconnaître l'endroit du jardin où les plantes avaient été cueillies. Aussitôt les souvenirs entraînaient nos jeunes amies à travers ces allées tant de fois parcourues, ces plates-bandes si souvent admirées, sous ce feuillage, sur ces gazons, qu'elles ne devaient plus revoir.

Mme Dumorney contemplait tristement ses enfants, et Bastien essuyait une larme.

Ce dernier avait souvent essayé de parler à l'officier de Mme Dumorney et des trois demoiselles. Mais chaque fois M. Dumorney avait brusquement interrompu la conversation. Bastien n'avait osé insister. Il s'était tu sur l'humble position où son ancienne maîtresse était réduite, car il sentait que Mme Dumorney eût rougi de ne devoir un peu plus de bien-être qu'à la charité d'un parent dont elle ne possédait point l'affection.

Un jour que Bastien sortait du jardin avec son tribut

accoutumé, Claude l'interrogea sur la destination de tous ces bouquets. Le petit jardinier, connaissant l'excellent cœur du matelot, lui confia toute la vérité, lui parla de l'espoir d'éclairer le capitaine sur les préventions qu'il nourrissait à l'égard de Mme Dumorney. Contre son habitude, Claude ne répondit pas et se contenta de secouer la tête d'un air de doute. Il demanda cependant s'il ne lui serait point permis de porter ses hommages et de déposer ses respects aux pieds de la belle-sœur de son capitaine. Bastien lui promit de transmettre ce désir à Mme Dumorney.

Celle-ci témoigna le plus vif désir de recevoir une personne qui pourrait l'entretenir longuement sur la vie d'un parent qu'elle estimait malgré son injustice et son entêtement.

Le lendemain, Claude, enchanté d'avoir obtenu la permission qu'il souhaitait, revêtit son plus beau costume ; lequel costume se composait d'une paire de bas violets, d'un pantalon orange qui ne lui allait qu'à la cheville et ne pouvait rejoindre un gilet aile de hanneton, qui s'attachait avec des boutons d'os, larges comme des pièces de cinq francs. Ajoutez à cela le triomphant habit bleu dont les larges basques s'écartaient comme deux ailes de moulin; des souliers à boucles, une cravate vert tendre et un chapeau-ballon complétaient la toilette du brave homme.

Lorsqu'il parut au soleil sous ce vêtement splendide, les oiseaux effrayés s'envolèrent à tire-d'ailes, et tout le long de la route Bastien eut grand'peine à le préserver de la fureur des vaches, qui n'avaient sans doute jamais rien vu de pareil. Les ânes dressaient les oreilles et se mettaient à braire, les canards entonnaient un concert de *couacs* auxquels se mêlaient les *co co rico* de tous les coqs du voisinage.

Claude passait comme un météore au milieu de ces cris et de ces dangers. Ce fut ainsi que les deux compagnons arrivèrent à la petite maison qu'occupait en partie notre intéressante famille.

A la vue de Claude, les trois demoiselles réprimèrent assez mal une violente envie de rire. Mais un regard sévère de Mme Dumorney les rappela au sentiment des convenances. Le matelot, perdu dans une profonde révérence, n'avait pu remarquer l'effet qu'il venait de produire. Il débita un compliment qui ne dura pas moins de sept minutes. Pendant ce temps, Mme Dumorney et ses filles purent se remettre de leur première surprise. La bonne et honnête figure de Claude lui concilia bientôt leurs sympathies et leur intérêt.

Marie riait des plaisanteries dont il égayait ses longs récits; Lucienne écoutait avec émotion la narration de quelque épisode où les deux marins avaient couru les plus grands dangers; Agathe se faisait expliquer la manœuvre d'un vaisseau, et en exécutait aussitôt les divers mouvements, prenant les genoux de Claude pour un pont sur lequel elle s'élançait, les bras de celui-ci pour des mâts auxquels elle se suspendait.

Trois heures s'écoulèrent au milieu de ces jeux, de ces récits. Claude était devenu l'ami de la maison. Lorsqu'il se retira on lui fit promettre de revenir souvent. Il ne demandait pas mieux, et il s'engagea de bon cœur à visiter tous les jours d'aussi aimables personnes.

—Ah! dit-il à Bastien, si le capitaine connaissait ses nièces il les aimerait à la folie. Sa belle-sœur est aussi une dame charmante, envers laquelle il se montre bien injuste. Mais une fois qu'il a jeté le *grapin* sur une idée, il n'est pas facile de lui faire lâcher prise.

—Si vous vouliez me seconder, répondit Bastien, nous réussirions peut-être à le détromper.

—Compte sur moi, garçon. Je suis sûr que le capitaine serait enchanté de pouvoir devenir meilleur, quoiqu'il soit déjà bien bon au fond. Il ne faut pas toutefois qu'il s'aperçoive que nous cherchons à gouverner le vaisseau de ses opinions, sans cela gare les tempêtes! N'importe je suis prêt à braver toutes les bourrasques de sa colère, pour servir, obliger, Mme Dumorney et ses jolies demoiselles.

—Eh bien, tôpe! cela est convenu, monsieur Claude, ajouta Bastien en tendant la main au matelot.

—Oui, tôpe! et de tout cœur.

Claude secoua rudement, en signe d'alliance, la main du petit jardinier.

Depuis quelques jours, M. Dumorney témoignait de fréquentes impatiences. Soit qu'il regrettât la vie active à laquelle il était habitué, soit qu'à son âge le besoin d'affections devînt plus impérieux, le vieillard ne pouvait se défendre d'une mélancolie presque continuelle. Comme tous les gens qui souffrent, il s'en prenait un peu à ceux qui l'entouraient. Claude supportait les accès de mauvaise humeur de son capitaine avec une imperturbable philosophie. Bastien n'était pas tout-à-fait à l'abri de ces petits coups de vent, ainsi que disait le matelot.

—Hon! tu me dévasteras tout mon jardin, murmurait une fois M. Dumorney.

—Mais, monsieur le capitaine, répondait le petit jardinier, ne m'avez-vous pas permis de cueillir quelques fleurs?

—Oui, et tu prends les plus belles.

—Oh! les plus belles ne sont pas ici.

—Je croyais cependant que Mme Dumorney avait réuni

dans ses parterres tout ce que la nature produit ou alimente de plus joli.

—Cela est vrai, mais les trois plus belles fleurs du jardin ont disparu avec elle.

—Eh bien! il faut les remplacer... Mon frère les aimait-il?

—J'ai entendu répéter cent fois qu'il en était fou.

—Je veux, entends-tu bien, je veux que tu m'en procures de semblables.

—Ah! dame, je ne saurais guères où en trouver de pareilles.

—Il me les faut... Voyons, mon petit Bastien, ne néglige rien pour me contenter sur ce point-là. Il me sera si doux d'aimer quelque chose que mon pauvre frère ait aimé. Et le vieillard laissa échapper un long soupir.

—Je ferai mon possible, reprit Bastien, afin de vous être agréable; et si je n'y réussis pas, vous me pardonnerez, n'est-il pas vrai, monsieur le capitaine.

—Sans doute... sans doute.

—Bien vrai?

—Je te le promets et je serai reconnaissant de tes efforts.

Le capitaine s'éloigna tout rêveur, après avoir donné une petite tape sur la joue de Bastien.

Un matin, M. Dumorney fut tout-à-coup tiré de ses sombres rêveries par des cris joyeux et le bruit de pas précipités qui faisaient crier le sable des allées. L'officier se mit à la fenêtre et vit une jeune fille qui parcourait le jardin en tous sens, allant d'un bosquet à l'autre, et paraissant rire et causer avec les arbres et les plantes.

La première sensation de M. Dumorney fut un mouvement d'impatience; mais la petite fille témoignait une joie

si naïve, une si franche gaîté, elle semblait tellement heureuse de se trouver au milieu de la verdure et des fleurs, qu'il se prit à la suivre des yeux avec intérêt et à se sentir heureux du bonheur qu'il contemplait.

Le capitaine se croyait à l'abri de tout regard; il se trompait : Bastien et Claude, placés à l'angle de la maison, épiaient les moindres gestes de leur maître. Tout-à-coup, le matelot sortit de la cachette, alla vers la petite fille, et, enflant sa voix, il lui dit :

—Qui t'a permis d'entrer dans ce jardin? Va courir à travers champs si tu veux, mais ne reviens plus ici; sans cela... allons, tourne les talons.

La pauvre enfant baissa la tête d'un air bien triste. Claude lui indiqua la porte, vers laquelle il la conduisait assez brusquement, lorsqu'il sentit sur son épaule la main nerveuse du capitaine, qui arrivait tout essoufflé.

—Pourquoi parler ainsi à cette enfant et la brutaliser? dit ce dernier avec colère.

—Mais, capitaine, c'est parce que, en raison, à cause de...

—Tais-toi, tu as un mauvais cœur. Va te cacher, afin que je ne te voie plus de longtemps.

Claude exécuta un demi-tour et s'éloigna, raide comme un piquet. Malgré les reproches sévères du capitaine, reproches qui eussent, en toute autre circonstance, affligé le brave matelot, notre homme, comme on dit, riait dans sa barbe. Il rejoignit Bastien, et il s'écria en se frottant les mains :

—Cela va bien, parfaitement, très-bien : le capitaine est furieux contre moi; tu as trouvé le bon moyen, garçon.

Pendant ce temps, M. Dumorney s'était approché de la

jeune fille, qui tremblait beaucoup plus fort depuis l'arrivée de l'officier. Il lui dit d'une voix tout-à-fait radoucie :

—Rassure-toi, mon enfant, personne ici ne te fera de mal, car je suis le maître. Veux-tu m'embrasser?

La petite fille leva des yeux étonnés et contempla le vieillard avec émotion.

—Est-ce que tu as peur de moi? reprit celui-ci.

—Oh! non, plus maintenant. Et elle tendit le front au capitaine, qui y déposa un gros baiser.

—Quel est ton nom? continua M. Dumorney.

—Agathe, mon onc... monsieur.

—Eh bien, Agathe, je te permets de venir jouer dans ce jardin autant que tu le voudras, à la seule condition de m'aimer un peu.

—Cela vous fera donc plaisir que je vous aime?

—Oui, chère petite. Rien n'est plus doux pour les vieillards que l'amour des enfants.

—Oh bien! alors je vous aimerai beaucoup, beaucoup, afin que vous soyez bien content.

Agathe tint sans doute sa promesse sur-le-champ, car elle demeura près de deux heures avec le capitaine, qui était enchanté de la gentillesse, de l'esprit et des prévenances de sa petite amie. Depuis longtemps il n'avait point passé d'aussi doux moments.

Comme on le pense, M. Dumorney avait interrogé Agathe sur sa famille. Heureusement Bastien, qui était venu s'accuser d'avoir introduit la jeune fille dans le jardin, répondit pour elle d'une manière évasive. Ce fut lui qui se chargea du soin de la ramener chez ses parents, qu'il connaissait, prétendit-il, depuis longtemps, lorsque l'instant de se séparer fut arrivé.

M. Dumorney ne voulut pas laisser partir la jeune fille

sans qu'elle lui eût demandé quelque chose qu'elle désirât.

Agathe sollicita la grâce de Claude.

Cette preuve de bonté acheva de charmer le capitaine, et il estima bienheureux les parents d'une si aimable enfant.

A partir de ce jour, le vieux marin ne songea plus qu'au bonheur de se voir entouré d'une famille dont les caresses allégeraient pour lui le poids des années. Après chaque visite de la petite Agathe, il se trouvait plus isolé que jamais. Plusieurs fois il avait formé le projet d'adopter l'enfant. Mais comment espérer que jamais l'on consentirait à lui céder un pareil trésor!

Il interrogea Bastien à ce sujet. Le petit jardinier lui répondit que la mère d'Agathe aimait trop sa fille pour se décider jamais à la quitter, et que d'ailleurs la même affection attachait l'enfant à cette dame. Bastien avait toujours eu soin de ne pas nommer la dame.

Le capitaine baissa tristement la tête, fit un tour de jardin et revint vers Bastien, qui, appuyé sur un rateau, étudiait tous les mouvements de M. Dumorney.

—Tu n'as pas encore trouvé les trois plus belles fleurs qui manquent à ce jardin? demanda ce dernier. Tu sais bien cependant combien je désire les posséder.

—Sans doute. Aussi j'attendais avec beaucoup d'impatience l'instant où je pourrais vous montrer les deux autres en même temps que je vous ferais connaître celle qui est déjà rentrée ici.

—Comment, il serait possible...

—Oui, oui... A demain, monsieur le capitaine... A demain!

Bastien, après ces mots, disparut rapidement.

M. Dumorney ne put dormir de toute la nuit qui suivit

cet entretien. Aussi était-il levé dès l'aurore. Il descendit au jardin, le parcourut dans tous les sens, mais il n'y remarqua rien de nouveau. Le capitaine regagna son appartement. Il essaya vainement de lire, changea cent fois de place, alla de la porte à la cheminée, de la cheminée à la fenêtre, puis de la fenêtre à la cheminée et de la cheminée à la porte, sans se lasser de cette promenade.

Enfin, neuf heures sonnèrent, et Bastien entra dans l'appartement.

—Eh bien ! tiendras-tu ta promesse, demanda le capitaine, et pourrai-je contempler ces fleurs qui étaient si chères à mon bien-aimé frère ?

—Elles sont en bas.

—Où les as-tu placées? je cours...

—Permettez-moi de vous conduire jusqu'à l'endroit où vous les trouverez.

—Allons, je te suis.

Bastien précéda M. Dumorney. L'enfant se dirigeait vers un petit massif de cyprès, qui s'élevaient à l'extrémité la plus reculée du jardin. C'était à cette place même que le frère du capitaine avait pour la dernière fois admiré l'éclat du ciel avant de mourir.

Par une pieuse attention, Mme Dumorney avait voulu consacrer ainsi ce lieu.

—Ah c'est là ? dit le marin tout ému.

—Oui, monsieur le capitaine.

En ce moment, ils pénétraient dans le massif.

M. Dumorney ne put retenir un cri de surprise.

Au centre du massif, il venait d'apercevoir trois jeunes filles agenouillées: leurs robes blanches étaient pareilles; un ruban semblable nouait leurs cheveux et entourait leur taille. Les trois enfants se tenaient par la main.

Le capitaine les contempla pendant quelques minutes, bien qu'il ne pût voir leur visage.

—Que font ici ces enfants? demanda-t-il.

Alors l'une des trois jeunes filles se leva, et M. Dumorney reconnut Agathe; celle-ci répondit d'une voix douce :

—Nous prions notre père, qui est au ciel maintenant, de nous inspirer des vertus qui nous rendent enfin dignes de l'affection d'un oncle que l'on nous a enseigné à chérir et à respecter.

—Qui êtes-vous donc?

—Nous sommes vos nièces.

—Mes nièces... mes nièces! répétait l'officier en considérant d'un œil sévère les charmantes jeunes filles.

Lucienne et Marie étaient venues se placer aux côtés de leur sœur, sans oser toutefois relever la tête.

—Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Agathe, si je me suis trompée; mais vous m'aviez dit que vous étiez bien content lorsque vous m'aviez auprès de vous, parce que....

L'enfant hésitait pour achever. Le capitaine continua :

—Parce que tu étais bonne. Je ne le nie pas. Loin de là... et j'ai même ajouté : à cause aussi de l'attachement que tu me témoignais.

—Eh bien, mon oncle, j'ai pensé vous rendre plus heureux encore en vous amenant mes deux sœurs, qui ne vous aiment pas plus que je ne le fais, mais qui sont infiniment meilleures que moi.

—Ah! qu'elles te ressemblent seulement, et je deviendrai en effet le plus fortuné des hommes! s'écria M. Dumorney, incapable de résister davantage à tant de candeur et de sensibilité. Allons, mes nièces, continua-t-il,

venez embrasser un oncle qui vous a méconnues trop longtemps.

Les trois enfants se précipitèrent en pleurant de joie dans les bras du capitaine.

Le moins heureux de nos personnages n'était pas Bastien. Il goûtait ce bonheur ineffable d'avoir accompli son devoir. De telles jouissances ne sont réservées qu'aux âmes honnêtes et généreuses.

La tendre affection qui unissait les trois sœurs, leurs vertus, leur excellent esprit ne tardèrent pas à dissiper les préventions que M. Dumorney avait conçues contre sa belle-sœur.

La charmante habitation de Montmorency redevint bientôt plus riante, plus coquette que jamais, grâce au retour de nos amies et à la présence d'un hôte aimé que l'on y avait, hélas ! attendu pendant bien des années.

—N'avais-je pas raison, lorsque je prétendais que les trois plus belles fleurs manquaient ici ? disait un jour Bastien à M. Dumorney, en lui désignant ses trois nièces assises sur une pelouse.

—Oui, oui, répondit le capitaine ; l'amour filial, la sagesse et la bonté sont, en effet, le plus bel ornement d'une habitation.

Jules Rostaing.



LA PETITE LAITIÈRE

LA

JEUNE LAITIÈRE D'AGINCOURT

Au milieu de ce pré en fleurs qu'ombrage un vieux cerisier tout couvert de ses fruits de rubis, voyez-vous cette belle enfant de quinze ans, aux yeux bruns et joyeux, au sourire naïf et doux, aux joues roses, que resserrent et font paraître un peu rebondies les deux barbes d'une blanche cornette bordée d'un velours noir !... C'est *Nanne*[1] *! la gentille Nanne!* comme l'appelle sa grand'mère ; légère et court vêtue, elle traverse d'un pas agile les hautes herbes, portant d'une main le baquet en bois de sapin, lequel, blanchi tous les jours au sable fin, est destiné à recevoir le lait,

[1] Diminutif lorrain du nom d'*Anne*.

et de l'autre le faisceau de trèfle rouge qu'elle doit jeter devant la vache qu'elle se dispose à traire, et que cette odorante pâture rendra paisible et soumise.

A son approche, la brune génisse qui ruminait à l'ombre se lève, et promenant, en signe de joie, sa longue queue sur ses flancs propres et lustrés, salue d'un beuglement expressif la jeune laitière.

Nanne Marot était la fille d'un ancien militaire qui, après les premières campagnes de l'Algérie, était revenu dans son pays, au village d'Agincourt, près de Nancy. Il avait retrouvé là sa mère déjà vieille et affligée d'un commencement de cécité qui rendait sa position des plus fâcheuses, et une brave fille qu'il avait aimée dix ans auparavant, mais que le service militaire l'avait empêché d'épouser alors. Jeanne était pauvre, mais laborieuse et sage; elle avait toujours aimé la mère de Francis, et quand celui-ci lui proposa de continuer ses bons soins à sa vieille mère en devenant la bru de celle-ci, la bonne Jeanne accepta avec joie la proposition. Francis Marot se remit avec courage à la culture des champs. Un arpent de terre, un quartier de vigne, un pré contigu au frais jardin qui s'étendait derrière la maisonnette dont Francis avait hérité de ses pères, composait tout son avoir.

La terre donnait du blé et des pommes de terre, la vigne du vin assez bon, le pré pouvait nourrir une vache, et le petit jardin, cultivé avec soin, fournissait des légumes au-delà des besoins de la famille : tout cela, administré avec ordre et économie, promettait une sorte d'aisance au jeune ménage; mais la santé de l'ex-soldat n'était pas en rapport avec son courage; une de ses nombreuses blessures se rouvrit, et sa trop grande ardeur au travail lui ayant fait négliger de la soigner convenablement, il mourut la

troisième année de son mariage, laissant à sa veuve désolée un enfant en bas âge, et sa vieille mère à soutenir. Toutefois, Jeanne, comprenant la grandeur de sa tâche, l'accepta avec courage : elle était active et économe; grâce à ces deux qualités, à l'aide desquelles les pauvres gens exécutent tant de choses, elle parvint à se tirer d'affaire. Après avoir payé peu-à-peu toutes les petites dettes que lui avait occasionnées la longue maladie de son pauvre mari, elle se mit en état de procurer à sa belle-mère tout ce que réclamait son état, et d'élever de son mieux sa petite fille, en la dressant toute jeune au travail et à toutes les petites industries du ménage.

Jeanne fut aidée dans ces soins par sa belle-mère, femme d'un grand sens, d'une haute piété et d'une élévation d'esprit peu commune dans sa classe. La bonne vieille avait pris en main la partie intellectuelle de cette éducation, et tandis que la bru, par ses préceptes et son exemple, apprenait à sa fille le matériel de la vie, la grand'mère, que son infirmité croissante rendait de plus en plus sédentaire, s'appliquait à former le cœur de l'enfant, en y jetant de bonne heure les semences précieuses du bon, du vrai et du juste. Le caractère doux et joyeux de la petite Nanne, son humeur égale, sa raison précoce, rendirent facile la tâche de l'aïeule et de la mère. Elle grandit ainsi, en intelligence, en sagesse. Sa piété était édifiante, et elle remplissait ses devoirs religieux avec la ferveur et le recueillement qu'on doit y apporter.

La suite fut conforme à ces heureux commencements, et déjà la laborieuse Jeanne trouvait dans sa fille, à peine sortie de l'enfance, non-seulement un aide intelligent pour sa besogne journalière, mais encore un esprit ingénieux à tirer parti des petites ressources de leur position.

Nanne aimait les fleurs ; elle avait remarqué en accompagnant quelquefois sa mère à la ville, où elle allait vendre son lait, et lorsque la charge ordinaire de Jeanne était augmentée d'un panier d'œufs ou de quelques livres de beurre dont la bonne jeune fille se chargeait joyeusement, Nanne avait remarqué, disons-nous, les jours de marché surtout, que des petites filles y vendaient des bouquets de fleurs des champs. Ce fut une idée dont son esprit observateur s'empara ; les prairies d'Agincourt baignées par la fontaine et le ruisseau de Sainte-Geneviève, et les coteaux couverts de bois qui environnent ce charmant vallon, offraient plus d'une moisson de fleurs de différentes saisons ; Nanne résolut d'en faire son profit et d'ajouter ainsi, par ce petit commerce, un peu léger, mais facilement acquis, à ceux de la vente journalière du laitage dont s'occupait sa mère. Dès lors, chaque printemps elle ne manqua pas d'aller dans les prés humides que traverse le ruisseau de Sainte-Geneviève, cueillir les narcisses jaunes à longs tubes appelés *blandinettes*, du nom d'une jeune princesse de Lorraine qui aimait les fleurs printanières, ou les blanches perce-neige au cœur vert, à la tête inclinée, et qu'on nomme *jeunes filles* dans le pays, ou l'odorante primevère à touffes jaunes, dont les enfants faisaient autrefois, à l'aide d'un fil passé dans leurs tiges, de grosses boules fleuries qu'ils lançaient en l'air comme une balle et retenaient ensuite dans leurs mains. Plus tard, les bois fournissaient à Nanne les muguets avec leurs grappes de perles odorantes, les pervenches aux fleurs étoilées, et la jacinthe sauvage à l'odeur de musc, d'où son nom de *muscari bleu* ; plus tard encore, elle cueillait les belles digitales oranges, et les grandes campanules bleues qu'on trouve à l'orée des bois, et toutes les espèces d'orchis

aux formes bizarres et variées qui se plaisent sous les ombrages humides. Vers le temps de la Fête-Dieu, Nanne, redoublant d'activité, allait cueillir, le long des blés, les beaux bluets et les grandes marguerites au cœur d'or, qui servaient alors à la décoration des reposoirs tant de la ville que de la campagne, et, à la fin de chaque saison, la vente de tous ces bouquets faisait à Nanne un petit pécule que la mère avait voulu qu'elle se réservât, mais que la bonne jeune fille employait chaque fois à l'achat de quelque bon et chaud vêtement pour sa grand' mère, ou d'un autre objet également utile ou agréable à celle-ci; car la petite fille comme la bru rivalisaient de soin pour la pauvre aveugle. Ingénieuse dans ses attentions pour la mère de son père, qui était spécialement confiée à sa garde, Nanne imaginait chaque jour quelque chose de nouveau pour l'égayer ou la distraire. Tantôt elle lui chantait, de sa voix fraîche et joyeuse, une chanson nouvelle qu'elle avait entendue et retenue à cette intention; ou bien elle lui faisait le récit animé et pittoresque de ce qu'elle avait su sur la place du marché, ou en traversant les rues de Nancy : douée d'une intelligence vive et d'un esprit observateur, Nanne voyait toujours quelque chose de curieux ou d'intéressant là où cent autres à sa place n'eussent rien remarqué. Mais ces récits de circonstance, souvent fort ordinaires, prenaient dans la bouche de la petite un tour, un intérêt tout particuliers, ce qui tenait peut-être moins à la finesse de son esprit qu'à la bonté de son cœur. Ainsi, tout en allant par les rues, elle recueillait mille petits faits qui excitaient sa sympathie : c'étaient des enfants qui s'entr'aidaient pour porter un panier, ou une cruche trop lourde pour l'un d'eux; un autre prêtant son parapluie à deux proprettes petites filles qui, tout en se retroussant avec

soin, cherchaient à préserver de la pluie leurs frais bonnets au moyen d'un seul petit mouchoir dont elles tenaient chacune un des bouts : et le jeune garçon les suivait héroïquement, sa tête blonde et frisée exposée à toute l'inclémence de la saison; c'était un ouvrier chargé, se détournant pour laisser passer une vieille femme; une jeune demoiselle traversant une large rue au grand soleil pour aller donner une discrète aumône à un pauvre vieillard abrité sous une porte; c'était une de ces familles voyageuses qui, ne trouvant ni pain ni travail suffisant dans leur pays, s'en vont au delà des mers, en Amérique, pour y chercher des champs à cultiver et des vivres à bon marché, et un beau jeune homme s'arrêtant près de ces malheureux, les questionnant avec intérêt sur leurs projets, et joignant un secours d'argent à quelques bon conseils; ou bien deux petites filles allant à l'école, et l'une donnant la moitié de son gâteau à un enfant tout déguenillé, et l'autre glissant tout doucement dans la main d'un pauvre aveugle le sou dont elle allait peut-être acheter des cerises pour son déjeuner. Souvent aussi des querelles d'enfants, où l'on voit parfois se développer des exemples de courage et de générosité, attiraient l'attention de Nanne; tantôt c'était un tout petit garçon poursuivi par de malicieux camarades, échappant longtemps à leurs taquineries en riant, et sans se fâcher; enfin exaspéré, on le voyait saisir une pierre et en menacer ceux qui le harcelaient de plus près, mais rejeter à terre le dangereux projectile dès que ses petits persécuteurs s'étaient éloignés, et lui-même continuer tranquillement son chemin; d'autres fois c'était un jeune garçon domptant, par la force de son bras, un camarade querelleur et mutin, pour le punir des larmes que versait un plus jeune, et, après avoir forcé le méchant

à s'éloigner, essuyer les joues de l'enfant éploré et le consoler par une caresse; enfin Nanne recueillait une foule de ces humbles actes de pitié, de courage, de bonté, de charité, si fréquents parmi les enfants, les ouvriers et cette foule de tout âge et de tous rangs qui circule dans une ville où les vertus traditionnelles existent encore dans les mœurs, actes insignifiants en apparence, que nul ne remarque, dont personne ne parle, mais que les anges de Dieu enregistrent dans le ciel.

Nanne avait encore en réserve, pour l'hiver surtout, un moyen puissant de distraire la pauvre aveugle : Nanne savait lire ; et quand, le soir, elle avait quelques moments de libres, ou le dimanche après vêpres, elle lisait à la grand' mère quelque bon livre que lui prêtait M. le curé d'Agincourt; c'étaient tantôt les *Lettres édifiantes*, ouvrage ancien, et qui contient tant de belles et curieuses histoires des peuples et des pays étrangers, et tantôt quelques volumes de la *Bibliothèque chrétienne*, où se trouvent réunis l'utile et l'agréable. En écoutant ces récits variés ou ces diverses lectures, les doigts de la bonne grand'mère tricotaient plus vite; attentive et charmée, elle oubliait les ennuis de sa cécité, les chagrins de sa vie; elle remerciait Dieu en son cœur et le conjurait de bénir l'enfant aimable qui faisait ainsi la joie et la consolation de sa vieillesse.

Il y avait déjà quelques années que le petit ménage allait de la sorte et que, grâce aux soins et à l'activité de Jeanne et de sa fille, une sorte de bien-être régnait dans la pauvre chaumière, lorsqu'un funeste événement vint cruellement troubler cette humble prospérité. La courageuse Jeanne tomba dangereusement malade à la fin de la moisson. Elle avait voulu fauciller elle-même son blé, moins par économie que suivant la manie des gens trop

actifs, pour voir sa besogne plus tôt terminée. Ce travail, joint à ses autres occupations, excéda ses forces, une fièvre inflammatoire se déclara, et quoique la pauvre femme, qui était fort aimée dans le village, ne manquât d'aucune espèce de secours, le mal fit de si rapides progrès qu'en moins de quinze jours elle fut enlevée à sa fille et à sa pauvre belle-mère, dont elle était l'unique appui.

Au moment suprême, son regard, déjà à demi voilé par la mort, se tourna plein d'anxiété vers ces objets si chers, et qu'elle était prête à quitter pour jamais : — Que deviendront-elles ? murmura-t-elle d'une voix éteinte : — Dieu les protégera ! se hâta de répondre le curé, qui venait d'administrer les derniers sacrements à la mourante : Allez en paix, ma fille : le Seigneur, qui vous rappelle à lui, sait ce que vous laissez sur la terre . ayez confiance en lui ! vous allez avoir le bonheur de l'implorer de plus près ; vous le prierez alors pour votre mère, pour votre enfant, et sa miséricordieuse bonté suppléera à tout.

Ces paroles fortifiantes parurent ranimer la malade ; son œil brilla soudain d'un éclat de foi, d'espoir et d'amour ; elle posa sa main défaillante sur le front de sa fille, qui, agenouillée devant le lit et abîmée dans sa douleur, commençait à comprendre toute l'étendue de son malheur : « Que Dieu te garde et te bénisse, ma fille ! dit la pauvre Jeanne, je te laisse entre ses mains , aie bien soin de ta grand'mère ; sois toujours pieuse, honnête et laborieuse, et la bonté de Dieu pourvoira à tout ! »

Ces mots furent les derniers qu'elle prononça ; ses yeux se fermèrent à demi, et sa bouche , contractée par un léger sourire, laissa exhaler son dernier souffle.

Les premières heures qui suivirent furent bien douloureuses pour l'orpheline et pour la pauvre aïeule ; celle-ci

surtout, ayant l'expérience des choses de la vie, sentait avec d'inexprimables angoisses l'immensité de la perte que toutes deux venaient de faire. Mais quoique le désespoir de la tendre fille ne fût pas moins profond, la trempe généreuse de son caractère la porta à en réprimer, à en contenir l'explosion, pour ne pas ajouter encore au chagrin de sa pauvre grand'mère : bientôt, et comme il arrive à la suite de toute espèce d'efforts généreux, la violence de sa douleur se ralentit. Ses pleurs, tout en tombant abondamment, perdirent de leur amertume ; et, se jetant au cou de l'aveugle, dont elle comprenait instinctivement toutes les tristes appréhensions : Votre petite-fille vous reste ! lui dit-elle en l'embrassant, elle ne vous quittera jamais ! ne vous inquiétez pas, grand'mère : la bonté de Dieu suppléera à tout, maman l'a dit; elle est devant le bon Dieu, elle le prie pour nous : prions avec elle ! Et toutes deux, tombant à genoux, passèrent une partie de la nuit en prières.

Le matin, en se réveillant, à la pensée que sa mère n'était plus là, les pleurs de Nanne jaillirent de nouveau ; mais l'idée aussi que cette mère chérie la voyait et priait Dieu pour elle ranima peu-à-peu ce jeune courage d'abord abattu par le malheur ; d'ailleurs, il n'est pas permis aux pauvres gens de se livrer en toute liberté à leur douleur. Il y a des nécessités de position et d'état qui les obligent à essuyer leurs larmes plus vite, et, tout en comprimant leurs soupirs, à s'occuper des soins de la vie matérielle.

Des voisins obligeants, affligés comme la pauvre famille du nouveau malheur qui venait de fondre sur elle, s'empressèrent d'aider Nanne de tout leur pouvoir dans cette triste circonstance, et de lui en épargner les plus douloureux détails ; mais l'orpheline, quoique bien touchée de leur bonté, n'accepta que les services les plus essentiels,

et ne se relâcha d'aucun de ses devoirs journaliers : ainsi, les soins habituels qu'exigeait l'état de la grand'mère furent prodigués à cette dernière comme d'ordinaire. Nanne ne négligea ni le poulailler, ni aucun des animaux dont elle prenait soin ; elle prépara comme de coutume le lait, la crême et les fromages qui devaient être portés chaque matin à la ville ; une bonne femme du village faisait cette corvée depuis le commencement de la maladie de Jeanne et s'offrait à la continuer jusqu'à ce qu'on eût pris un parti relatif à l'arrangement des affaires de la pauvre petite héritière. On attendait pour cela la venue du tuteur de Nanne ; c'était un riche fabricant de broderies de Nancy, et dont la femme avait été la marraine de Nanne. En apprenant le malheur de sa filleule, Mme Simon témoigna un vif intérêt pour elle ; et, dans son empressement à l'obliger, elle arrêta un plan qui lui parut réunir toutes les conditions pour assurer d'une manière stable la position et l'avenir de l'enfant qu'elle voulait protéger. Elle fit part de son projet à son mari, qui, l'ayant approuvé, se rendit à Agincourt trois jours après la mort de la pauvre Jeanne.

En entrant dans la maison, M. Simon trouva la vieille aveugle établie à sa place accoutumée dans la salle basse ; Nanne, dans la petite laiterie contiguë à cette pièce, s'occupait à laver et remettre en ordre les ustensiles du laitage ; les poules, les pigeons et autres volatiles domestiques picotaient le grain qu'elle venait de leur jeter dans la petite cour d'entrée, et la vache aux flancs luisants de propreté paissait dans le pré que nous avons signalé en commençant ce récit. Plus d'une fois, le tuteur était venu surprendre ainsi Nanne ou sa mère au milieu de leurs occupations pastorales ; à l'ordre, à l'arrangement qui régnait le matin même dans l'humble maisonnette et dans son ex-

térieur, on aurait pu croire que l'active Jeanne était seulement absente, si la pâleur de la vieille aveugle et les larmes qu'elle essuyait souvent de peur qu'elles ne mouillassent le tricot qui occupait toujours ses mains actives, mais plus encore, si le profond et douloureux silence de la jeune laitière dont la voix éclatante et joyeuse accompagnait d'ordinaire ses besognes ménagères, n'eussent éloquemment révélé un irréparable malheur supporté par ces deux femmes avec le pieux courage que donne seule la soumission à la volonté de Dieu.

Ce spectacle toucha M. Simon et ajouta encore à l'intérêt qu'il prenait à sa pupille ; après leur avoir témoigné toute la part que sa femme et lui prenaient à leur malheur, il chercha à tarir les pleurs que ces marques d'affection faisaient jaillir de nouveau des yeux de l'aïeule et de sa petite-fille, en leur faisant part des intentions que tous deux avaient pour les tirer de la position triste et pénible où elles se trouvaient.

En l'écoutant, l'orpheline, pénétrée de reconnaissance, joignait les mains, attachait sur son tuteur un regard attendri, ou essuyait avec son tablier les larmes que l'émotion faisait couler à flots sur les joues flétries de l'aveugle.

— Eh bien ! grand'mère, lui disait-elle avec une expression toute particulière, vous le voyez ! la bonté de Dieu pourvoit à tout ; et maman, qui est au ciel, prie pour nous ! Et elle accompagnait des plus tendres caresses ces mots qu'elle ne se lassait pas de répéter depuis leur malheur ; et la vieille femme, dont ils relevaient le courage, y répondait en pressant Nanne sur son cœur avec un mouvement de tendresse passionnée. A la vue de ces touchants témoignages de l'amour filial et de l'affection maternelle dans leur plus vive expression, M. Simon, prévoyant quelque

obstacle à ses projets, sentit je ne sais quel embarras à les annoncer plus clairement. Ces projets, il faut bien le dire, tout généreux qu'ils parussent, n'étaient pas dénués d'une sorte d'intérêt personnel. Mme Simon avait un atelier de broderie dont la direction la fatiguait quelquefois; et la pensée de former pour cet emploi une jeune fille intelligente, et qui serait son obligée, lui sourit à ce point qu'elle se hâta de la mettre à exécution. Elle avait toujours aimé Nanne, dont la gaîté et la gentillesse l'amusaient; elle n'avait point d'enfant, et elle se faisait une idée charmante d'adopter la pupille de son mari, sa filleule, dont elle ferait pendant quelque temps son joujou, puis une aide fort utile, sans compter qu'une telle action ne pourrait manquer de lui faire honneur dans le public, et contribuer peut-être à augmenter encore son crédit. Son mari, auquel elle n'avait pas communiqué ces considérations, les sentait confusément: aussi, craignant quelque opposition de la part de l'orpheline, il crut devoir s'adresser de préférence à l'aïeule, dans la persuasion que celle-ci comprendrait mieux les avantages de ses propositions que celle qu'elles intéressaient particulièrement. Il dit donc à la vieille femme les bonnes intentions de sa femme à l'égard de la chère Nanne: elle viendrait babiter Nancy, dans sa propre maison, où elle serait traitée comme sa fille; elle aurait, si elle le voulait, des maîtres en tous genres et, affranchie du travail des champs, trop rude pour ses jolies mains, elle n'aurait qu'à s'occuper de broderie ou de travaux légers et agréables. A mesure que le tuteur s'expliquait de la sorte, le doux sourire que la reconnaissance avait appelé sur les lèvres de Nanne s'effaçait peu-à-peu, et son front devenait soucieux; celui de l'aïeule, au contraire, s'épanouissait; et, bien qu'elle pressentît au fond de tout cela

une nouvelle douleur, c'est-à-dire une nouvelle séparation à subir, des expressions de gratitude se mêlaient à son sourire attristé. Tout-à-coup Nanne interrompit M. Simon au milieu de la peinture un peu exagérée qu'il lui faisait des plaisirs et des avantages de tous genres qui l'attendaient dans sa nouvelle position, en disant :

—Et ma grand'mère! mon bon monsieur Simon, vous la prendrez aussi avec moi chez vous, n'est-ce pas? car vous savez bien que personne que moi ne peut la soigner!...

—Ah! je n'ai pas de place convenable pour elle dans ma maison, se hâta de répondre le tuteur; mais nous avons songé à elle : elle viendra avec vous à Nancy, et vous irez la voir tous les jours si vous le voulez! nous avons obtenu une place pour elle à l'hôpital Saint-Julien, où elle sera très-bien, où rien ne lui manquera, et...

—A l'hôpital! ma grand'mère à l'hôpital! Jamais! jamais! jamais! monsieur Simon! s'écria Nanne avec un geste plein d'une généreuse indignation, qui contrastait avec la candeur de ses traits et les habitudes de toute sa personne. —Ma pauvre grand'mère aveugle! ajouta-t-elle en fondant en larmes, vous à l'hôpital! Ah! tant que je pourrai travailler de mes pieds et de mes mains, tant que je pourrai gagner un morceau de pain, ou quand je devrais aller le mendier de porte en porte pour vous, grand'mère, non, vous n'irez pas à l'hôpital!...

Et, tout éperdue, elle se jeta dans les bras de la pauvre aveugle, dont les yeux sans regards élevés vers le ciel, et toute l'attitude, exprimaient l'orgueil maternel mêlé au plus profond attendrissement.

Il se passa quelque temps avant que les trois acteurs de cette scène touchante pussent rompre le silence qui l'avait suivie. M. Simon, tout en partageant jusqu'à un certain

degré l'émotion commune, revint le premier à reprendre l'entretien : il s'efforça de calmer la jeune fille en lui détaillant de nouveau les avantages de sa proposition et les inconvénients qui résulteraient pour elle et pour sa grand'mère si, par une aveugle obstination, elle refusait ce que sa femme et lui voulaient faire pour améliorer son sort.

La grand'mère elle-même, tout en jouissant délicieusement de la tendre énergie de sa petite-fille, et quoique quitter son village et entrer dans un hospice fût pour la vieille femme le plus dur sacrifice, essaya de ramener Nanne à l'opinion de M. Simon, de lui persuader qu'elle-même se soumettrait sans répugnance à ce qu'il proposait si, à ce prix, elle pouvait espérer de voir l'avenir de sa chère enfant assuré d'une manière aussi stable qu'honorable. Mais elle était sans cesse interrompue par les baisers et les caresses de la pauvre Nanne, qui lui disait avec des sanglots :

—Non ! non ! grand'mère, vous n'exigerez pas cela de votre petite-fille ! elle ne vous quittera jamais !... Ne vous inquiétez de rien, grand'mère : jusqu'ici nous avons bien vécu avec ma pauvre mère, sans pâtir ni faire de dettes; nous ferons de même. Voilà que je grandis, je deviens forte ; je sais traire la vache, battre le beurre, faire les fromages ; je travaillerai comme ma mère, vous tricotterez, grand'mère, et vous êtes si habile que vous gagnez bien trente sous par semaine ; cet argent et tout ce que je gagnerai sera pour vous : ma mère, au ciel, priera pour nous.

Puis se tournant vers M. Simon qui, contrarié dans ses projets, témoignait un peu d'humeur de ce qu'il appelait un ridicule entêtement, et laissait échapper quelques mots

des droits que lui donnait son titre de tuteur pour faire les choses comme il lui semblait le plus convenable :

—Ah ! mon bon monsieur Simon, dit l'aimable fille en lui prenant la main et la pressant dans les siennes, ne vous fâchez pas contre moi si je refuse vos bontés et celles de ma chère marraine, je n'en suis pas moins reconnaissante ; mais c'est plus fort que moi, voyez-vous ! Je ne quitterais pas notre chaumière et ma grand'mère, même pour aller habiter un château de fées. Vous voudriez faire de moi une demoiselle, c'est trop de bonté de votre part et trop d'honneur pour moi : laissez-moi vivre ici dans mon état de paysanne, soigner ma grand'mère comme je l'ai fait jusqu'à présent ; j'en ai fait la promesse à ma mère sur son lit de mort ! ajouta la jeune fille avec un sérieux et une expression au-dessus de son âge, laissez-moi la remplir jusqu'au bout...

M. Simon, plus touché qu'il ne voulait le laisser paraître, ne crut pas devoir, pour le moment, insister davantage ; d'ailleurs il avait la certitude que la réflexion, autant que les embarras où la petite entêtée allait se trouver, l'amènerait infailliblement à accepter ses offres. Il retourna donc chez lui dans cette espérance, qu'il tâcha de faire accueillir par sa femme en dédommagement de l'ajournement des projets que celle-ci s'était plu à caresser. Toutefois, et contre l'attente de tous deux, cet ajournement ne prit point fin.

Le caractère de la petite Nanne, connue seulement jusqu'alors pour une aimable et joyeuse enfant, se développa dans cette circonstance d'une manière remarquable : elle tenait de son père le soldat l'ordre et la fixité dans les idées ; de sa laborieuse mère l'amour du travail, et de sa sage grand'mère la prudence et l'économie. Ces diverses

facultés l'aidèrent à surmonter les difficultés de sa nouvelle situation.

Après avoir soumis ses idées à sa grand'mère, et en avoir combiné avec elle les moyens d'exécution, Nanne alla trouver le curé d'Agincourt; il lui avait témoigné en toutes circonstances tant d'intérêt, qu'elle n'hésita pas à lui demander un service : c'était de vouloir bien faire une démarche en sa faveur près des personnes auxquelles sa mère avait fourni jusqu'alors du laitage, et d'en obtenir la continuation de cette fourniture comme sa mère l'avait eue, et aux mêmes conditions. Elle exposa ensuite au bon curé tout son petit plan de conduite : elle trouvait à louer à un voisin le quartier de terre et la petite vigne, qui coûteraient trop cher à faire cultiver; ce double loyer suffirait pour avoir du blé, et un peu de vin pour la vieille mère; le jardin, qu'elle cultiverait comme elle l'avait fait jusqu'alors, fournirait les pommes de terre et les légumes; elle soignerait la vache, qui était forte laitière, et, chaque matin, elle irait porter le lait à la ville. Pendant son absence, une petite fille du voisin resterait près de la grand'mère; celle-ci, qui tricotait pour quelques familles des environs, continuerait cette besogne, qui empêchait la pauvre aveugle de s'ennuyer. Ce petit revenu, la vente du laitage et leurs autres petites ressources suffiraient à tous leurs besoins. Enfin la courageuse enfant développa si bien toutes ses raisons pour refuser toutes les offres qui lui étaient faites, offres brillantes, il est vrai, mais qui lui eussent imposé un sacrifice auquel son cœur ne pouvait se résoudre, que le prudent ami auquel elle s'adressait ne put que les approuver et applaudir surtout à l'excellent jugement dont elle faisait preuve en ceci, de préférer les avantages plus modestes, mais plus certains, de sa vie habituelle, à

ceux d'une condition plus élevée, mais exposée peut-être à bien des vicissitudes. Il lui donna quelques bons conseils sur sa conduite en général, et lui promit d'aller voir, dès le jour même, les personnes qui devaient assurer le débit journalier de la jeune laitière.

Tout alla comme Nanne l'avait désiré; son dévouement pour sa grand'mère, le refus qu'elle avait fait de quitter le village pour aller vivre en demoiselle à la ville redoublèrent l'affection et l'intérêt qu'on lui portait déjà : c'était à qui lui rendrait de ces petits services d'obligeance et de bon voisinage qui, en allégeant la lourde tâche dont elle s'était chargée, rendaient sa vie plus douce et presque facile.

Mme Simon, renonçant avec peine aux espérances qu'elle avait fondées sur celle qu'elle appelait assez gratuitement sa *petite protégée*, chercha plus d'une fois à ramener la fillette à ses idées; mais Nanne sut résister à toute espèce de séduction, même à celle de voir sa grand'mère placée, non dans un hospice, mais près d'elle, ce que Mme Simon lui promettait si elle voulait quitter le soin de ses vaches, et venir vivre près d'elle à Nancy.

Non, ma bonne marraine, lui disait Nanne en la remerciant de ses bontés, je ne veux pas quitter mon village, la besogne que je sais faire et à laquelle je suis propre; ici je puis soigner ma pauvre grand'mère à mon aise, à sa guise, et sans que rien la contrarie; il n'en serait peut-être pas de même à la ville. Laissez-moi donc ici, ma bonne dame, vivre comme y a vécu ma mère, dans le travail pour lequel je suis née, et l'accomplissement d'un devoir qui m'est plus cher que tout!...

Voilà déjà deux ans que la jeune laitière vit de la sorte. Tout a prospéré autour d'elle : la basse-cour et le pigeon-

nier ont presque doublé; le jardin produit un excédant en fruits, en légumes, dont l'industrieuse petite ménagère sait tirer bon parti; une jeune génisse d'un an promet une augmentation à la laiterie; la grand'mère, sans autre infirmité que la cécité, travaille, prie, et cent fois par jour appelle les bénédictions du ciel sur sa généreuse enfant, qui couronne sa vieillesse de joie et de paix.

L'estime et une sorte de considération entourent la jeune laitière; le bon curé la visite souvent; il suit avec attention et une secrète satisfaction la conduite exemplaire de cette jeune fille douce, gaie, laborieuse et sage. Or, le digne pasteur a un neveu qui étudie l'agriculture à la ferme-modèle de Sainte-Geneviève; ce neveu, jeune homme de vingt-deux ans, doué d'un bon cœur et d'un bon caractère, sera possesseur un jour d'une belle marquarerie[1] dans les environs; et je ne sais pas si, un jour aussi, on ne verra pas comme dame et maîtresse, dans un beau châlet Lorrain, la gentille Nanne, la jeune laitière d'Agincourt.

Mme ÉLISE VOÏART.

[1] On appelle ainsi en Lorraine les fermes dont le laitage est le principal produit.



LE FILS DU KABYLE

LE FILS DU KABYLE

I

Par une nuit d'automne sombre, pluvieuse, que troublaient les rafales aiguës d'un vent chargé de sable et d'humidité, une colonne française gravissait lentement et avec précaution les crêtes escarpées des montagnes habitées par les Hadjoutes. C'était en 1840. A cette époque, notre domination ne comptait point de plus fanatiques ennemis. Toutes les tentatives que la haine persévérante peut inspirer, ces Hadjoutes les avaient essayées ; toujours repoussés, revenant toujours à la charge sans se laisser décourager par leurs échecs, et, d'ailleurs, confiants dans les obstacles que la nature de leur pays opposait aux expéditions qu'on eût pu diriger contre eux. Leurs montagnes,

en effet, ressemblent parfaitement à une forteresse que la nature aurait pris le soin d'élever elle-même. A la voix de chefs fanatiques, ils s'élançaient dans la plaine, pillaient les voyageurs, attaquaient les fermes et les hameaux ; enfin ils avaient organisé la guerre de brigandage.

Favorisée par ce qui semblait devoir être un obstacle, c'est-à-dire par l'obscurité, le bruit du vent et le mauvais temps, la colonne avançait en silence ; à la voir serpenter le long des sentiers sinueux, on eût dit un immense boa déroulant ses terribles anneaux. Les Zouaves, vrais soldats africains, à l'allure martiale, au costume oriental, marchaient gravement, ainsi que l'infanterie de ligne ; mais il y avait quelques compagnies de Zéphirs, de qui on avait bien de la peine à obtenir moins d'intempérance de langue; car les Zéphirs, soldats sortis de tous les corps et condamnés au régime disciplinaire pour fautes graves, étaient, dans notre armée, ce qu'avaient été au moyen-âge les Malandrins, les Tard-Venus, les Routiers, bandes intrépides, avides de pillage, et versant avec insouciance le sang humain. C'était en chantant que le Zéphir allait au feu; et s'il était frappé à mort, il voulait finir la vie par une plaisanterie. L'espoir de recueillir quelque butin lui souriait singulièrement. Tel était le type de ces *Enfants perdus*, plus hardis encore que ceux qui jadis portèrent ce nom dans nos armées.

Un d'entre eux, Grivot, ne tarissait pas de boutades comiques au sujet des Hadjoutes. S'adressant tour à tour à ses camarades de droite et de gauche :—Le voilà donc arrivé, disait-il, ce grand jour!... Que je suis bête! c'est la nuit... La voilà donc cette nuit où nous allons cogner les moricauds! Pour ma part, j'tape partout, j'connais rien, car j'suis faubourien.

—Toi, Grivot? dit Jean Falempin, son voisin.

—Oui, un peu, mon vieux, et je m'en vante .. Faubourien de Paris, rue Saint-Antoine, rien que ça ! Le pays des révolutions !... J'ai été apprenti pour ne rien apprendre... et j'ai drôlement joué aux sous quand j'étais un *môme*... Mais Mars m'a conduit ici pour être un Zéphir et porter sur l'épaule la clarinette de cinq pieds.

Et il chanta entre ses dents :

« En avant, Fanfan la Tulipe ! »

tandis que Falempin, mis en gaîté par son camarade, fredonnait, de son côté :

« Si je meurs, que l'on m'enterre
« Dans la cave *où c'qu'est* le vin ! »

Un *chut* sévère prononcé par un officier mit fin à ce colloque, non sans que des murmures circulassent dans les rangs de ces soldats insoumis.

Mais plus que jamais il fallait se taire ; car on touchait presque aux premiers *tourbis* [1] des farouches Kabyles.

Aucune lumière ne brillait dans le village ; aucun bruit ne s'y faisait entendre... Selon toute apparence, rien n'avait donné l'éveil aux habitants de la montagne.

Cependant les Hadjoutes, à qui leur conscience pouvait reprocher tant de déprédations commises sur le sol français, n'avaient pas été sans concevoir quelques inquiétudes. Plusieurs fois leurs émissaires avaient rapporté, au sein des *kraals* [2] les menaces faites par le gouverneur-général, qui n'attendait depuis longtemps qu'une occasion favorable pour commencer les hostilités. La veille même du

[1] Maisons.
[2] Villages.

jour de la *razzia* [1], un conseil extraordinaire avait été tenu par les scheiks de la montagne.

Le principal d'entre ces hauts fonctionnaires, pour l'expérience et la bravoure, était Mouley-Yzid, un de ces Arabes au cœur ferme, à l'esprit aventureux. Jadis, sous la régence turque, Mouley-Yzid s'était toujours soustrait à l'autorité du dey d'Alger; et plus d'une fois il avait échangé des coups de fusil avec les spahis et les mamelouks envoyés contre lui. La domination française ne l'avait pas trouvé plus disposé à la soumission. Après la liberté, ce que Mouley-Yzid chérissait le plus au monde, c'était sa femme Fatmé et son fils Ismaël.

Quelques lignes sont nécessaires pour faire connaître cet enfant de quatorze ans, qui ne respirait déjà que pour le danger et s'irritait de sa jeunesse.

En regardant attentivement Ismaël, on retrouvait sur ses traits le caractère frappant de la race arabe pure, noble, fière et un peu sauvage. Sa taille mince, élancée, flexible; ses jambes nerveuses et habituées à gravir les rochers ; ses yeux noirs surmontés d'épais sourcils, sa bouche fine et abaissée aux coins, tout indiquait chez lui l'instinct de la domination et le goût de la guerre. A coup sûr il porterait haut le nom de ses ancêtres. Mais par une de ces contradictions si fréquentes dans le cœur humain, Mouley-Yzid redoutait pour son fils les périls qu'il recherchait lui-même ; et le confinant auprès de Fatmé, qui partageait, disons-le, les appréhensions du scheik, il n'avait pas voulu consentir encore à le laisser faire partie des expéditions. Vainement Ismaël s'indignait de son inaction et suppliait son père de l'emmener. — Plus tard, répondait

[1] Expédition de nuit.

Mouley-Yzid ; le temps n'est pas venu où tu dois servir la sainte cause du Prophète.

Et intérieurement Fatmé s'applaudissait des dispositions de son époux; car les inquiétudes qu'elle ressentait sans cesse pour le scheik étaient bien assez grandes sans y joindre l'appréhension maternelle. Rien n'était charmant comme de voir la belle Fatmé, parée d'un caftan de soie avec une robe de gaze serrée aux hanches par un cordon d'argent ; la chevelure nattée en tresses ; les yeux bordés d'antimoine, les ongles teints de henné ; les chevilles et les poignets garnis de bracelets d'or massif... puis, à côté d'elle, lisant le Koran, son fils, ce jeune homme grave et pieux, qui acceptait la volonté de ses parents comme une loi du Ciel et cachait respectueusement le chagrin qu'il en éprouvait.

Le conseil avait été levé sans qu'aucune résolution importante eût été prise. On s'était borné à décider qu'on attendrait.

Pendant cette conférence, le jeune Ismaël avait donné des signes d'inquiétude. Des larmes fréquentes humectaient sa paupière. Pressé enfin par sa mère de s'expliquer sur la cause de son chagrin, il lui fit cet aveu :

—J'ai eu, la nuit dernière, un rêve accablant.

—Se peut-il !

—Oui, ma mère ; plusieurs fois il est revenu à mon esprit. Ce rêve m'avertissait de la prochaine arrivée des infidèles..... Une lueur immense frappa mon regard, comme si, autour de moi, tout était la proie des flammes. A cette lueur succédèrent les plus épaisses ténèbres... La lune s'éleva, et je vis que j'errais parmi des tombeaux.

Fatmé tressaillit d'horreur et pressa son fils entre ses bras; mais elle s'était tellement habituée à compter sur le courage

de la tribu, qu'elle reprit bientôt son insouciance de femme.

—Rassure-toi, mon Ismaël, dit-elle tendrement. Qu'avons-nous à craindre? notre pays est inaccessible; j'ajoute qu'il est pauvre... Quel profit les Français trouveraient-ils à venir nous combattre?

—Quel profit? répéta le jeune homme, d'une voix ardente,—le plus grand pour les guerriers, la vengeance!

—Ismaël, tu me fais trembler... Non, non, ce rêve était un mensonge de tes sens.

—Ce rêve, ma mère, était un avertissement d'Allah.

—De grâce, mon fils, n'en parle point à ton père. Il est inutile de le troubler.

Docile à la prière de Fatmé, Ismaël refoula ses pénibles pensées au fond de son cœur. Mais il n'en conçut pas moins un dessein énergique: car il continuait à considérer son rêve comme une révélation céleste.

Dès que la nuit, en épaississant ses ombres, eut ramené le repos, le silence et le sommeil chez les habitants de la montagne, Ismaël quitta doucement sa natte, reprit son *kaïck*, jeta son *burnous* sur ses épaules et mit à sa ceinture une paire de pistolets. Puis, ouvrant sans bruit la porte de la maison, il se dirigea d'un pas léger vers l'extrémité du village.

Après avoir marché un quart-d'heure environ, il se trouva au milieu d'une chaîne de rochers dont les formes bizarres empruntaient aux ténèbres quelque chose d'effrayant. Le vent sifflait avec force, l'air était froid. Un instant le jeune homme, en percevant de sourdes rumeurs, pensa aux mauvais génies, aux Djins, et se demanda, non sans quelque appréhension, s'il n'allait pas avoir à expier sa témérité. Mais sa fermeté naturelle vint le rassurer. Assis sur l'escarpement d'une roche et protégé par un

rideau de nopals et de cactus, il prêtait avidement l'oreille au moindre bruit...

Cependant les rumeurs qu'il avait remarquées déjà s'accrurent au point de l'alarmer. Cette fois ce ne fut plus aux Djins qu'il songea, mais à des ennemis réels, bien autrement terribles. Des fusils s'étaient heurtés ; un cliquetis sinistre annonçait l'approche de la colonne expéditionnaire.

Ismaël sentit son courage grandir en face du péril, d'un péril certain. Il tira de sa ceinture ses deux pistolets, en fit jouer les batteries et attendit... Quelques pas le séparaient seulement des Français, le moment était venu ! Alors le fils du scheik ajusta la masse noire qui se mouvait le long du sentier escarpé... A la double détonation répondirent deux gémissements proférés par des blessés et mille cris de rage; une décharge partit dans la direction d'Ismaël. Mais le jeune homme s'était rapidement baissé, et les balles trouèrent seulement le feuillage des cactus et des nopals. Aussitôt Ismaël, se relevant, courut ou plutôt bondit dans la direction du kraal. Derrière lui couraient les Français, et surtout les Zéphirs.

Tout le village s'était éveillé en sursaut : c'était un mélange inouï de menaces proférées par les guerriers, de lamentations des femmes et des enfants. Les plus braves entre les Kabyles, Mouley-Yzid en tête, s'élancèrent au-devant du danger pour former à leurs familles un rempart de leurs corps. Pendant ce temps, les êtres faibles se hâtaient de choisir les objets les plus précieux et de gagner une retraite éloignée par des sentiers inconnus aux Français. Mais Fatmé n'avait pas voulu quitter son époux et son fils ; et celui-ci, malgré les supplications, les ordres mêmes de Mouley-Yzid, faisait bonne contenance auprès

de son père. Le combat s'était engagé, d'un côté avec l'impétuosité française, de l'autre avec le courage du désespoir. Déjà la flamme sortait du toit des maisons, et le rêve d'Ismaël avait son triste accomplissement... Un sabre était levé sur le scheik; Ismaël s'élança et reçut le coup destiné à son père. Falempin, le zéphir, abaissa vers la poitrine du jeune homme la pointe de sa baïonnette; mais Grivot le retint par un mouvement rapide.

—Attention, camarade, dit Grivot; ne vois-tu pas que c'est un novice, un *blanc-bec?* Faut pas tuer ça.

—T'as raison, dit Falempin; mais à ses riches habits je vois *qu'il a de quoi...* J'vas le faire prisonnier.

Et saisissant Ismaël qui s'était évanoui, Falempin l'emporta triomphalement.

Au même instant les Arabes, s'étant vainement efforcés de protéger le fils du scheik, réunirent leur attaque contre Grivot, que cet incident avait distrait. Assailli de toutes parts et désarmé, Grivot fut saisi vigoureusement; il sentit une corde jetée autour de son cou et fut obligé de suivre la marche rapide de ceux qui l'entraînaient.

—Adieu, les amis! murmura-t-il d'une voix suffoquée. J'vas probablement perdre le *goût du pain.*

L'issue du combat n'était plus douteuse. Ceux des Kabyles que le fer avait épargnés s'étaient soustraits par la fuite à la colère du vainqueur; et là où était récemment leur village, des tourbillons de flamme et de fumée prouvaient que la vengeance avait été complète.

Conduit à Alger, soigné attentivement dans l'hôpital militaire, Ismaël fut comblé des plus touchants égards.

Son courage faisait de lui l'objet de l'admiration universelle. Le gouverneur-général, après se l'être fait présenter, l'avait recommandé au colonel de Lestrade, l'un de ses aides de camp. La maison du colonel était devenue celle d'Ismaël. Le jeune homme y avait trouvé toute une famille bonne, franche, affectueuse. Madame de Lestrade et ses deux filles, Léontine et Marie, âgées l'une de douze ans, l'autre de dix, s'ingéniaient à rendre au jeune prisonnier le séjour d'Alger le plus agréable possible. D'abord il avait repoussé toutes les consolations, toutes les marques d'intérêt : sombre et silencieux, il s'abandonnait à une profonde rêverie ; sa pensée le reportait toujours vers sa montagne natale, vers sa famille, dont il n'avait plus entendu parler. Sans cesse il évoquait l'image chérie de son père et de la tendre Fatmé. Quelquefois il espérait que la guerre les avait épargnés ; plus souvent aussi, il redoutait pour eux le sort funeste qui avait accablé la tribu. Tour à tour il passait de l'espoir au découragement ; et tantôt il versait des larmes, tantôt il jetait des cris de fureur.

Cependant la patience de ses hôtes ne se fatiguait pas : Léontine et Marie avaient fini par obtenir quelques paroles du jeune Kabyle. Familiarisées déjà avec l'usage de la langue arabe, elles avaient pu se faire comprendre d'Ismaël. Celui-ci, de son côté, avait rapidement, grâce à sa vive intelligence, appris le français. A mesure qu'il devenait plus habile à parler notre idiome, il s'initiait à nos usages, les appréciait mieux et ne pouvait se refuser à reconnaître la supériorité de la civilisation. Belliqueux par-dessus tout, il s'attachait avec une curiosité instinctive à étudier l'organisation de notre armée, à suivre les exercices dont il admirait la précision. Souvent le colonel de Lestrade l'exhortait à prendre son parti et à embrasser le

noble métier des armes. Il lui offrait, comme exemple, la fortune de Youssouf, dont les services ont été si généreusement récompensés.

—Quelle différence, disait le colonel, entre la condition de l'Arabe insoumis et celle de l'indigène qui combat dans les rangs des Français ! Songes-y bien, Ismaël ; si tu le veux, le sort le plus brillant t'est réservé.

Ismaël se taisait ; mais au fond il était forcé de reconnaître la justesse des paroles du colonel.

Les Kabyles avaient fait enfin leur soumission. Rien ne s'opposait plus au départ d'Ismaël; le retenir en otage eût été une violation des traités. Ce fut M. de Lestrade qui annonça lui-même cette nouvelle au jeune homme. Une joie bien naturelle colora les joues de celui-ci... mais alors le sentiment de la reconnaissance éclata dans son cœur et lui dicta les plus vifs remercîments.

— Adieu, Ismaël, lui dit Mme de Lestrade. Partez, puisque c'est votre désir, puisque vous avez l'espérance de revoir votre famille...

Elle s'arrêta et échangea un regard avec son mari, puis ajouta :

— Souvenez-vous seulement, si le malheur vous frappait de nouveau, que vous avez en nous une famille adoptive.

Émû jusqu'aux larmes, le jeune Arabe pressa respectueusement les mains de Mme de Lestrade, se jeta dans les bras du colonel ; et ensuite il sortit à la hâte de la maison et sauta sur un cheval rapide qui lui avait été donné par le gouverneur-général.

Penchées au balcon, Léontine et Marie crièrent : — Adieu! adieu !

Ismaël les remercia d'un regard. Bientôt son cheval l'eut emporté hors d'Alger.

Aux barrières mêmes de la ville, Ismaël trouva un détachement de chasseurs d'Afrique qui étaient chargés de l'escorter jusqu'à la montagne. C'était un honneur dû à son rang. Parmi les chasseurs, qui le suivirent au grand trot, se trouvait l'ancien zéphir Falempin. Revenu de ses fautes de jeunesse, Falempin avait obtenu d'entrer dans ce corps; il s'y était fait remarquer par son zèle et sa bravoure; un grade de maréchal-des-logis l'avait récompensé. Pour Falempin, c'était une bonne fortune que d'accompagner celui que, deux ans auparavant, il avait fait prisonnier. Mais quelque peine qu'il prît pour distraire Ismaël, ce dernier, tout entier à ses préoccupations de fils, ne répondait que par de rares monosyllabes.

Enfin on atteignit le but du voyage.

— Quelle différence! disait Falempin à ses cavaliers; il faisait rudement *chaud* quand je suis venu par ici... Connu la localité; mais, à c'te heure, plus de *dragées* à craindre. On voyage chez le bédouin ni plus ni moins que dans la plaine Saint-Denis.

Les Arabes accouraient, exécutant autour des Français les brillantes évolutions de la *fantasia*[1], Falempin leur fit connaître l'objet de sa mission; Ismaël lui-même s'avança vers eux, se nomma, au bruit de leurs cris d'allégresse, et, d'une voix émue, il demanda des nouvelles de ses parents. Alors les Kabyles baissèrent tristement les yeux et gardèrent un profond silence. Ce silence était plus élo-

[1] Exercice équestre en usage chez les Arabes et correspondant à nos anciens carrousels.

quent que toutes les paroles. Ismaël le comprit ; il se jeta à bas de son cheval, déchira son burnous, et, s'étendant à terre, poussa des gémissements. En présence de cette douleur, l'émotion était générale.

Une voix s'éleva pour rendre du courage à Ismaël.

—Voyons, voyons, jeune homme, faut pas s'affliger comme ça ; ce n'est pas de la raison. A la guerre comme à la guerre, morbleu ! Laissons les larmes aux femmes ; le *beau sexe* est volontiers susceptible d'attendrissement ; mais un homme, c'est ferme et il lui est prohibé de *geindre !* Ai-je raison, oui ou non? mille canons !

Celui qui venait de prononcer cette allocution tant soit peu militaire était drapé dans un magnifique costume arabe. Les Kabyles paraissaient lui témoigner beaucoup de respect.

Ismaël leva lentement la tête et regarda cet homme d'un air d'indifférence : il ne le connaissait pas.

Au même instant, Falempin qui avait, lui aussi, considéré attentivement ce personnage, jeta un cri de stupeur :

—*Sapredié !* ou j'ai la berlue, ou c'est lui !... Mais ça n'est pas possible... Si fait cependant. Nom d'un petit bonhomme, dites-moi donc si c'est toi... Grivot?

Le Kabyle s'amusait de cette surprise.

A la fin il répondit en passant complaisamment la main dans sa longue barbe noire :

—Quand on est *né natif* du quartier Saint-Antoine, le pays des révolutions, n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait de la révolution dans son sort. Oui, Falempin, le scheik présent devant tes yeux s'est appelé Grivot, et pour le quart d'heure il se nomme Abdallah-Ali-Grivoty !

Les deux ex-Zéphirs s'embrassèrent cordialement.

Après cette effusion d'anciens camarades, Grivot reprit :

—Tu sais que j'avais été fait prisonnier. Mon affaire était mauvaise; les moricauds *rageaient*. Il y avait de quoi : les maisons brûlées, les arbres coupés, plus rien à mettre sous la dent, plus une gamelle de couscoussou[1]... et ajoute les mauvais coups qu'ils avaient reçus. Comme on délibérait sur mon supplice, je ne perdis pas la carte : je me donnai pour un habile médecin... C'est le meilleur moyen de réussir auprès d'eux. Je soignai les blessés, je purgeai les malades; j'en envoyai bien quelques-uns *ad patres*, comme on dit; mais je guéris ceux qui devaient guérir. Bref, mes petits talents de société firent merveille. On venait me consulter de dix lieues à la ronde. J'utilisai encore mon sac à la malice : je montrai aux Arabes les ressources de la cuisine française; je leur enseignai à fabriquer de la poudre, à faire l'exercice, à battre le tambour, etc., etc... tant qu'à la fin ils me proposèrent de devenir aussi un Arabe. Ma foi, je n'y perdais pas, vu que mon héritage tiendrait bien dans une coquille de noix... Et ici j'ai eu de la promotion, va! je suis scheik en remplacement du papa de ce petit; j'ai épousé une superbe kabyle, et j'ai dans ma maison deux intéressants moricauds qui perpétueront le nom glorieux d'Abdallah-Ali-Grivoty. Et voilà!

—Ah oui, voilà! fit Jean Falempin. Quel sort! quel sort! Seront-ils étonnés, les camarades, quand je leur narrerai la chose à la chambrée!

—Reviens me voir, dit Grivot; il y aura toujours pour toi du couscoussou, du leben[2], des galettes de maïs et du tabac.

Pendant qu'avait lieu cet entretien familier, Ismaël était

[1] Mets arabe.
[2] Boisson faite avec du lait fermenté.

sorti de sa stupeur douloureuse; il promenait autour de lui ses regards et semblait chercher de véritables amis parmi ces Kabyles pour lesquels il était devenu un étranger. Grâce à sa connaissance du français, il avait pu comprendre les paroles échangées entre les deux anciens Zéphirs. C'en était assez...

—Allons, dit-il aux hommes de l'escorte, retournons à Alger ; ma place n'est plus ici.

Et remontant d'un bond à cheval, il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu.

Les années qui ont suivi ces événements ont cicatrisé la plaie saignante au cœur d'Ismaël. Le fils du scheik est devenu l'un de nos plus brillants officiers de spahis. Reçu de nouveau dans la famille du colonel de Lestrade, il a payé l'affection par la reconnaissance et le dévouement. Aimé de Léontine pour ses nobles qualités, il s'est rendu digne de devenir son époux en ouvrant son âme aux sublimes vérités du christianisme.

ALFRED DES ESSARTS.



LE CHEVRIER.

Imp. Godard, à Paris

PIETRO LE CHEVRIER

INTRODUCTION

CORBLEU ! colonel, vous avez eu grand tort d'emmener avec vous votre fils Charles ! Outre que cet enfant entrave notre fuite et se trouve ainsi que nous exposé à mille dangers imprévus, il sert à merveille à nous faire reconnaître ! Où est-il en ce moment ?

—Couché dans la chambre voisine, où la fatigue l'aura bientôt endormi : oui, je le sais, j'ai eu tort peut-être de ne pas le laisser à Lyon ; mais je ne croyais pas trouver tant d'obstacles pour gagner les frontières ; et puis, ce pauvre enfant ne venait-il pas de perdre sa mère ! sa mère qu'il adorait et qu'il n'avait jamais quittée ! Pauvre femme !

elle n'a pu supporter ce dernier coup, et ce malheureux décret qui nous condamne, nous, vieux braves, à la peine capitale, pour n'avoir pas voulu mettre bas les armes et ajouter foi à la défaite de notre chef, de notre Empereur, m'a enlevé en trois jours la compagne la plus dévouée, l'amie la plus sincère ; et j'aurais pu me séparer de mon fils ! l'abandonner à des étrangers ! Capitaine, il en serait mort de douleur : j'ai dû céder à ses prières et à se slarmes !

—Oui, vous avez été faible au moment du départ ; ce fut un triste moment que celui où, la barbe rasée, les moustaches coupées, nous nous regardions tous sans pouvoir nous reconnaître. Couper ses moustaches ! ces moustaches si respectées de tout le régiment ! Et jusqu'à ce ruban rouge, qui jusqu'alors avait fait notre gloire et qu'il fallut serrer au fond du gousset !

—C'est vrai ! pauvre Charles ! quand il me vit ainsi, il pleurait à fendre le cœur.

— Dieu veuille, colonel, que vous ne vous repentiez pas d'avoir cédé à ses désirs ; depuis trois jours on est sur notre trace, nous, *brigands de la Loire*, ainsi qu'on nous désigne maintenant. Hier soir, lorsque nous étions cachés sous cette meule de foin, où nous avons failli être étouffés tous les trois, j'ai senti de si près le frôlement du cheval d'un gendarme, qu'il m'a passé sur le corps un terrible frisson ! C'était bien la peine, en vérité, d'avoir affronté cent fois les boulets et la mitraille pour se faire prendre là tout vifs, comme des chats dans une souricière, corbleu !...

—Mon cher capitaine, je l'avoue, je suis à bout de cette vie de lâcheté et de poltronnerie ; vivre comme les oiseaux de nuit, sans voir jamais le soleil ! frémir au galop d'un cheval ! être traqués comme des loups ! allons donc, la mort est cent fois préférable ; croyez-le bien, sans mon

fils, depuis longtemps déjà je me serais livré moi-même.

— Oui, mais la mort sans gloire, y songez-vous, colonel? c'est le pire de tous les maux. D'ailleurs il faut vous conserver pour votre enfant ; mais encore une fois, croyez-en les conseils d'un vieil ami, laissez-le ici en le recommandant à ces braves gens; et en payant généreusement leurs services, ils auront soin de lui et nous pourrons alors plus facilement gagner les frontières...

— Jamais ! jamais ! Fuir sans lui... j'aime mieux la mort mille fois... Ne m'en parlez plus, l'abandonner serait une lâcheté.

Le colonel avait ôté de sa bouche avec vivacité une longue pipe d'écume de mer qu'il ne quittait presque jamais; il se promenait à grands pas dans la chambre, le front obscurci, les sourcils rapprochés, le regard sombre et flamboyant.

Son vieux compagnon de guerre se tut.

Cette scène se passait en 1816, dans une auberge isolée non loin du village de Matour : c'était l'époque où, deux fois en cent jours, la France vit changer ses souverains et son gouvernement.

Le lendemain matin, trois gendarmes, tenant leurs chevaux en bride, étaient arrêtés devant la porte de cette même auberge et causaient vivement avec l'hôtesse.

—Je vous dis, messieurs les gendarmes, disait la bonne femme d'une voix qui eût pu trahir son émotion, je vous dis que les gens que j'ai reçus hier n'ont rien de commun avec ceux que vous cherchez. D'ailleurs, je crois les avoir reconnus pour des marchands du village voisin; au surplus, ils sont partis depuis longtemps...

—Et de quel côté allaient-ils?

—Ils ont côtoyé le bois à gauche et tournés par le chemin vert.

—Merci.

—Et maintenant que Dieu les garde! fit la bonne hôtesse en rentrant chez elle et en se signant dévotement, et qu'il me pardonne le mensonge que je viens de faire, car c'est à droite qu'ils ont passé.

II

Au pied du mont Grimsel, une des hautes montagnes qui séparent le Valais du canton de Berne, entourée de toutes parts de roches à pics et d'éternels glaciers, on voit une délicieuse vallée, riche de moissons et de fraîches prairies. Au milieu de cette vallée l'œil surpris s'arrête avec étonnement sur un chalet solitaire, posé comme une oasis au milieu du désert, pour le repos et le secours des voyageurs que le hasard ou la curiosité amène dans ces pittoresques contrées.

Cette maison hospitalière, toujours abondamment pourvue de vin, de chevreau, de fromage, etc., est une sorte de petit hospice établi, au milieu de cette région déserte, par le gouvernement de Berne, et le bon ermite qui l'occupe est obligé de recueillir les voyageurs et de leur fournir tout ce qui leur est nécessaire, à la condition cependant qu'ils paieront leur dépense. On ne peut habiter cet endroit que quatre on cinq mois au plus, cette route étant impraticable pendant le reste de l'année. Quand le solitaire l'abandonne, il y laisse des provisions telles que de la viande salée, du pain séché, du fromage et du bois à brûler, pour le

cas où quelque imprudent voyageur se serait engagé dans les montagnes trop tard dans la saison d'hiver. De longues perches plantées des deux côtés du chemin à une petite distance les unes des autres, indiquent cette route, dans les temps où les neiges ont couvert les chemins.

De nombreux troupeaux de chèvres sont entretenus dans les montagnes : on les voit, au soleil levant, se disperser dans les pâturages ; et le soir, au coucher du soleil, le chevrier (ou berger) les rassemble au bruit d'une sorte de cornemuse, pour les enfermer dans les étables.

Autour de la maison solitaire sont éparses de petites huttes dans lesquelles on conserve ces fromages du Valais si vantés pour leur qualité supérieure. Ces huttes dépendent de l'hospice, et donnent asile à une demi-douzaine de paysans employés à la confection des fromages.

Une nuit que le ciel était parsemé d'étoiles, que la lune éclairait l'ombre gigantesque des glaciers voisins, que l'on entendait au loin le bruit des eaux roulant avec fracas de la cime des rochers jusqu'au fond des précipices, le solitaire de la vallée fut éveillé par les aboiements incessants de Dragon, robuste et vigilant gardien, chargé de veiller à l'extérieur et de ramener à l'auberge les pauvres voyageurs qu'un hasard malheureux aurait égarés.

Le bon ermite se leva à la hâte, prit sa lanterne et ouvrit la porte ; il trouva Dragon qui, l'œil en feu, le poil hérissé, semblait lui faire signe de le suivre et paraissait impatient de commencer une chasse pour laquelle sans doute il n'était pas novice.

—En route, Dragon ! dit le vieillard ; et le chien prit les devants, se retournant de temps à autre et s'arrêtant un instant pour regarder son maître avec cet air de bonhomie grotesque qui caractérise les chiens des montagnes.

Après un quart d'heure environ d'une marche pressée, Dragon s'arrêta près d'une source jaillissante dont l'eau bienfaisante et limpide arrosait les pâturages de la pittoresque vallée, et dont le murmure calme contrastait d'une manière frappante avec le fracas impétueux des torrents qui l'avoisinent.

Un enfant d'une douzaine d'années était étendu sur la terre, pâle et presque sans vie, la tête penchée, les yeux à demi fermés, les pieds meurtris et ensanglantés. La fatigue seule semblait l'avoir mis en ce triste état, car aucune blessure apparente n'indiquait qu'il eût été victime de quelque attentat.

Dragon s'approcha avec précaution, présentant au bon père son robuste cou toujours garni d'un panier dans lequel se trouvaient quelques provisions et une bouteille d'une liqueur fort en renom, que l'ermite composait lui-même avec les plantes salutaires dont toute la Suisse est si riche, et qu'il recueillait lui-même dans les vallées voisines.

Le vieillard souleva doucement l'enfant, lui frotta le front et les tempes avec son cordial, et lui en fit avaler quelques gouttes. L'effet ne s'en fit pas attendre longtemps; le jeune homme ouvrit les yeux, et en regardant autour de lui, une légère teinte pourprée colora son front. Le bon solitaire le prit entre ses bras : la tâche n'était pas au-dessus de ses forces, car l'enfant était faible et délicat, et si ce n'eût été le costume grossier dont il était revêtu, on l'eût pris pour un enfant de bonne famille, à voir ses traits si doux, ses cheveux blonds et soyeux, et sa peau fine et blanche.

Un quart d'heure après, précédé de Dragon, dont les joyeux aboiements faisaient écho dans les montagnes, le

bon solitaire rentrait chargé de son précieux fardeau, et déposait dans un lit doux et bien bassiné notre petit voyageur perdu. On pansa ses pieds, on frictionna ses membres endoloris avec un baume réparateur, et Dragon ne quitta son poste près de l'enfant que lorsqu'il vit le sommeil s'en emparer, et les paisibles habitants de la maison retourner chacun à leur lit.

Douze heures de repos et d'un profond sommeil rendirent au jeune homme sa santé et ses forces; et à son réveil il trouva à son chevet le vieillard qui avait été son sauveur.

Le jeune homme lui tendit les bras en pleurant.

—Doucement, doucement, enfant, point d'émotions, elles pourraient vous être nuisibles. D'abord, comment vous appelle-t-on ?

—Pietro, répondit-il, en rougissant légèrement.

—C'est bien ; vous vous êtes sans doute égaré dans ces montagnes? Dites-moi, mon enfant, quel est aussi le nom de votre famille, quelle est sa demeure? car il faut qu'on la fasse prévenir de votre séjour en cette maison.

—Ma famille !... dit l'enfant, en paraissant hésiter... ma famille... Je... je n'en ai plus.

L'ermite vit bien que Pietro lui cachait la vérité.

—Soyez franc, jeune homme, car le ciel vous entend ; vous voyez devant vous, non un juge, mais un père tout prêt à excuser quelques petites folies, quelques sottises de mauvaise tête ; allons, enfant prodigue, Dieu est bon et miséricordieux, et vos parents ne seront pas plus sévères que lui.

— De grâce, bon solitaire, ne m'interrogez pas ; souffrez que je garde un secret qui n'est pas le mien. Je n'ai plus ni asile ni famille, et le ciel qui m'entend sait

que j'ai toujours été un fils soumis et respectueux. Un malheur affreux pèse en ce moment sur moi et les miens; mais je jure sur les cendres de ma pauvre mère que je suis digne de tout l'intérêt que vous voudrez bien me porter. Ah! prenez pitié d'un pauvre enfant bien malheureux; je vous servirai avec zèle, je garderai les troupeaux que vous me confierez, je serai dévoué et fidèle. Oh! de grâce, ne me repoussez pas...

L'enfant s'était agenouillé sur son lit, et sa pâle et douce figure était inondée de larmes ; le vieillard lui ouvrit les bras et le serra sur son cœur.

—Je veux vous croire, Pietro, je respecte un secret qui ne vous concerne pas uniquement. Restez près de nous tant que les circonstances l'exigeront. Aussitôt que vos forces seront revenues, je vous confierai mon troupeau de chèvres ; votre seul travail consistera dans quelques soins à lui donner et à le conduire dans les vallées voisines.

C'était un tableau à la fois riant et sublime, que cette tranquille vallée, tapissée de fleurs, ornée çà et là de gracieux bouquets d'arbres fruitiers, avec ses alentours formidables de glaciers éternels, de rochers inaccessibles; avec son eau bleue et tranquille glissant sous l'herbe comme un ruban d'argent, et ses furieuses cataractes dont le bruit, quoique lointain, faisait frémir et trembler. Et au milieu de tant d'effrayantes et douces choses, ce bel adolescent, aux cheveux blonds, à la noble figure, appelant au son d'un instrument montagnard son troupeau de chèvres, de voir toute la troupe mutine accourir, défilant une à une sur le penchant du rocher et au bord d'un précipice par le sentier le plus étroit, le plus impraticable, et plus leste, plus agile que le jeune chamois, bondir d'un

pic à l'autre sur une pointe aiguë où leurs quatre pieds pouvaient à peine trouver place, y rester en équilibre ou s'élancer aussitôt sur d'autres pointes, soit inférieures soit plus élevées ; car dans ces contrées accidentées, la chèvre a su garder, comme à l'état sauvage, toute sa souplesse, son humeur vagabonde et une partie de son indépendance; elle s'attache, elle aime, mais son affection est intelligente; docile par amitié, elle est indomptable par la force et les mauvais traitements.

Il n'y avait pas deux mois que Pietro dirigeait le troupeau que déjà chaque chèvre le connaissait, que chacune entendait son nom, et que toutes accouraient à sa voix, aussi empressées, aussi dociles que le fidèle Dragon. Ce qui distinguait particulièrement le troupeau de Pietro, c'était la variété d'espèces dont il était composé : le bon ermite s'était procuré à grand'peine les plus belles et les plus curieuses : la chèvre de cachemire, dont le poil fin et laineux sert à la confection des châles de ce nom; la chèvre du Thibet, que l'on élève pour le même usage. Pietro, en véritable enfant, était fier de son troupeau ; il le soignait, l'aimait, et mettait une sorte de vanité à l'entendre citer comme le plus beau, le plus familier des vallées environnantes.

Le jeune Pietro avait aussi sa jolie chèvre de prédilection. Oh ! pour celle-là il eut donné toutes les autres ! Angora était blanche comme du lait, et son poil si long et si soyeux, qu'il eût traîné à terre, si chaque jour l'enfant ne l'eût natté, peigné et brossé. Une double rangée de petits grelots ornait son cou, et comme si la coquette en eût été fière, elle tenait haute et droite une tête animée d'un regard plein d'espièglerie et de gentillesse. Le jeune homme, en proie à la mélancolie qui ne le quittait que rarement,

restait-il soucieux, le regard tourné vers le ciel, Angora se couchait à ses pieds, le regardait avec expression de ses yeux jaunes et mordorés, lui donnait de légers coups de tête, posait ses pattes sur ses épaules, et lui léchait le visage et les mains ; alors, tiré tout à coup de sa rêverie, le jeune homme, pour la récompenser de ce bon office, lui cueillait les plus frais bourgeons, l'herbe la plus tendre; la menthe et le serpolet n'étaient pas assez parfumés pour la chèvre gâtée. Angora mangeait doucement dans sa main; mais quelquefois, par un nouveau caprice, frappant la terre de son pied mutin, elle faisait sur elle-même cinq ou six bonds, ruant comme un jeune cheval, et retombait d'aplomb légère et gracieuse.

Le troupeau se ressentait des soins intelligents de Pietro, et bientôt il eut la renommée pour l'excellence de son lait et la qualité de ses fromages, au point que les autres chevriers ne pouvaient se défendre d'une sorte de jalousie; mais ils n'osaient la faire paraître, car l'ermite était tout-puissant en ce lieu ; et d'ailleurs, dans la simplicité de leur croyance, ils eussent craint d'attirer sur eux quelque grand malheur. Ils se bornaient à le montrer au doigt, et le désignaient sous le nom de Pietro le *Monsieur*.

Quoique le calme profond qui règne dans ces montagnes et la vie pastorale eussent paru ramener dans le cœur de l'enfant quelque sécurité, il s'en fallait beaucoup cependant qu'il fût heureux; son front était souvent obscurci par un nuage, on l'entendait soupirer lorsqu'il était seul, et parfois même, l'ermite l'avait surpris le visage baigné de larmes. Ce qui avait surtout étonné le vieillard, ce fut de découvrir dans Pietro les traces d'une éducation distinguée. Malgré toute la prudence du jeune homme à taire ses petits talents, il lui échappait parfois de se trahir. Par

exemple, un jour l'ermite trouva, dans un cahier qu'il emportait souvent, l'esquisse d'un site voisin et le portrait de sa chèvre favorite, dessinés avec un ensemble et une netteté remarquables ; il aimait la lecture avec passion et ne sortait jamais sans un livre. Pietro avait une jolie voix, et lorsqu'il chantait dans la vallée, ses accords mélancoliques ravissaient, en portant aux plus douces émotions de l'âme ; le bon solitaire lui donna de la musique religieuse, l'enfant la déchiffrait très-bien, et ce fut pour lui une grande distraction. Plusieurs fois le vieillard avait essayé d'obtenir ou de surprendre sa confiance; mais alors il paraissait si affligé, si triste d'être forcé de se taire avec son protecteur, que celui-ci n'avait pas le courage de le chagriner davantage, et qu'il y renonça complétement ; car il découvrait chaque jour tant de bonnes qualités dans Pietro, qu'il s'y attachait de plus en plus, et le traitait comme son fils. Il lui apprit à connaître la grande famille des plantes, leurs rapports entre elles, et leurs propriétés médicinales. Cette étude charma l'esprit sérieux du jeune homme, et contribua singulièrement à ramener une sorte de calme dans son âme.

Un soir que depuis longtemps déjà le soleil était caché derrière les montagnes, le bon solitaire de la vallée fut surpris de ne pas voir arriver le chevrier à l'heure accoutumée, car depuis près d'une heure Pietro était en retard. Le vieillard paraissait en proie à la plus vive inquiétude lorsqu'il l'aperçut de loin ; mais en voyant sa figure gonflée et ses yeux rougis par les larmes :—Qu'avez-vous donc, mon fils? lui dit-il, en lui ouvrant ses bras. Ayez confiance en moi, ayez donc confiance en celui qui vous aime comme un père.

Pietro se précipita avec tendresse sur ce cœur tout pa-

ternel, et son secret parut un instant près de lui échapper; mais tout d'un coup il s'arracha avec effort de ses bras et s'enfuit en pleurant. Dans la nuit on l'entendit soupirer et sangloter.

Le lendemain, le jour paraissait à peine, que l'on frappa à la porte de l'ermitage.

—Comment ! c'est toi, Simon ! dit Jean, un des garçons employés dans la maison hospitalière, en ouvrant la porte ; mais, Jésus, faut qu'il soit arrivé quelque chose de nouveau pour que tu aies abandonné ton troupeau aux loups et aux *rôdeurs*.

—Sois sans inquiétude sur mes chèvres, l'ami. Mais je veux parler à l'ermite.

—Bah ! dit Jean d'un air niais et curieux, est-ce donc quelque chose de si secret qu'on ne puisse le savoir ? Que lui veux-tu donc ?

—Ah !... s'il te le demande, tu diras que tu n'en sais rien, fit en souriant malicieusement le vieux chevrier ; vois-tu, Jean, c'est la curiosité qui a perdu notre mère Ève, et si elle n'avait pas eu ce vilain défaut, je ne garderais pas des chèvres, et toi tu ne ferais pas des fromages... Mais va prévenir ton maître.

Jean se mordit les lèvres.

En cet instant l'ermite, que l'habitude avait rendu matinal, venait de descendre dans la salle basse, où il se tenait habituellement, et il était occupé à donner à Pietro quelques instructions journalières lorsque le vieux Simon entra.

—Que voulez-vous, mon brave Simon ?

Simon souleva le bonnet de laine grise qui cachait son front chauve, puis il tira d'une de ses poches un petit objet qu'il présenta au solitaire.—J'ai trouvé ce *brimborion* hier

soir, quand je revenais avec mes chèvres dans la vallée : c'est, ma foi ! un brave soldat, une belle figure d'homme, et une épaulette d'or encore !

L'ermite prit le portrait des mains du chevrier : c'était une miniature faite par un grand peintre, représentant un militaire; à son uniforme, on reconnaissait facilement qu'il était colonel. Pendant que le vieillard examinait cette belle peinture en se demandant à qui pouvait appartenir ce précieux travail, un cri s'échappa du fond de la salle, et Pietro, pâle, éperdu, vint tomber à ses pieds.

—Oh! rendez-le moi, ce portrait! il est à moi, bien à moi! c'est mon père ! c'est son image ; je l'ai perdu hier dans la vallée... oh! j'ai cru que j'en mourrais... Je l'ai cherché en vain, voilà la cause de mon nouveau chagrin, de mon désespoir !

– Pietro avait joint les mains, et il parlait avec une sorte d'angoisse qui tenait du délire.

—C'est bien, dit l'ermite à Simon, je n'avais pas besoin de cette preuve de probité pour vous bien connaître : merci, mon brave. Il faut rendre à César ce qui appartient à César; et il tendit le portrait au jeune homme sans l'examiner davantage et sans ajouter un mot.

Pietro embrassa le bon vieillard à plusieurs reprises, et comme pour le remercier de sa discrétion.

Depuis ce jour, la mélancolie de Pietro s'accrut sensiblement; il fuyait tout le monde et semblait ne se trouver heureux que dans les sites les plus sauvages et les plus isolés. Sa santé s'en ressentit, et le bon solitaire commença à concevoir à ce sujet les plus graves inquiétudes.

La belle saison avait pour la troisième fois ramené l'ermite et Pietro dans la vallée, lorsqu'en rentrant un soir,

le jeune chevrier rencontra Jean qui revenait de la ville, où il avait vendu des fromages. — Voyez-vous là-bas, dit-il à Pietro, en affectant une sorte de mystère, voyez-vous derrière le grand rocher noir c'te touffe de pins ?

— Oui.

— Eh ben, là derrière, il y a un homme assis : je l'ai vu comme je vous vois, et je lui ai parlé comme je vous parle.

— Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à cela ?

— Mais vous ne m'entendez-donc pas ? Ce n'est point un habitant de nos contrées, c'est un étranger; il paraît très-fatigué; et comme je passais, il m'a demandé s'il ne trouverait pas dans la vallée queuq' habitation où il puisse obtenir des renseignements dont il avait besoin, et où il pourrait se reposer queuques jours.

— Eh bien, que lui as-tu dit ?

— Qu'il ne pouvait pas mieux s'adresser, puisque j'étais un des garçons de la maison hospitalière qu'il voyait là-bas au fond de la vallée; et je la lui ai désignée du doigt, en lui disant que s'il voulait y venir avec moi, je l'y conduirais en peu de temps.

— Merci, mon ami, a-t-il ajouté, vous marchez vite, je ne pourrais vous suivre. Je suis brisé de fatigue, et mes pieds sont meurtris par les mauvais chemins.

— Ah, à votre aise, monsieur, comme il vous plaira...

— C'est sans doute quelque pauvre artiste qui se sera égaré en cherchant quelque site, quelque beau paysage.

— Du tout, ah ben oui ! celui-ci a l'air comme il faut, des souliers neufs et un chapeau propre... Et puis encore, il m'a donné cinq francs, en me remerciant bien... Vous voyez bien que ce n'est pas un artiste.

—Alors, ce sera un voyageur curieux qui aura perdu la trace de son chemin.

En cet instant, Jean et Pietro virent l'étranger dont ils s'entretenaient descendre la montagne ; le chemin était glissant et peu praticable pour d'autres que des montagnards.

—Cet homme à bien de la peine à descendre, dit Pietro.

—Oui, avec cela qu'il n'est pas jeune ; il a les moustaches et la barbe couleur de chinchilla ! Jolie fourrure, ma foi! On croirait que c'est un vieux militaire, il a un ruban rouge à sa boutonnière.

—Un ruban rouge, dis-tu ?

—Eh bien, mais... qu'est-ce que vous avez donc, Pietro ? vous v'là aussi blanc que votre petite chèvre Angora...

— Rien, mon ami... rien. Veux-tu me rendre un service... Conduis mon troupeau à la maison... je veux aller aider cet étranger à marcher...

—Oh ! tout comme il vous plaira, Pietro... tout comme il vous plaira...

Et Jean siffla les chèvres, qui avec quelque peine se mirent en devoir de le suivre.

Pietro le quitta brusquement et courut avec précipitation dans le sentier où il commençait à distinguer le voyageur; sa taille était haute et bien prise, mais légèrement courbée ; il y avait dans l'ensemble de sa tenue quelque chose de négligé, un certain abandon dans lequel l'observateur eût pu remarquer encore plus de découragement d'âme que de fatigue de corps.

Depuis environ une demi-heure, tous deux suivaient le même sentier et avançaient l'un vers l'autre, lorsque deux cris partirent à la fois :

—Charles !

—Mon père ! Je vous revois enfin... Dieu est juste !! Oh ! laissez-moi vous embrasser !

Et tous deux confondaient leurs larmes et leurs embrassements.

—Et cette affreuse condamnation qui fit mourir ma mère de douleur ?

—Une amnistie générale vient d'être accordée à tous les braves qui, ainsi que moi, n'avaient commis d'autre crime que d'avoir poussé la fidélité jusqu'au fanatisme pour l'Empereur... Mais toi, mon Charles, comment as-tu pu me quitter, m'abandonner ?... Juge de mon désespoir, lorsque forcé de fuir à l'instant, on te chercha partout inutilement aux alentours de cette auberge.

—Il fallait vous sauver malgré vous, mon père, et je compromettais votre salut !

—Oh ! je devine le res te, s'écria le colonel en embrassant son fils !

—Oui, mon bon père, ce que vous ne vouliez pas faire par tendresse paternelle, je trouvai le courage de le faire par dévouement filial. J'avais entendu votre conversation avec le capitaine dans cette auberge isolée, où venaient se dire adieu quelques compagnons d'infortune ; je me levai doucement, et saisissant l'instant où l'hôtesse était occupée, je franchis la petite porte de derrière et me trouvai en pleine campagne : vous étiez libre, vous étiez sauvé !... Je troquai mes habits contre ceux d'un petit pâtre, et je poursuivis mon chemin par les routes détournées. Mais comme vous êtes changé, mon bon père, comme vos cheveux ont blanchi !

—Le chagrin, les inquiétudes, l'incertitude de retrouver la trace de mon fils bien-aimé... Mais tu es bien pâle toi-même, cher enfant ; es-tu donc malade ?

—Comme vous, mon cher père, la peine du cœur... mais je sens là que je suis guéri ! Arrêtons-nous un peu sous ce vieux pin... J'ai tant de choses à vous dire.

—Et moi qui accusais le ciel d'injustice, qui accusais Dieu ! il me le pardonnera, je l'espère!... Mais dis-moi, mon fils, comment es-tu venu dans ces lieux sauvages ?

—Dans un instant, mon père, vous saurez tout. Mais permettez-moi de vous amener près du bon ermite qui m'a servi de père ; son inquiétude serait grande s'il ne me voyait pas revenir, car son cœur est pour moi celui d'un véritable ami ; sa maison hospitalière va vous rendre la santé et le bonheur.

Et tout en soutenant la marche pénible du vieux brave, Charles racontait à son père comment il s'était perdu et avait bien longtemps erré dans les montagnes, comment il s'était fait nommer Pietro, et comment encore le bon ermite lui avait confié les fonctions de chevrier.

A chaque incident de cet intéressant récit, le bon colonel, suspendant un instant sa marche, levait les yeux au ciel comme pour le remercier, et des larmes de joie glissaient sur son visage.

—Corbleu! dit-il en passant la main sur ses yeux, moi, vieux soldat, j'ai fait sans sourciller les campagnes d'Austerlitz et de Waterloo, et je pleure ici comme une femme !

En ce moment, ils arrivaient à la porte du chalet, et le colonel se trouva face à face avec l'hôte hospitalier.

Pietro se jeta dans les bras de son père adoptif. « Mon père ! !.. » ce fut tout ce qu'il put articuler, tandis que le colonel expliquait en peu de mots ce qui s'était passé.

L'ermite le pressa sur son cœur.—Brave jeune homme, le ciel vous a récompensé de trois années d'épreuves et

de douleur. Remerciez Dieu, et admirez comment le malheur sait faire un homme fort de l'enfant le plus chétif!

On dressa une table, et l'on servit un morceau de chevreau et une marmotte bouillie, du beurre excellent, des œufs et du fromage de chèvre, fort prisé des amateurs.

Après avoir fait honneur au repas, on porta un toast montagnard à la double paternité.

—Auquel de nous deux, dit en souriant le bon solitaire, Pietro doit-il appartenir légalement ? Vous lui avez donné le jour ; moi je le lui ai conservé, car je l'ai trouvé mourant!.. et c'est aussi l'enfant de mon cœur.

—A tous deux part égale, reprit le colonel sur le même ton. Au vieux soldat, Charles, l'enfant courageux qui a su dévorer sa douleur en silence et cacher trois ans un secret dans la crainte de compromettre son père. A vous, bon solitaire, Pietro, l'enfant laborieux qui, oubliant la mollesse de sa première éducation, n'a pas craint d'accepter la simple vie des montagnes et les modestes fonctions de chevrier.

En vrai *grognard* de l'Empire, ainsi qu'on désignait alors les débris de la vieille armée, le colonel bouda longtemps, et ne voulut pas que Charles se destinât à l'état militaire. Celui-ci devint un médecin fort distingué. A la prière de son fils, le colonel a, depuis, acheté dans le Valais une délicieuse maison, et l'hiver, lorsque la neige blanchit les chemins, tous les habitants, réunis à la veillée sous le toit de chaume, racontent encore, en forme de légende, l'histoire de *Pietro le Chevrier*.

Mme LOUISE LENEVEUX.



LES JEUNES ALSACIENNES.

LES JEUNES ALSACIENNES

I

Il faut se reporter à cinq ans en arrière pour se placer au milieu des simples événements qui feront l'objet de ce récit.

Nous vous introduirons d'abord dans une humble chaumière d'un petitvillage voisin de Keisersberg. — Le mobilier ordinaire des paysans décore la chambre du rez-de-chaussée : c'est le bahut aux planches luisantes de propreté, et chargées de faïence d'Alsace ; c'est la table aux pieds lourds ; dans un angle, l'horloge de bois. Quelques images coloriées sont clouées au mur, où nul papier ne dissimule la blancheur du plâtre.

Huit heures viennent de sonner à l'église. Tout dort

dans le village : les fabriques de tabac et de toiles peintes, disséminées sur la hauteur qui supporte Keisersberg et va rejoindre Ste-Marie-aux-Mines, ont arrêté les rouages infatigables de leurs machines.

Dans la chaumière que nous avons décrite veillaient, contre leur usage, un homme âgé d'environ soixante ans et une femme qui pouvait avoir dépassé la cinquantaine. Les labeurs des champs avaient couvert leur visage de plis nombreux et d'une teinte brune ; mais l'expression douce de leurs yeux, la régularité de leurs traits, rachetaient l'effet de la fatigue et de la vie au grand air.

Pendant un assez long temps, ces deux personnages gardèrent, l'un en face de l'autre, un silence morne et entrecoupé de soupirs que poussait Jeanne. Elle se baissa pour ranimer le feu de l'âtre par quelques brins de sarments; de son côté, Bruno Ludmann bourra et alluma sa pipe. Ce soin parut avoir rendu quelque énergie au vieux paysan, qui dit en se renversant sur son siége de bois :

—Que veux-tu, femme! A la grâce de Dieu. A quoi sert-il de geindre?

—Oui dà! dit Jeanne, tu en parles bien à ton aise, toi! comme si on pouvait prendre si facilement son parti de malheurs pareils! L'année a été si mauvaise!

—Faut-il pas que j'aille m'accrocher par le cou à un arbre?

—Ça ne te navre donc pas de voir que toute la récolte est perdue; qu'il n'y a rien au sac pour payer les impôts; que le prêteur d'argent Frick menace de faire vendre tout chez nous, comme chez nos voisins? Comment sortirons-nous de là, mon homme?

—Ma foi-Dieu! je n'sais pas.

—Toujours le même! dit Jeanne se fâchant. Tu as de

bons bras, tu es dur à la besogne ; mais de conseil, pas plus que sur la main. Ah ! si Fanny connaissait notre position...

—Chut ! fit Bruno. Pauvre fille ! qu'elle n'apprenne rien ! Ce n'est pas elle qui pourrait nous assister, n'est-ce pas?... Et ça la troublerait sans profit ; tandis qu'elle est si heureuse à Colmar, elle est chez de si braves gens !

—Pour ça, oui ! M. le baron de Kelrich et sa femme : c'est franc, c'est humain ; n'y a rien à dire.

—Écoute, Jeanne, tâche de cacher aussi notre malheur à notre seconde fille : Sœurette pourrait jaser...

En ce moment un léger bruit fit retourner les deux paysans. Ils se consultèrent du regard et prêtèrent l'oreille. Le bruit avait cessé soudainement. Bruno et sa femme pensèrent qu'ils s'étaient trompés ; et d'ailleurs, leur attention fut détournée par trois coups de bâton appliqués sur le volet extérieur de la fenêtre. Ils se levèrent.

—Qui est là ? demanda Bruno.

—Ouvrez, père Ludmann, répondit une voix sonore.

—Matthieu Valentin ! dirent à la fois les deux époux.

Et Bruno se hâta de tirer la cheville de bois qui empêchait le loquet de fonctionner.

Un grand et beau garçon de vingt ans parut sur le seuil. Sa taille accusait une nature riche et vigoureuse ; ses cheveux blonds s'arrondissaient en boucles sous sa casquette de cuir ; de hautes guêtres couvraient ses jambes, et son buste solide était pressé par une veste de coutil.

Le nouveau venu entra et secoua rudement la main de Bruno.

—Pardon excuse, dit-il, d'avoir frappé à votre volet si nuitamment ; mais par les fentes j'ai aperçu de la lumière,

et j'en ai profité pour m'enhardir, d'autant plus que je venais tout exprès à cette fin de vous parler.

—Ça se trouve bien, dit Bruno avec cordialité ; assieds-toi, garçon.

—Merci, père Ludmann ; ça n'est pas de refus, après la fatigue de ma course et l'émotion que j'ai eue.

—Toi ! s'écria Jeanne d'un air un peu moqueur, toi, de l'émotion !

—Vous allez en juger. Mais personne ne nous écoute ? ajouta Valentin, se tournant vers un grand rideau de toile peinte qui masquait une profonde alcôve.

—Non, dit Jeanne. Il n'y a là que Sœurette qui dort ; et comme elle ne boude pas à l'ouvrage, elle dort bien, va. Tu peux parler.

—Faut vous dire que j'ai du chagrin pour beaucoup de sujets, et que je commence à perdre l'appétit et le sommeil. Je ne suis plus alerte et jovial comme autrefois, et vrai, tous les ménétriers du Haut-Rhin ne me feraient pas faire tant seulement un tour de valse. On m'aurait jeté un *sort*, que ça ne serait pas pire. D'abord, j'ai pris en grande peine la mauvaise récolte de cette année. Ce n'est pas pour moi, orphelin, qui n'ai pas un bout de champ, mais qui ai des bras solides : c'est pour vous et les autres amis que le malheur a frappés. Donc, pour penser à mon aise, j'étais sorti de la ferme où je travaille et je suivais mon chemin, au hasard, le front baissé. Je me disais : « Par quel moyen pourrais-je me rendre utile au père Ludmann ? Hélas ! je suis aussi pauvre que lui. » Et ce que je disais là, ce n'était point par intérêt, croyez-le : car celle que j'aimais, que je ne dois plus aimer, ne voudrait plus de moi depuis qu'elle habite la ville et qu'elle a pris des manières de demoiselle.

—Fanny? interrompit Jeanne d'un ton de mécontentement, tu as tort de viser toujours à elle. Avant tout, son bonheur à c'te fille. Si Mme la baronne lui trouvait un bon parti...

—Suffit, s'écria Matthieu Valentin en secouant vivement son épaisse crinière, je n'en parlerai plus. Seulement j'avais mon idée et je voulais m'engager dans la troupe. Savez-vous que je ferais un fier cavalier! Et quand on revient avec un grade et une croix, on peut se présenter aux demoiselles. Mais pour le quart-d'heure, voici la fin de mon histoire : Comme j'allais toujours en avant, je me trouvai tout-à-coup dans la forêt; la nuit est noire en diable... Voilà qu'une lueur vint frapper mon regard; par curiosité je m'avançai, et j'entendis chanter un air en allemand; puis j'aperçus distinctement une *femme de mousse* accroupie au pied d'un sapin, devant un feu de broussailles.

—Une *femme de mousse!* [1] répétèrent avec épouvante Bruno et Jeanne, qui ne manquèrent point de se signer.

—Mon premier mouvement fut de prendre la fuite; car si je ne crains personne à la lutte, en revanche je ne me vante pas d'affronter les mauvais esprits. La fée se dressa et me fit signe de rester. Puis, me nommant par mon nom, elle dit : « Matthieu Valentin, tu as tort de me craindre ; « je m'intéresse à toi et à tes amis. Tu es soucieux, n'est- « ce pas? » Je lui répondis bien doucement en lui racontant mes peines et les vôtres. Alors elle reprit : « Je savais tout « cela, et je suis contente de voir que tu n'as pas essayé de « mentir : tu en seras récompensé. » Ces paroles m'avaient un peu enhardi, et je demandai conseil à la fée sur les

[1] On appelle ainsi, dans l'est de la France, des fées qui apparaissent aux bûcherons et aux voyageurs traversant les forêts. Nous n'avons pas besoin de dire que c'est un reste des superstitions d'autrefois.

moyens de réparer vos malheurs. Elle réfléchit, remua son feu, marmotta des mots auxquels je n'entendais goutte, et enfin elle me dit : « Il faut que Bruno Ludmann vienne ici, « cette nuit, avec toi. Va donc le chercher. Je lui appren- « drai son sort. » Puis elle m'ordonna de m'éloigner, et me voici !

Une espèce de stupéfaction s'était emparée du vieux paysan et de sa femme. Ce fut Jeanne qui rompit le silence en disant avec une véhémence fébrile :

—Sainte Vierge ! qu'est-ce que tu nous racontes, Valentin ! Comment ! mon homme irait affronter une sorcière !

—Mère Jeanne, répondit avec flegme le jeune homme, vous avez tort de vous fâcher. La fée m'a bien assuré qu'elle ne veut point faire de mal à votre mari.

—Fiez-vous-y !... Si ça te convient, retourne à la forêt ; mais tu y retourneras tout seul.

—C'est impossible, s'écria Valentin, j'ai promis que j'amènerais le père Bruno.

—Belle promesse... à une *femme de mousse !*... Est-ce qu'on leur doit tant de façons à ces êtres-là ?

—Chut ! fit Matthieu Valentin, qui parut effrayé ; je suis sûr que de là-bas elle vous entend. Voyons, père Ludmann, avez-vous du cœur ?

—Certainement oui, j'ai du cœur, dit Ludmann.

—S'il a de la raison il ne te suivra pas, mauvais sujet ! cria Jeanne en colère.

Cependant Bruno, prenant une résolution, s'était levé ; il repoussa vivement sa ménagère qui pleurait, décrocha son large chapeau, prit son bâton noueux et dit à Valentin :

— Marchons !

Et les deux hommes sortirent à la hâte de la chaumière.

Il s'était à peine écoulé quelques minutes lorsque le rideau de toile fut tiré vivement. Une toute jeune fille se montra. C'était Sœurette. Il eût été difficile de rencontrer une enfant plus gracieuse; son costume pittoresque, qu'elle avait repris pour sortir de l'alcôve, prêtait un charme particulier à sa physionomie fine et candide à la fois. C'était un corsage lacé au-dessous duquel une jupe très-courte et à gros plis s'arrondissait ; une coiffe noire retenait avec peine ses cheveux abondants et disposés en tresses selon l'usage du pays, où les demoiselles ont seules le droit de porter leur chevelure tressée.

Sœurette fut en deux bonds aux pieds de sa mère. Celle-ci exprima d'abord en ces termes son mécontentement :

—Eh bien ! c'est toi !... A quoi penses-tu donc de te lever ainsi au lieu de dormir ? Est-ce que tu serais curieuse ? Je parie que mam'zelle écoutait.

La jeune fille baisa tendrement les mains calleuses de sa mère et répondit avec une profonde soumission :

—Pardonnez-moi, chère mère, d'avoir écouté. Mais pour mon excuse, je vous dirai que j'étais bien inquiète.

—Inquiète... de quoi ?

—Dam, depuis quelque temps, on se parle bas ici ; on paraît affligé ; et vous, par exemple, ma bonne mère, vous cherchez à me cacher vos larmes. Mais je m'en suis aperçue et je pensais avec chagrin que je n'ai pas votre confiance, moi qui vous aime tant !

Jeanne, attendrie, ne put contenir son émotion. Elle attira sa fille, l'embrassa et la prit sur ses genoux.

—Pauvre mignonne ! dit-elle, elle avait deviné les choses. Va, tu ne te trompais pas ; nous étions dans la peine... Nous ne voulions pas te l'apprendre parce que, à ton âge,

on n'a pas besoin de prendre du souci. Mais il ne faut pas que ta sœur connaisse nos chagrins.

—Vous avez raison, ma mère.

—Peut-on voir un méchant garçon comme ce Valentin ! reprit Jeanne, revenant au principal ennui du moment. Quelle idée il a eue de venir quérir mon pauvre homme pour le mener à la mort peut-être !

—Rassurez-vous, dit Sœurette d'un ton de confiance : Valentin ne veut pas qu'il arrive malheur à mon père. Songez combien il a d'amitié pour nous.

Cet argument était sans réplique ; il s'appuyait sur le passé. Jeanne ne sachant que répondre et ne pouvant cependant quitter sa mauvaise humeur, dit en prenant son rouet :

—Puisque ton père s'amuse à courir les bois la nuit et à visiter les sorcières, il faut en son absence occuper le temps. Nous n'avons sommeil ni l'une ni l'autre : mettons-nous à filer.

Sœurette, qui était la docilité même, alla chercher son rouet et sa quenouille, et s'établit en face de sa mère. Le silence, — un silence pénible, — régnait dans la chambre.

Enfin Jeanne et Marie-Sœurette, accablées de fatigue, laissèrent la quenouille échapper à leurs mains, inclinèrent le front et tombèrent dans un profond sommeil. Il pouvait bien être dix heures... C'est tard au village !

II

Cependant Bruno et Valentin avaient pris à grands pas la direction de la forêt.

Pas une parole n'était échangée entre les deux paysans: leurs pensées inquiètes les occupaient suffisamment, surtout à mesure que se dessinait, sur le clair-obscur de l'horizon, la lisière de la forêt. Ils s'engagèrent au sein des masses de verdure : la lumière qui avait déjà frappé les regards de Valentin leur apparut et guida leurs pas.

Une femme de haute stature, enveloppée d'une cape brune et voilant ses traits sous les plis d'un mouchoir à carreaux rouges, se dressa en les voyant et leur cria :

—Vous êtes exacts et dociles ; c'est bien, vous en serez récompensés.

—Madame la fée, dit Ludmann, d'une voix altérée par l'émotion, que voulez-vous de pauvres gens tels que nous?

—Je veux vous donner un bon conseil: je n'en attends aucun prix, car je ne demande rien aux hommes... Ma vie est dans l'ombre; je n'ai rien de commun avec la terre.

Valentin, curieux comme on l'est à son âge, cherchait à pénétrer le mystère qui protégeait cet être bizarre. La femme s'en aperçut et dit rudement :

—Jeune gars, pourquoi tentes-tu de distinguer mes traits? Borne-toi à entendre mes paroles. Ludmann, voici ce qui a été décidé pour toi, après une consultation magique où j'ai interrogé le vol des oiseaux, l'aboiement d'un chien noir et d'autres signes certains : Tu es ruiné par les malheurs de la campagne ; il te faudrait pour te relever un temps et des ressources qui te manquent. Dans le village tout le monde a souffert pareillement : le remède doit être le même pour toi et les autres. Écoute bien : il y a loin d'ici au-delà des mers, un grand pays qu'on appelle les Etats-Unis d'Amérique; cette contrée fertile, immense, manque d'habitants; les cultivateurs sont assurés d'y trouver, en arrivant, protection et ouvrage ; on leur accorde de la terre,

ils se bâtissent des maisons et ils ne tardent pas à faire leur fortune. Telle est la patrie que tu dois adopter ; déjà bien des Alsaciens s'y sont établis à la suite des années mauvaises. Engage les anciens du village à décider leurs familles au départ ; puis, avec vos instruments de labour et vos charrettes, vous vous dirigerez vers l'Océan pour vous embarquer.

—O mon Dieu ! s'écria douloureusement Bruno, que m'ordonnez-vous là ! Quitter ainsi mon pays !

—Insensé ! répondit la femme, ton pays te donne-t-il le pain de la vie ? Obéis-moi, c'est pour ton bien.

L'imagination ardente du jeune homme s'était éveillée aux accents de la sorcière. Valentin avait pensé qu'il pourrait acquérir au loin la fortune et revenir la mettre aux pieds de Fanny.

—Tenez, dit-il, père Ludmann, m'est avis qu'il faut réfléchir à cette proposition-là. Il y en a dans le pays qui sont partis comme ça ; eh bien, après tout, quand nous aurions fait de bonnes petites économies, nous les rapporterions.

—A mon âge ! s'écria tristement Bruno en secouant la tête.

—Pourquoi pas ? Fiez-vous à la *femme de mousse :* elle en sait plus long que nous.

Au milieu de ce débat, un bruit de pas vint à retentir ; les interlocuteurs aperçurent le vénérable abbé Justin, le curé du village, qui, accompagné de son vicaire, allait porter le saint viatique à un mourant. Une lanterne que tenait le vicaire servait à éclairer la marche.

A l'aspect des deux hommes de Dieu, la sorcière poussa une espèce de hurlement, dispersa du pied son feu magique, puis disparut dans un épais buisson.

Tout cela n'avait duré qu'un moment. Bruno et Valentin se trouvèrent seuls : et, stupéfiés, incapables de prononcer une parole, ils reprirent à la hâte le chemin de leur demeure.

III

Le lendemain même, la nouvelle de l'apparition nocturne était devenue publique. Ludmann, ainsi que Valentin, ne tarissaient pas sur les merveilles dont ils avaient été témoins ; le récit, passant de bouche en bouche, s'était singulièrement enflé : c'étaient des exclamations, des cris de terreur, des commentaires à l'infini. On tint conseil. Les anciens se réunirent dans un cabaret : là on agita la question du départ pour l'Amérique : il y eut sans doute des opposants, des timides, des prudents ; mais comme les chances de l'avenir s'embellissent justement par la distance, surtout en présence de tristes réalités, la majorité des voix fut pour l'émigration.

En rentrant chez lui, Ludmann chercha vainement Sœurette ; elle était sortie sans même prévenir sa mère. En revanche, le cultivateur aperçut l'abbé Justin, qui l'attendait.

—Monsieur le curé ! murmura Bruno avec un respect mêlé de timidité, car sa conscience n'était pas en repos ; c'est trop d'honneur que vous nous faites...

Sans s'arrêter à des compliments, l'abbé Justin exposa franchement l'objet de sa visite :

—Mon bon ami, dit-il, je ne suis pas content de vous. Votre âge, votre expérience eussent dû vous mettre en garde contre de pernicieux conseils ; mais loin de donner

l'exemple de la raison, vous avez tout le premier répandu dans le pays des doctrines coupables. Qu'est-il arrivé? c'est que la population entière, renonçant à notre belle Alsace, ne songe plus qu'à aller chercher fortune à l'étranger!...

Bruno baissait la tête avec un embarras visible, tandis que Jeanne disait, d'un accent animé par le courroux :

—M'sieu le curé, c'est bien vrai ; a-t-on idée d'un homme d'âge qui croit aux balivernes des fées!

—Et d'abord, reprit l'abbé Justin, les fées n'existent pas. Les personnes qui prennent ce nom et profitent de la crédulité des habitants des campagnes sont d'abominables créatures dont l'arme habituelle est le mensonge. Voulez-vous que je vous apprenne quelle est la prétendue *femme de mousse*, comme vous l'appelez? Je la connais, moi... C'est une impie qui vit seule dans une hutte perdue au milieu des champs. Dénuée de tous sentiments religieux, ayant imputé à la Providence les égarements de sa jeunesse, elle passe son temps à s'occuper de sortiléges... Je ne crains donc pas de le dire, c'est Marguerite Germaine!

—Pas possible, s'écria Ludmann ; je l'aurais bien reconnue.

—C'est elle, répliqua le curé ; il n'y a que Marguerite Germaine qui ait pu vous donner ce conseil fatal.

—Mais, m'sieu le curé, dit le paysan, que ce soit elle ou une autre, le conseil n'a pas été donné pour notre mal, puisque c'est le moyen de réparer nos pertes.

—Détestable aveuglement ! Écoutez, Bruno : ce que vous allez faire est très-grave ; il s'agit du sort de votre famille et de vos concitoyens sur lesquels vous exercez de l'influence. Songez-y bien : quels reproches n'auraient-ils

pas le droit de vous adresser plus tard, si vous les aviez conduits à leur perte! Réfléchissez mûrement au parti que vous voulez prendre. Quant à moi, je crois avoir rempli mon devoir en vous prémunissant contre une résolution qui n'a pas été suffisamment méditée.

Après ces paroles, le curé s'éloigna. Mais le vieux paysan avait cette ténacité qui est particulière à sa classe; et comme, poussé par l'aventureux Valentin, il s'était avancé auprès des gens du village, il n'eût voulu pour rien au monde revenir sur ce qu'il avait dit.

La journée s'écoula ainsi; déjà des préparatifs pour le départ général se faisaient dans plus d'une chaumière. Cependant Sœurette n'avait pas reparu, et Jeanne, l'inquiétude au cœur, avait prié Valentin,—quoiqu'elle fût bien mécontente de lui,—d'aller au-devant de la jeune fille, lorsqu'un bruit de voix attira la paysanne sur le seuil de son habitation. Elle jeta un cri de stupeur et de joie...

Ce n'était pas Sœurette seulement qu'elle avait vue, c'étaient ses deux filles! Valentin les escortait fièrement.

—Est-il Dieu possible! dit Jeanne; ma Fanny!

Et Jeanne pressait Fanny contre son cœur; et Fanny, avec ce ton posé qu'elle avait pris au service de gens distingués, fit connaître en ces termes la cause de son arrivée subite:

—Mes bons et chers parents, si vous me voyez ici, ne vous en étonnez pas. Au moment où il est question d'un projet qui doit changer votre sort, ma place ne pouvait être qu'auprès de vous. Je l'avouerai, la résolution que Sœurette est venue m'annoncer en toute hâte m'a profondément affligée. Vous m'aviez caché votre détresse, quoique j'aie le droit de connaître toutes vos peines; mais

par quels moyens allez-vous combattre le mal? Au lieu de lutter courageusement contre des revers passagers, vous vous apprêtez à partir sans savoir ce qui vous attend sur la terre étrangère!... Patience et force, un temps meilleur viendra. Pardonnez à votre fille de vous donner des conseils, et ne les attribuez qu'à sa tendresse.

Valentin était pétrifié d'admiration en entendant ces belles choses sortir des lèvres de sa chère Fanny; Jeanne pleurait; Sœurette, ravie, battait des mains.

Bruno, cependant, fronçait le sourcil et répondit d'un ton ferme:

—Je regrette de ne pouvoir pas t'écouter, ma fille. Mais, vois-tu, les affaires sont arrangées. On a pris des engagements; on a trinqué au prochain départ; les compères crieraient tous que je suis sans parole, et je serais déshonoré dans le village.

—Comment, mon bon père! Déshonoré pour avoir eu de la raison?

—Pour avoir manqué à ma promesse: ça ne m'est jamais arrivé, et certes je ne commencerai pas aujourd'hui. Ainsi ne lanternons pas. Jérôme a déjà chargé sa voiture; Pierre Verdeck et quelques autres achèvent leurs préparatifs. Il ne faut plus songer qu'au départ. Rassure-toi, Fanny, Dieu nous protégera. Pour ce qui est de toi, tu ne pâtiras point; tu as de bons maîtres qui ne te laisseront pas manquer.

—Je leur ai appris votre dessein, dit Fanny; M. le baron en a été bien peiné. Je lui ai annoncé aussi que je n'abandonnerais pas mes pauvres parents.

—Eh quoi! s'écria tout le monde.

Fanny ajouta, d'une voix animée par la tendresse filiale:

—Me préserve le ciel de vivre heureuse et tranquille lorsque ceux que j'aime pourraient courir des dangers! Tandis que vous étiez ici, je restais volontiers à Colmar; mais si vous persistez à partir, je partirai avec vous!

Bruno Ludmann se récria et invoqua l'autorité de Jeanne; mais Jeanne se taisait... car la pauvre mère ne pouvait s'empêcher de regarder la compagnie de sa fille comme une consolation.

IV

Le jour fixé est arrivé. Près de cinquante chariots encombrés de meubles, d'outils, d'instruments divers, sont rangés le long de la rue principale et dépassent même l'entrée du village.

On ne pleure pas, mais une gravité morne règne sur toutes les physionomies. Peut-être n'y a-t-il que Valentin qui, au fond, soit joyeux ; car le jeune homme ne perd pas une occasion de contempler la charmante Fanny, et tout bas il se dit qu'on peut se marier aussi bien en Amérique qu'en Alsace.

Au moment même où le signal du départ allait être donné, les cloches de l'église retentirent soudain à grande volée.

Les habitants écoutèrent d'abord avec stupéfaction; puis quelques-uns se détachèrent du groupe principal et pénétrèrent dans l'église; peu à peu les autres les suivirent, tandis que les cloches,—ces voix de la prière,—continuaient de sonner.

L'abbé Justin était en chaire. Son visage animé par la foi, par la charité, semblait entouré d'une auréole.

—Mes enfants, dit-il, les larmes aux yeux, vous partiez donc sans m'adresser un adieu ! Vous aviez peur de mes reproches, vous vouliez vous soustraire à mes supplications. Êtes-vous bien les fils de l'honnête et religieuse Alsace ? Entendez votre pasteur pour la dernière fois... oui, pour la dernière fois; car si vous avez le froid courage de quitter le toit de vos pères, moi je n'abandonnerai pas mon église. C'est le poste où j'ai été établi comme une sentinelle vigilante. Et vous, mes enfants, avez-vous oublié en un moment les souvenirs de votre passé ? Songez-donc que cet humble temple du Seigneur a été témoin de votre baptême ; qu'ici, vous avez reçu l'ineffable bienfait de la communion ; songez encore que l'autel de la Sainte-Vierge a entendu vos serments d'époux. Enfin, pensez-y, à quelques pas dans le cimetière sont les dépouilles sacrées de vos pères !... N'est-ce pas un crime de fouler aux pieds tant de souvenirs ?... Répondez-moi : qui de vous veut s'éloigner de cette église, de ces tombeaux ? Qui de vous veut partir ?...

Un silence morne suivit ces paroles chaleureuses.

—Si parmi les fidèles confiés à mes soins, ajouta le vénérable curé, il en est un qui oublie à ce point ses devoirs, je ne le retiens pas, il peut s'éloigner ! Passage à l'ingrat !...

Nul ne sortit de l'église. Une douce joie illumina les traits du curé, qui reprit :

—Mes enfants, je suis content de vous. Maintenant, vous êtes dignes d'apprendre une bonne nouvelle. M. le Préfet du département, sur la prière de M. le baron de Kelrich, a daigné accorder aux habitants du village un secours suffisant pour réparer, et au-delà, les fâcheuses conséquences de la mauvaise récolte !

La sainteté du lieu empêcha seule les paysans d'accueillir cette nouvelle par un hourra bruyant ; aussi se hâtèrent-ils de se répandre sur la place pour faire retentir l'air à leur aise de vivats et de chants. Il fallait voir surtout l'allégresse de la famille Ludmann.

Seul, Valentin était triste. Il prévoyait déjà le départ de Fanny.

—Qu'as-tu donc, mon pauvre Valentin ? demanda Sœurette avec une malice mêlée de bonté.

—J'ai... que Fanny va nous quitter, et que ça ne me plaît point.

—Bah ! Colmar n'est pas loin d'ici. Et puis, mon père a dit que l'année prochaine...

—Quoi ? l'année prochaine, répéta Valentin tout ému.

—Tu verrais qu'on peut bien se marier en Alsace.

—Vive l'Alsace ! s'écria le jeune homme en agitant sa casquette. A bas l'Amérique ! A bas les voyages !

ALFRED DES ESSARTS.



LE FILS DU PILOTE

LA TÊTE ET LE BRAS

OU

LE FILS DU PILOTE

ASSISE sur le seuil d'une maisonnette un peu plus élevée et un peu mieux construite que les cabanes de pêcheurs qui l'entouraient, mais beaucoup moins élégante que les habitations de nos villes, une femme au visage bruni, aux mains rudes et hâlées, tenait ses regards obstinément attachés sur la route qui serpentait au pied de la demeure rustique. De cet endroit l'on entendait le bourdonnement de la mer, et l'œil pouvait distinguer le mouvement des vagues qui venaient se briser contre le môle destiné à fermer au sud le petit port de Cette.

Ce jour-là, Catherine avait sans doute un grave sujet d'inquiétude. Hélas! le même motif revenait souvent exci-

ter les mêmes angoisses. Que de fois déjà elle avait ainsi épié le retour de son mari ou de son fils ! Sa vie entière ne devait-elle pas s'écouler à prier, à trembler, à attendre, jusqu'à l'heure où l'un et l'autre peut-être ne reviendraient plus ? Tel est le sort réservé à presque toutes les femmes ou filles de l'habitant des côtes.

Catherine poussa tout-à-coup un cri de joie : elle venait d'apercevoir à travers le crépuscule deux personnes qui marchaient rapidement du côté de la maisonnette, et ce fut plutôt avec son cœur qu'au moyen de ses yeux qu'elle reconnut en eux le brave pilote Jean et leur fils Pierrot.

Un instant plus tard, la petite famille se trouvait réunie autour d'une table où Catherine venait de disposer le repas du soir.

—Quelles bonnes nouvelles rapportez-vous du port? demanda la ménagère, lorsque les premières écuelles eurent été vidées.

—Le yacht [1] construit pour M. de Senneroy d'après mes indications tient admirablement la mer, répondit le pilote. Croirais-tu que Pierrot refuse de m'accompagner demain au château, où cet excellent monsieur m'a bien recommandé d'aller goûter son vin ?

—Est-il possible, Pierrot, que tu ne sois pas enchanté d'être reçu au château?

—Oui, mère; je n'y suivrai mon père que si vous me l'ordonnez absolument.

—Oh! mon cher enfant, nous te laisserons parfaitement libre.

—C'est une pièce blanche que tu perds là, mon garçon,

[1] Bâtiment de plaisance.

continua le pilote, car M. de Senneroy n'eût pas manqué de t'acheter l'un ou l'autre de ces petits ouvrages que tu as appris à fabriquer. Voyons, es-tu bien décidé ?

— Oui, oui ; je désire ne point me trouver en présence du jeune monsieur. Un petit dédaigneux!

—Allons, allons ! dit Catherine, tu es injuste et tu as tort d'en vouloir à M. Paul.

—J'ai tort... j'ai tort ! reprit l'enfant, de ce ton accentué qui distingue le langage méridional. Oh! je lui ferai payer cher, quelque jour, toutes les impertinences avec lesquelles il m'échauffe sans cesse les oreilles.

—La violence, mon ami, a perdu et perdra toujours les meilleures causes, aux yeux des gens raisonnables et surtout au tribunal de Dieu. Il serait mal à toi d'abuser de ta force contre cet enfant.

—Vous ne pensez pas qu'il soit mieux à lui d'abuser de son esprit envers moi.

—Non, sans doute, et je puis justement te répéter à ce sujet des paroles que j'ai entendu prononcer par notre vénérable pasteur. Je les ai bien retenues ; les voici : « L'esprit et la force doivent s'unir et s'entr'aider; le premier conçoit, la seconde exécute ; il sème, elle fait fructifier ; celle-ci est à celle-là ce que le gouvernail est au vaisseau. Telle est la loi du Seigneur.

—Cela doit être vrai, puisque vous le dites et M. le curé aussi ; mais j'ai peine à comprendre qu'une tête remplie de ce qu'on trouve dans les livres soit aussi utile que deux mains adroites ou deux bons bras.

— Pour ce soir, continua Catherine, je veux seulement obtenir que tu me promettes de ne plus manifester aucun ressentiment contre le jeune monsieur, pour quelque plaisanterie bien innocente sans doute.

—Je ne saurais rien vous refuser, ma chère mère. Demain, le jeune monsieur viendra sans doute encore me narguer; mais afin de vous prouver combien je suis soumis à vos volontés, je m'engage à lui épargner une trop juste correction.

—Tu agiras en homme sage et tu te conduiras en bon fils, conclut le pilote ; il embrassa son fils et l'on se sépara.

Le lendemain, Pierrot, à demi couché au fond d'un gracieux canot que berçait doucement le roulis des vagues, renouait les mailles rompues de ses filets. La chanson dont l'enfant accompagnait son travail fut interrompue par ces mots :

—Hé ! Pierrot, mon ami Pierrot, pousse donc ta barque jusqu'au rivage : je veux y monter et causer avec toi.

L'auteur de l'interpellation importune était M. Paul de Senneroy.

Le jeune monsieur, ainsi qu'on l'appelait parmi les pêcheurs, profitait chaque jour des heures de récréation que lui laissait son père, dont le château se trouvait situé à fort peu de distance du rivage, pour venir se promener sur les bords de la mer.

Paul ne comptait guère plus de treize ans. Doué d'une mémoire et d'une intelligence remarquables, il étudiait avec ardeur, observait avec patience ; aussi recueillait-il de ses efforts les plus heureux fruits. Le fils de M. de Senneroy avait ainsi acquis sur les enfants de son âge une supériorité incontestable.

Notre nouveau personnage aurait mérité d'être cité pour modèle, si par malheur l'orgueil n'eût terni l'éclat de tous les avantages que possédait le petit garçon : partout il cherchait l'occasion d'étaler son savoir, de faire

briller son mérite ou son esprit, et, sans être méchant au fond, il ne pouvait résister à la coupable tentation d'humilier ceux qu'il rencontrait. Cette vaine satisfaction lui enlevait autant d'admirateurs qu'elle lui donnait d'ennemis. Paul, on l'a vu, avait depuis longtemps mis au nombre de ses victimes l'irascible Pierrot.

Quoique ce dernier eût fort bien entendu l'enfant, il ne bougea pas de place, et il entonna le second couplet de sa chanson.

—Rossignol de mer, mon doux Pierrot, reprit Paul, ne veux-tu point me répondre?

—Votre serviteur, monsieur Paul, dit le chanteur, auquel il n'était plus permis de faire la sourde oreille. Je crois entendre votre gouverneur qui vous appelle là-bas.

—Tu te trompes, Pierrot, c'est l'écho de ta voix.

Le fils de Catherine se mordit les lèvres.

—Écoute, reprit Paul, j'ai une proposition à te faire, et tu peux gagner un louis. Tiens, vois-tu cette belle pièce d'or que papa m'a donnée? elle est à toi, si tu le veux.

—A moi! comment pourrais-je la mériter?

—Laisse là tes filets, prends-moi dans ton bateau et mène-moi sur la mer. A ces conditions, l'argent est à toi.

—Oh! monsieur Paul, vous n'oseriez point vous exposer à un danger que vous n'êtes pas habitué comme nous à braver tous les jours.

—Oui, oui, je le sais; on m'accuse d'être poltron, et je vois que je ne trouverais pas en toi un défenseur bien ardent. Comme la poltronnerie est un sentiment honteux, j'ai résolu de m'en guérir. J'ai lu, d'ailleurs, que, vu de loin, le danger paraissait plus formidable. Toutes ces réflexions m'ont décidé à exécuter un dessein auquel je te

propose de t'associer. Je le répète : veux-tu gagner mon louis? je suis prêt à m'embarquer avec toi.

—Nous sommes de trop pauvres gens et vous payez trop généreusement, monsieur Paul, pour que je refuse de vous obéir.

Pierrot s'arma d'un croc et poussa la barque jusqu'au rivage; le jeune monsieur sauta dans le charmant esquif, et un second coup de croc éloigna les deux enfants du bord.

La mer était assez calme ; un petit vent d'est à peine sensible caressait plutôt qu'il n'agitait la surface des eaux. Pierrot déploya une voile qui ne tarda pas à s'arrondir ; l'embarcation s'inclina sur le côté et commença à laisser derrière elle une frange d'argent.

Le petit bâtiment marchait.

Paul ne put se défendre d'un certain effroi, lorsqu'il vit la terre s'éloigner insensiblement. Ce premier mouvement d'inquiétude n'échappa point aux regards attentifs de Pierrot, et le jeune garçon voulut humilier à son tour celui qui le raillait si souvent.

—Vous avez peur, monsieur Paul, nous allons *virer de bord* [1], si vous voulez, et retourner à terre, dit-il, d'une voix moqueuse. Le *plancher des vaches* [2] conviendra toujours mieux aux messieurs que les planches d'une légère et capricieuse embarcation.

—Je ne veux pas mentir, et j'avoue que j'éprouve une certaine crainte. Mais il est inutile de regagner le rivage; ton indifférence me rassure : je serais bien fou de trembler lorsque je te vois rire et plaisanter.

[1] C'est-à-dire changer la direction d'un bâtiment en le faisant tourner sur lui-même.

[2] Nom que les matelots donnent à la terre.

—Oh ! moi, c'est différent ; j'ai le pied sûr, la main solide ; j'ai acquis assez de forces pour manier un aviron, faire obéir le gouvernail, tendre ou plier une voile, selon les circonstances. Vienne le danger, je puis compter sur la vigueur de mes membres pour le combattre. Quant à vous, monsieur Paul, il vous faudrait boire *à la grande tasse*[1], malgré tout votre esprit et toute votre science. Vous connaissez, il est vrai, la marche du soleil et de la lune, ainsi que mille autres choses; mais vous seriez bien embarrassé maintenant pour revenir à votre maison. Quoi qu'on en dise, voyez-vous, un bon bras vaut mieux qu'une tête de savant.

—Il me semble cependant, répondit Paul sans s'émouvoir, que le Napolitain Gioja, par exemple, auquel on attribue l'invention de la boussole, a rendu à l'humanité un service dont la postérité la plus reculée doit recueillir les fruits. En effet, la découverte de cet instrument, qui guide le marin au milieu de ce vaste champ des mers où il n'est pas permis à l'homme de tracer une route, un sillon que le flot ne balaie à l'instant, la découverte de cet instrument, dis-je, a donné à la navigation un essor qu'elle n'eût jamais pu ni osé prendre.

—Je n'ai rien à dire contre un homme qui a fait une aussi belle découverte.

—Et que pensez-vous encore de Christophe Colomb, ce hardi navigateur, qui, lui, a découvert un monde et a trouvé, après des difficultés insurmontables jusqu'alors, un passage pour se rendre dans l'Inde.

—Je pense qu'il s'est couvert d'une gloire sans égale.

—Eh bien, Pierrot, mon ami, vous n'êtes pas conséquent

1 La mer.

avec vous-même, car le premier de ces deux hommes n'eut pas besoin de tendre un seul muscle de ses bras pour construire le précieux instrument que vous admirez; et Christophe Colomb vécut comme un grand paresseux, se promenant sur son bâtiment les mains derrière le dos, donnant des ordres à ses robustes marins, ne maniant jamais rien de plus lourd qu'un compas, une plume ou un livre. L'un enfin ne fut pas autre chose qu'un observateur, un savant; et l'autre se contenta d'être un homme de génie. Tu dois donc préférer de beaucoup à leurs travaux les exploits du gros Hercule.

—Je n'ai jamais entendu parler de M. Hercule.

—La mythologie nous représente Hercule comme le type de la force physique; il assommait un lion d'un coup de poing et étranglait des serpents plus gros que des arbres. N'est-ce pas, cher Pierrot, que le poignet invincible d'Hercule fut bien plus utile au monde que la tête rêveuse de Gioja ou le front inspiré de Colomb? Voilà ton opinion; je ne suis pas tenté de la partager, et je soutiens que la science et l'esprit peuvent tout, tandis que la force et l'adresse ne méritent que notre dédain.

Pierrot allait répliquer de son mieux : la discussion se fût peut-être échauffée de part et d'autre; mais un commencement de rafale qui fit ployer le mât du canot coupa court à l'entretien.

Depuis quelques instants la surface de la mer avait blanchi; de petites vagues assez semblables à des moutons s'élevaient de tous côtés; le vent soufflait par saccades de plus en plus rapprochées. Ces différents signes présageaient un ouragan prochain.

—Ah! s'écria Pierrot, en cherchant à diminuer l'impulsion rapide qu'une nouvelle et plus forte rafale donnait

à la barque, au lieu de bavarder, j'aurais bien mieux fait d'observer le temps ; mais j'avais tant de peine à comprendre vos belles phrases, que je prêtais toute mon attention à ce que vous disiez.

—Hâtons-nous, Pierrot, de retourner vers le rivage.

—Il faut, monsieur, que le vent nous le permette ; voyez, voyez comme il nous chasse vers la pleine mer. Mais voici la voile orientée du côté du bord.

—Il me semble que nous ne bougeons plus de place.

—Cela vaut mieux que de nous éloigner, car je ne sais trop où nous irions... Quel vent ! Il souffle de terre avec une furie... Nous aurons du mal. Il serait bon cependant de *prendre un ris*.

—Ah ! tu as embarqué des provisions ?

—Plaît-il ?

—Mais je ne ressens aucun appétit en ce moment.

—Tant mieux, tant mieux, car je ne sais trop à quelle heure nous dînerons. Voulez-vous bien, en attendant, m'aider à prendre *ce ris*.

—Je te répète que je n'ai pas faim. Déjeune tout seul si tu veux.

—Hé ! monsieur, il ne s'agit pas de déjeuner, mais d'empêcher que la barque ne chavire.

—Que me parles-tu donc de ton plat de riz ?

Malgré la gravité des circonstances, Pierrot ne put retenir un éclat de rire.

—Ah ! ah ! monsieur Paul, reprit-il, vous vous abusez étrangement. Nous entendons par *prendre un ris* diminuer la surface d'une voile qui présente trop de prise à la violence du vent.

—Je comprends. Que faut-il faire ?

—Tenez, car il n'y a pas de temps à perdre, et je ne

voudrais pas quitter le gouvernail. Tirez cette corde, et nouez-la ensuite le plus solidement possible.

Paul se mit à l'œuvre. L'opération offrait en apparence peu de difficultés ; mais les doigts inhabiles et délicats du jeune monsieur furent bien vite meurtris par cette corde rude que chaque secousse arrachait des mains de l'enfant. Vingt fois il recommença le nœud, qu'un brusque mouvement de l'embarcation ne lui permit pas de terminer.

—Dépêchez-vous, monsieur, répétait Pierrot, rien n'est plus facile, courage... Dépêchez-vous, le mât craque à chaque instant.

Le fils de M. de Senneroy suait sang et eau; il en était à son vingt-et-unième essai, lorsqu'un dernier coup de vent enfla tout-à-coup la voile comme un ballon : la barque se coucha presque entièrement. Heureusement pour nos deux navigateurs, la toile se déchira; l'embarcation, qui était admirablement construite, se redressa presque aussitôt. Paul en était quitte pour une culbute, et Pierrot pour une bosse.

—J'ai eu tort, reprit le dernier avec ironie, de compter sur le secours d'un savant. Asseyez-vous au fond du canot, de peur que le vent ne vous emporte; je vais essayer de faire la besogne tout seul.

Paul baissa la tête, suivit le conseil de son camarade et jugea convenable d'attendre une occasion plus favorable, avant de répondre à ces railleries d'une manière éclatante.

Le fils du pilote s'empressa d'abattre le mât, au bout duquel ne flottait plus qu'un lambeau de toile ; puis il saisit deux rames, dont il ne tarda pas à faire courageusement usage.

Hélas! le pauvre garçon luttait depuis une demi-heure

contre la bourrasque sans voir diminuer la distance qui le séparait du rivage. Les vagues, parfois déjà, s'élevaient assez haut pour cacher la terre.

Pendant tout ce temps, le jeune monsieur n'avait osé bouger ni élever la voix. Il se hasarda enfin à se lever sur les genoux en embrassant un banc. Un seul regard fit connaître à l'enfant la stérilité des efforts et du courage déployés par Pierrot, et auxquels devaient bientôt succéder la fatigue et le désespoir. Paul comprit qu'une lutte plus longue n'offrait aucune chance de salut et qu'il fallait céder devant l'impossible. Le raisonnement devait diriger l'action avant qu'elle ne s'éteignît dans des efforts inutiles, afin que cette dernière le sauvât à son tour. L'enfant se mit à réfléchir, puis il laissa échapper une exclamation de joie. Pierrot tout à l'heure avait, non sans quelque raison, repoussé, dédaigné le secours du jeune monsieur, et c'était lui maintenant qui, peut-être, allait arracher au péril le fils du pilote.

—Tes forces, mon pauvre Pierrot, dit-il, seront épuisées avant que nous ayons atteint le rivage.

—Je le crains, et deux bras vigoureux de plus nous seraient fort nécessaires. Mais que voulez-vous ! on ne peut avoir bonne tête et bon bras, et il faut bien, sans reproche, que je me passe de votre aide. Ouf ! Je suis brisé !

—Prends un peu de repos.

—Y songez-vous ! La bourrasque augmente de plus en plus.

—Eh bien, laisse faire la bourrasque, ou plutôt mets à profit la violence même d'une ennemie que tu ne peux vaincre.

—Est-ce que la peur vous a fait perdre la tête, monsieur Paul ? Il n'y a pas lieu de plaisanter, je vous le jure.

—Non, non, je n'ai pas perdu la tête, et elle vient au secours de ton bras, dont l'impuissance nous perdrait.

—Puissiez-vous dire vrai ! et que Dieu nous protége ajouta Pierrot en abandonnant les rames : j'y renonce. Agissez à votre guise ; je vous abandonne les avirons et le gouvernail.

—Conserve-les, au contraire, et écoute-moi.

—Parlez. Notre conversation ne sera pas longue : les vagues commencent à embarquer ! Sainte-Marie, veillez sur nous !

—Quel est ce point noir vers lequel souffle le vent... là-bas ?...

—C'est l'îlot des Hirondelles.

—Je ne me suis pas trompé... une île ! Avec une bonne lunette, on l'aperçoit de la maison de mon père.

—Vous pourrez la voir tout à l'heure d'assez près, car nous dérivons [1] de ce côté.

—Pourquoi n'irions nous pas chercher un refuge dans l'îlot des Hirondelles ?

Pierrot se frappa le front, et, saisissant de nouveau les rames, il se remit, comme il le disait, à l'ouvrage avec une ardeur héroïque. Les tentatives du petit marin, cette fois, furent couronnées d'un plein succès. En changeant de but il avait centuplé ses moyens d'action. L'îlot des Hirondelles grandissait à vue d'œil.

Cependant, ce n'était pas besogne faite. Il restait, avant de pouvoir aborder, de grandes difficultés à surmonter. Mais Pierrot était un garçon plein de vigueur et d'énergie. La fatigue avait gonflé ses veines, contracté son visage ; à chaque instant, Paul tremblait de voir son compagnon

[1] On dit qu'un bâtiment dérive lorsqu'il tombe sous le vent et lui obéit

tomber inanimé : tout espoir alors eût été perdu, car le fragile esquif abandonné à lui-même se fût sans contredit brisé sur les pointes de rochers que l'on commençait à distinguer. Le fils du pilote ne laissait pas cependant échapper une seule plainte, et ne cessait de ramer.

—Sauvés ! s'écria tout-à-coup Pierrot, qui venait par un dernier effort de faire pénétrer la barque au milieu d'un petit bassin creusé par la mer dans un des flancs de l'îlot des Hirondelles.

Il était temps. La tourmente éclatait enfin avec une épouvantable furie.

Les deux enfants sautèrent sur le rivage hospitalier. Pierrot, au moyen d'une chaîne attacha le canot à un bloc de rocher, puis il vint s'agenouiller à côté de Paul, qui déjà remerciait le Seigneur. Ce pieux devoir accompli, ils s'embrassèrent avec effusion. Le danger subi en commun a cela de bon qu'il efface pour un instant au moins les ressentiments et les rivalités.

—Ah ! mon pauvre Pierrot, dit Paul le premier, en passant son mouchoir imbibé d'eau sur les bras enflés du jeune garçon, où serions-nous maintenant sans la souplesse, la force de ces muscles !

Pierrot, de son côté, écarta les cheveux mouillés qui couvraient le front de Paul, et il reprit :

—Ma foi ! je crois que sans l'excellent conseil qui est sorti de cette tête, nous aurions figuré ce soir sur la table de messieurs les poissons.

—Il est vrai, continua Paul, chez lequel l'orgueil se réveillait peu à peu, que l'avis était bon, et que nous lui devons notre salut.

Le fils du pilote se sentit blessé.

—Après tout, murmura-t-il, j'aurais bien pu me tirer

tout seul du péril, moi, et un bon coup de main vaut mieux que cent belles paroles.

Il fallut songer à chercher un refuge pour la nuit, car compter reprendre la mer avant le lendemain eût été folie. Heureusement, cette aventure se passait vers la fin du printemps. Les nouveaux Robinsons découvrirent une espèce de grotte, qu'ils résolurent de prendre pour leur chambre à coucher. Ils recueillirent donc le plus de mousse possible, et, comme le jour commençait à baisser, chacun dressa son lit.

Après une longue pensée donnée à leurs parents, dont l'inquiétude sans doute devait être bien grande, les deux petits se couchèrent, hélas ! sans souper. Mais le besoin de repos leur procura bien vite un profond sommeil.

Le premier qui se réveilla fut Pierrot. Une légère courbature et un appétit très-vif lui rappelèrent, plus encore que l'aspect de l'endroit où il se trouvait, les fâcheux événements de la veille. Il quitta sans peine et sans regrets sa couche un peu dure. Un beau soleil brillait depuis longtemps, lorsque le jeune garçon sortit de la grotte.

Le grand air et l'évidente impossibilité de regagner la terre ferme avant trois ou quatre heures de nouvelles fatigues firent paraître trop cruelle au fils du pilote la nécessité de prolonger un jeûne déjà aussi long. Il songea par bonheur que ses filets étaient restés dans le canot et il s'élança aussitôt du côté du petit bassin.

—Nous verrons, se disait-il, si j'ai besoin de l'esprit du jeune Monsieur pour me procurer à déjeuner. La faim le lui montrera cette fois : le bras qui nourrit est plus utile qu'une langue dorée.

Pierrot allait détacher la barque, lorsqu'il entendit son nom répété à plusieurs reprises ; il se retourna et aperçut Paul.

—Veux-tu me laisser ici... Eh quoi! tu pars sans me prévenir? criait celui-ci en courant à son tour vers le bassin, sur le bord duquel il arriva tout essoufflé.

—Ne craignez rien, monsieur, je jette seulement mes filets au pied de cette pointe de rocher. Prenez patience.

—Oui, oui, car mon père et tes parents doivent être bien chagrins.

—Sans doute. Aussi je me contenterai d'un déjeuner modeste, mais absolument nécessaire.

—Ah! c'est pour attraper à déjeuner que tu... Tiens, mais c'est une idée cela, mon cher Pierrot, ajouta Paul en se passant la langue sur les lèvres.

—Ce n'est pas une idée, monsieur, c'est un besoin.

—Comme tu voudras. Je me sens, en effet, les dents bien longues. De mon côté, je...

—Hélas! monsieur, je vous engage à chercher dans votre esprit les moyens de raccourcir ces grandes dents, car je n'ai ni l'espoir ni le temps de prendre d'assez beaux poissons pour un savant.

—Ah! tu prétends garder tout le produit de ta pêche?

—A chacun selon ses œuvres, que voulez-vous! Il y a là un autre filet. Vous pouvez tenter la fortune.

Paul ne répondit rien, chargea le filet sur son épaule, et s'éloigna.

« Il ne rapportera que des cailloux, et je partagerai mon poisson avec lui, pensait Pierrot; mais je lui aurai toujours donné une bonne leçon. »

Quant à Paul, il murmurait, tout en cherchant un endroit propice à ses desseins: « A moins que tu ne manges du poisson cru, je te jure, mon ami Pierrot, que tu n'auras pas d'indigestion. Le plus embarrassé et le plus mal servi de nous deux ne sera pas celui que tu penses. »

Quelques instants plus tard, le fils du pilote contemplait tristement, quoique avec envie, une demi-douzaine de poissons que son filet avait amenés sur le roc. Certes il y avait de quoi composer un plat excellent ; mais pour faire cuire le mets délicieux, il manquait du feu. Pierrot n'avait point tout d'abord songé à cet utile auxiliaire. Il repoussa du pied une proie désormais inutile, et se mit à la recherche de Paul, afin de ne pas différer plus longtemps leur départ.

Quelle ne fut pas la surprise du jeune garçon, lorsqu'il aperçut son compagnon d'infortune assis près de... je vous le donne en trois à deviner. Vous n'y êtes pas?.. Je vais donc vous le dire : près d'un grand feu !

—Oh ! monsieur Paul, s'écria Pierrot, vous êtes bien heureux, vous pourrez faire cuire votre déjeuner ; vous avez du feu, vous.

L'enfant ainsi interpellé releva mélancoliquement la tête et répondit d'une voix chagrine :

—Cela serait très-bien, si les oiseaux qui passent au-dessus de notre tête voulaient venir d'eux-mêmes se mettre à la broche.

—Je comprends : la pêche ne vous a rien donné.

—Elle m'a donné des ampoules et un rhume de cerveau.

Paul éternua deux ou trois fois.

—Dieu vous bénisse, monsieur !

—Merci, et toi, qu'il te nourrisse mieux que moi.

—Hélas ! je ne suis pas moins embarrassé et tout aussi affamé. Voyons, voulez-vous me prêter votre briquet, je vous donnerai la moitié de mon poisson.

—Mon briquet ?

—Oui, celui qui vous a servi pour faire ce beau feu.

Paul laissa échapper un sourire.

—Marché conclu, reprit-il. Apporte-moi ce que tu me promets, et je te donnerai ce que tu me demandes.

Pierrot disparut comme un trait et revint avec la même rapidité. Il fit deux parts égales du poisson qu'il avait pris.

—Choisissez, monsieur, reprit-il.

—Peu importe. Tiens, voici ce que tu as souhaité.

Le jeune monsieur tira une montre de son gousset, puis la présenta au fils du pilote ; ce dernier la prit machinalement et après l'avoir bien retournée, il regarda l'heure.

—Il est bientôt midi, continua-t-il.

—Tu le vois, la journée est déjà fort avancée ; hâte-toi donc d'allumer tes fourneaux.

—Volontiers; mais reprenez, je vous prie, votre montre.

—Mon briquet, veux-tu dire. Tu me le rendras quand tu t'en seras servi à ton tour, puisque telles sont nos conventions.

—Vous appelez cela un briquet ?

—Je l'appelle du nom que tu lui as donné toi-même.

—Vous vous moquez de moi, monsieur, je ne vous a pas demandé un briquet pour savoir l'heure.

—De quoi te plains-tu, si je te donne une montre qui produit du feu ! Je n'ai, je te l'assure, pas employé d'autre instrument afin d'enflammer ce bois, et je le prouverai lorsque tu voudras.

—Alors, vous êtes magicien, sorcier...

—Je sais un peu de physique, voilà tout. En une minute et sans acheter ton âme, je puis te révéler tout le secret de ma nécromancie. Lève le couvercle de la montre, place le verre entre le soleil et la manche de ton caban... là, de cette façon, bien.

—Aïe!... aïe! cria Pierrot qui se sentit brûlé au bras et

vit fumer l'étoffe plucheuse de son vêtement. Ah! monsieur, la science est une belle et utile chose, car, grâce à elle, nous allons pouvoir dîner, souper et déjeuner.

—Grâce à elle et à ton adresse. Tu as bien gagné ta place au banquet.

—Non, non; moi, je ne suis qu'un âne, une grossière machine, indigne de vous servir : vous disiez vrai hier.

—Hier, l'orgueil m'aveuglait, et j'étais injuste. Sans le bras, la tête concevrait en vain ; et le bras sans la tête se fatiguerait bientôt par des efforts stériles. La force, c'est le souffle puissant qui pousse le navire; mais l'intelligence, c'est le phare qui éclaire sa route, lui indique le port; c'est la boussole, sans laquelle il n'oserait affronter l'immensité des mers. Ta main, Pierrot! à toi les rudes travaux, à moi les longues veilles; mais à tous deux une utile mission.

—Ah ! mon fils, s'écria tout-à-coup une voix derrière les enfants, voilà des paroles qui me consolent de l'inquiétude que tu m'as causée.

—Mon père ! dit Paul en se retournant; et il se précipita dans les bras de M. de Senneroy.

La même exclamation sortit de la bouche de Pierrot, que le pilote pressait déjà sur son sein.

M. de Senneroy et Jean s'étaient depuis le matin mis à la recherche des deux navigateurs, qu'ils venaient enfin de retrouver dans l'îlot des Hirondelles. Ils avaient à tout hasard emporté des provisions de bouche, et elles arrivèrent à propos pour remplacer le mauvais repas qui semblait réservé à nos petits insulaires.

JULES ROSTAING.



LES ENFANTS HINDOUS

LES ENFANTS INDOUS

I

Un de ces hommes qui semblent nés pour être le fléau et l'effroi du monde, Thamas Kouli-Khan, schah de Perse, avait porté dans l'Indostan ses armes toujours victorieuses. Écrasé dans toutes les rencontres, le malheureux empereur des Mogols, Muhammed, était tombé au pouvoir de son ennemi. Ce n'était pas assez pour l'insatiable Thamas Kouli-Khan : maître de Delhi, cette admirable ville bâtie avec tant de splendeur au XVIe siècle par Cha-Gean, père d'Aureng-Zeb, possesseur du trésor impérial, Kouli-Khan s'irritait de voir les habitants de Delhi jouir encore de biens considérables ; il donna pour prétexte à sa fureur des complots contre son autorité, et pendant une nuit de l'année 1738, les soldats persans furent lâchés

sur la ville comme un troupeau de bêtes féroces, la torche d'une main, le sabre de l'autre.

Nous n'entreprendrons pas de retracer cette scène d'horreur.

Un magnifique palais, situé près du Gemma, fleuve qui arrose la ville, n'avait pas tardé à attirer l'attention des vainqueurs, d'autant plus qu'il appartenait à Sahid Mohun, puissant omrha, cousin de l'Empereur, et récemment promu par Muhammed aux fonctions importantes de vekil-mutlack (*lieutenant absolu*).

A l'approche de l'ennemi, Mohun, n'écoutant que son courage, s'était mis à la tête de ses serviteurs. Près de lui s'était élancée sa femme, Rigveda, dont la beauté éclatante n'était égalée que par sa vertu. La bégum [1] n'ignorait pas le sort qui l'attendait si elle tombait au pouvoir des Persans; et plutôt que d'être vendue comme esclave, elle préférait la mort : ce fut son partage. Furieux de rencontrer une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, les ennemis ne tardèrent point à envelopper cette troupe fidèle. A l'animation du combat succéda un silence funèbre, coupé par les cris de joie des vainqueurs.

Cachée derrière la balustrade d'ébène d'une galerie extérieure, une femme avait assisté avec épouvante aux péripéties de ce drame sanglant. Au moment où la lutte allait se terminer, cette femme comprit qu'elle avait un grand devoir à remplir en sauvant l'unique héritier de cette illustre maison, Natchikétas, faible enfant de trois ans, dont les destinées étaient sacrées : car le santon[2] Ardjouna avait prédit, d'après les lignes de sa main, qu'il serait un jour le premier à Delhi.

[1] Princesse.

[2] Un solitaire ayant le caractère de sainteté.

Canzade, élevée dans le palais, avait voué à ses maîtres l'attachement le plus sincère. Elle avait récemment perdu son mari, qui lui avait laissé comme souvenir de son affection un enfant encore en bas-âge, Mossud.

Pour Canzade son cher Mossud était le bien le plus précieux. Et cependant Canzade n'hésita point à accomplir un immense sacrifice en substituant Mossud à Natchikétas.

Elle alla donc prendre précipitamment son fils et pénétra dans le zezana[1] où Natchikétas dormait d'un sommeil paisible, sans se douter des événements tragiques qui remplissaient Delhi de deuil et de désespoir.

Assise auprès des coussins sur lesquels reposait le bel enfant, une aya[2] l'éventait avec un chowry. Le costume de Natchikétas consistait en une robe de taffetas de la Chine et un petit pantalon de mousseline brodée.

En peu de mots Canzade mit l'aya au courant des malheurs dont elle venait d'être témoin. Avec l'aide de cette femme, elle dépouilla l'enfant royal de tous les ornements de son rang, en revêtit Mossud qu'elle plaça sur le lit ; puis, emportant Natchikétas, elle s'enfuit, suivie de l'aya et les yeux baignés de larmes, jusqu'au modeste appartement qu'elle occupait à l'extrémité du palais.

Pas une parole n'était prononcée par les deux femmes, accablées à la fois d'épouvante et de douleur. Elles échangeaient de temps en temps un regard sinistre et d'une éloquence terrible..... Cependant le bruit des vainqueurs se rapprochait; des hurlements féroces retentissaient dans la nuit : c'était le pillage, c'était la mort.

Et la pauvre Canzade se disait en tremblant que son

[1] Appartement des femmes.

[2] Servante négresse.

cher Mossud avait peut-être vécu..... Ah! du moins que le dévouement n'ait pas été inutile; que le vainqueur ne vienne pas chercher ici une dernière proie!...

Non, le temps a marché; les Persans se sont retirés. Canzade se hasarde à quitter sa retraite et son précieux dépôt..... Elle suit les chemins connus et arrive au corps de logis principal. Mais quel tableau de dévastation frappe ses yeux! Dans le zezana, tout n'est plus que débris.....

Le regard de Canzade a sondé le lit où Mossud était resté endormi. L'enfant a disparu, le lit est vide....

Le courage qui avait soutenu jusque-là Canzade s'effaça devant le désespoir maternel. La pauvre femme jeta un cri déchirant et tomba évanouie.

Il se passa une heure au moins avant que Canzade reprît l'usage de ses sens. L'aya était auprès d'elle et la contemplait avec compassion. Une fois encore elles mêlèrent leurs larmes ; mais la mère de Mossud, après avoir demandé une force nouvelle à la prière, songea qu'elle n'avait accompli que la moitié de sa tâche, et qu'il n'y avait rien de fait tant qu'il restait quelque chose à faire.

—Il faut que je parte, dit-elle à l'aya, que je parte immédiatement, tandis que les Persans gorgés de butin et noyés dans l'ivresse gardent négligemment la ville. La main de Brahma me soutiendra.

—Mais où iras-tu, malheureuse femme? demanda l'aya en frissonnant.

—Je l'ignore; le Ciel me guidera. Mais souviens-toi, Mully, souviens-toi que tout ceci doit rester secret. Jure-moi par nos saints Vedas[1] un silence éternel!

La négresse fit ce serment et embrassa tendrement

[1] Livres sacrés.

Canzade. Celle-ci, ensuite, ayant enroulé Natchikétas dans une pièce de mousseline, prit sur ses épaules le fardeau précieux et sortit du palais. Elle marcha au hasard, à la lueur de l'incendie partout allumé. Elle avait eu la précaution de se barioler le visage de henné[1] pour paraître vieille et sillonnée de rides : cette précaution lui fut utile en la soustrayant à la brutalité des vainqueurs.

Arrivée enfin sur les bords de la Gemma, elle put respirer un air plus pur et sortir de la ville, la veilleflorissante, et maintenant le théâtre de la ruine et de la désolation.

Canzade, sans le savoir, avait pris la direction de la province d'Ekerabad, où n'avaient pas encore pénétré les armes de Thamas Kouli-Khan.

Le soleil venait de se lever dans toute sa splendeur; un vent frais agitait les gerbes pressées d'une immense rizière que côtoyait la voyageuse.

D'abord, Canzade n'avait eu qu'une pensée : soustraire l'enfant impérial à la barbarie de l'ennemi ; mais elle ne tarda point à comprendre qu'elle n'avait évité un danger que pour tomber dans un autre. Ce qui le lui révéla, ce furent les cris poussés par Natchikétas. Le pauvre petit avait faim.

Par quel moyen satisfaire cet impérieux besoin ? Pas un fruit, pas une source même pour le rafraîchir... Canzade promena ses yeux autour d'elle : partout, à perte

[1] Plante qui teint en bleu.

de vue, s'étendait la rizière... et l'enfant continuait de pousser des gémissements qui devenaient de plus en plus faibles. Vainement Canzade pressait-elle le pas; la plaine semblait s'allonger. Courbée, haletante, épuisée elle-même, mais ne songeant pas à ses propres besoins, la femme dévouée se promettait de marcher jusqu'à ce qu'elle tombât morte de lassitude.

O bonheur! une forêt dessina sur l'horizon son ombre imposante. Canzade rassembla tout ce qui lui restait de forces et courut vers cette oasis inespérée... Son pressentiment ne l'avait point trompée : sur la limite même de la forêt, la Providence avait jeté quelques-uns de ces arbres nourriciers qui sont le salut du voyageur. Des fruits savoureux rendirent promptement la vie à l'enfant et à sa mère adoptive. Canzade en fit une provision pour le jour et le lendemain; car elle se disait que, dans la forêt où elle allait s'engager, elle trouverait moins d'arbres fruitiers que de lianes et de buissons épineux. L'idée de pénétrer dans cet obscur dédale eût effrayé une autre âme que celle de Canzade; mais cet être dévoué n'écoutait que le cri du devoir. Au bout d'une heure de repos, la marche fut reprise.

Cette forêt était un inextricable réseau. Çà et là l'eau du ciel ne trouvant pas d'écoulement, et s'amassant dans les bas-fonds, y avait croupi et formé des marais couverts des larges feuilles du nénuphar. Ainsi, soit la difficulté d'avancer à travers les arbres, soit la crainte de tomber dans les profondes flaques d'eau, tout était danger, et la pauvre Canzade sentait ses pieds meurtris et laissait sur sa route les traces de son sang.

Tout-à-coup, un vent d'une violence épouvantable fit mugir les échos de la forêt. Les rugissements des bêtes

féroces, les cris des oiseaux de proie et des singes qui s'enfuyaient, y répondirent de toutes parts... Puis on n'entendit que la voix lugubre et sonore d'un de ces ouragans qu'on appelle typhons. Des nuages d'un sable fin arraché à de lointaines plaines volaient rapidement au sein des airs et s'abattaient sur la forêt, qui semblait se tordre convulsivement dans les étreintes redoutables du typhon. Les arbres se choquaient violemment et des branches énormes tombaient avec fracas. Les éclats de la foudre et une pluie diluvienne complétèrent cette scène de désordre et de désolation.

Réfugiée sous l'épais ombrage d'un figuier gigantesque, Canzade eut le bonheur d'échapper à la violence de l'orage. Natchikétas tournait autour de l'arbre, s'amusant à cueillir des fleurs sauvages. Sa protectrice ne le quittait pas du regard. Soudain elle tressaille et jette un cri : elle a vu un cabra capilla [1], sur lequel l'enfant a posé le pied par mégarde, prêt à s'élancer sur lui... Elle avait à la main un bâton flexible qui lui avait servi à soutenir sa marche. Prompte comme l'éclair, elle abaisse le bâton et coupe en deux le reptile.

Mais il était écrit que les fugitifs passeraient par toutes les épreuves. L'ouragan terminé, ils avaient recommencé à cheminer, lorsqu'un rugissement court et rauque fit tourner la tête à Canzade : elle y répondit par un cri de terreur... Un tigre énorme venait de lui apparaître...

Déjà se ramassant sur ses pattes nerveuses, le tigre allait s'élancer d'un bond sur ses victimes et les broyer... une flèche l'atteint, le traverse de part en part et le renverse raide mort.

[1] Serpent dont la morsure cause une mort immédiate.

Un Indou se montra sur le bord escarpé d'un ravin; il tenait à la main l'arc redoutable qui avait envoyé la mort au tigre.

Ce fut avec les expressions les plus vives que Canzade lui témoigna sa reconnaissance; mais comme c'était principalement au nom de l'enfant qu'elle le remerciait, cet homme dit, d'un ton d'étonnement :—Tu parles seulement de cette petite créature... Ta vie n'a donc pas de prix à tes yeux?

—Aucun, dit-elle ; j'ai perdu tous ceux que j'aimais.

—Et ton enfant?...

Canzade baissa la tête; puis elle dit avec exaltation :

—Vous avez raison, c'est un être sacré : pour lui, mon dévouement; pour lui, mon sang!

L'Indou réfléchit.

—Femme, dit-il, la prudence mesure tes paroles; mais elles m'inspirent autant de respect que de curiosité. Si je suis sincère avec toi, le seras-tu avec Ramâ?

—Je le promets.

Alors, il raconta ce qui suit :

« J'étais reispoute au service de Muhammed, lorsque la guerre s'engagea entre notre glorieux souverain et le cruel Thamas Kouli-Khan ; j'éprouvai une injustice de la part d'un de mes commandants : non-seulement on me priva de ma paye pour trois mois, mais encore on m'infligea la bastonnade. J'eus le tort de ne pas pardonner à la violence, et de m'irriter au point d'oublier mon devoir. Tout entier au ressentiment, je quittai le camp et me présentai à l'ennemi pour m'engager dans les troupes persanes. Bientôt le remords remplit mon cœur... Mais les étrangers attachaient trop de prix à ma présence pour que je pusse rompre l'engagement que j'avais pris envers

eux. Sachant que je connaissais parfaitement le pays, ils me forçaient d'être leur guide contre mes frères!... Vingt fois je fus au moment de me jeter dans quelque précipice... Il semblait que la main de Brahma me retînt, et qu'une voix surnaturelle m'avertît que mes souffrances devaient être suivies de l'expiation. Enfin, une occasion favorable s'est présentée, j'ai pu fuir... Cette forêt m'a offert un asile... j'y ai soutenu ma misérable existence, soit par la chasse, soit en cueillant quelques fruits; mais, à présent, je ne regrette plus de voir encore le jour puisque j'ai arraché à la mort deux êtres qui paraissent dignes d'intérêt.

Canzade, vivement émue, n'hésita plus à faire au soldat la confidence de son entreprise.

Ramâ l'avait écoutée très-attentivement en attachant des regards attendris sur le jeune et beau Natchikétas. Il demanda ensuite :

—Dis maintenant, femme, quel but assignes-tu à ton voyage?

—Je voudrais, répondit-elle, parvenir jusqu'à une pagode pour remettre aux saints brahmes le dépôt dont le Ciel m'a fait un moment la gardienne.

—O Canzade, s'écria tristement Ramâ, tu es heureuse de pouvoir te présenter aux brahmes... Tu es pure, toi, tandis que je suis souillé et vil comme un paria!... Nulle voix ne s'élèverait pour te maudire... au contraire, mille bénédictions couvriront ta mémoire. Oh! la bonne renommée est le premier des biens. Viens, Canzade, tu n'as plus rien à craindre... D'ailleurs, nous sommes près des limites de la forêt, et bientôt nous trouverons le village et la pagode d'Atchârya.

Ce fut le soir seulement que les trois voyageurs arrivèrent à Atchârya, où tout reposait : ils trouvèrent un abri

sous la galerie extérieure d'une des maisons de bambous. Dès le matin, ils se virent entourés de gens du pays qui les pressaient de questions. Tandis que Canzade se renfermait dans un mystère prudent, elle aperçut un pandect [1], qui, s'approchant d'elle, lui dit gravement :

—Femme, ton arrivée était connue des saints qui servent le miséricordieux Brahma. Quoique le rit sacré s'oppose à la réception des êtres de ton sexe, cependant tu seras admise à l'honneur de poser tes pieds sur la première natte.

Ramâ s'était agenouillé humblement. Le pandect détourna ses yeux de lui avec un mouvement d'horreur ; il fit signe à Canzade, qui le suivit, l'enfant dans ses bras.

La pagode d'Atchârya se dressait majestueusement, avec son dôme principal tout recouvert de lames d'or et ses sveltes minarets, du sein d'un massif d'épaisse et éternelle verdure. On y arrivait par quatre allées d'orangers.

Au moment où Canzade, extrêmement émue, pénétra sous le vestibule, elle entendit un bruit harmonieux de voix et d'instruments.

Le pandect la quitta, puis revint en disant :

—Tes vœux vont être exaucés, tu peux entrer.

Alors l'intérieur du temple apparut avec son incroyable magnificence aux regards éblouis de la pauvre femme.

Au fond de l'immense salle, était assis un vieillard aux traits majestueux. Plus de deux cents pandects, brahmes, joguis et santons, debout dans l'attitude du respect, l'entouraient et paraissaient prier avec ferveur.

[1] Docteur.

Canzade se prosterna. On lui annonça, de la part du chef des brahmes, qu'elle pouvait parler.

—Vénéré seigneur, dit-elle, une malheureuse femme vient tomber à vos pieds. Je suis fugitive ; les horreurs de la guerre m'ont chassée de Delhi avec mon enfant; j'ose vous supplier de vouloir bien lui accorder votre sainte protection et recevoir mon cher Mossud parmi vos élèves...

—Arrête ! s'écria sévèrement le chef des brahmes, ne souille point tes lèvres par un mensonge inutile en un lieu où toute vérité est connue. N'altère pas ainsi le mérite de la noble conduite que tu as tenue envers tes malheureux maîtres et leur héritier.

—O grand Brahma ! murmura Canzade ; vous sauriez...

—Est-ce que cet enfant ne porte point empreint sur son front le sceau glorieux de ses destinées ! Avance, Ardjouna, reconnais-tu Natchikétas ?

Le santon sortit de la foule des prêtres et répondit :

—Seigneur, je le reconnais.

—Prends-le par la main et amène-le près de l'autel des purifications. Dès aujourd'hui il devient notre fils, en attendant qu'il soit notre empereur.

Une douleur maternelle remplit alors le cœur de Canzade et se traduisit par des larmes abondantes. C'était la seconde séparation ! Le chef des brahmes s'en aperçut et dit avec bonté :

—Femme, tu habiteras le village, où tu auras une riche case et des serviteurs. Celle qui a sauvé le divin Natchikétas ne doit manquer de rien. Seulement, sache que l'entrée de la pagode te sera interdite.

—O ciel ! ne reverrai-je jamais l'enfant de mes bons maîtres ?

—Tu le reverras, au jour marqué par le tout-puissant Brahma. Éloigne-toi maintenant.

Canzade restait immobile.

—Ne m'as-tu pas entendu? s'écria l'auguste vieillard, d'un ton de mécontentement.

—Seigneur, seigneur, daignez m'écouter. J'ai une grâce à vous demander. Si j'ai arraché Natchikétas à la fureur des Persans, un homme intrépide l'a sauvé des dents et des griffes d'un tigre. Sans le secours de cet homme nous eussions péri dans la forêt. C'est un infortuné qu'une erreur a entraîné vers le camp des ennemis ; depuis, il en a éprouvé le plus profond repentir ; il est prêt à se soumettre aux châtiments les plus rigoureux si vous voulez bien lui accorder son pardon.

—Retire-toi, dit Ardjouna, notre vénéré seigneur fera connaître sa décision.

Une demi-heure après cette scène, Ramâ était introduit dans le temple pour la cérémonie de sa purification.

Au bout de deux jours, les brahmes, maintenant certains de son dévouement, le firent partir pour Delhi avec des dépêches secrètes que Ramâ devait remettre à l'empereur Muhammed. Sans révéler à Muhammed la présence de Natchikétas dans leur pagode — et ils avaient fait jurer à Ramâ le silence le plus absolu sur ce sujet—ils engageaient le malheureux prince à s'armer de patience.

Avant de s'éloigner, Ramâ pressa les mains de Canzade et dit à la pauvre mère :

—Sois bénie, toi qui m'as obtenu ma grâce!... Je te promets de passer le reste de ma vie à chercher ton fils. Si, par bonheur, Mossud existe encore, un jour je le ramènerai dans tes bras!

La foule inondait les rues et les places de Delhi. Ces milliers d'Indous se dirigeaient tous vers un même point et s'arrêtaient devant l'immense façade du palais impérial.

Un jeune homme, escorté d'une suite nombreuse, parut sur une estrade tendue avec une rare magnificence. Ses traits étaient admirablement beaux ; sa taille fine et élégante était relevée encore par un costume si riche qu'il éblouissait le regard.

A sa vue, ce cri général d'enthousiasme et d'amour éclata :

—Vive notre glorieux maître Natchikétas !

Les salves de l'artillerie répondirent à la clameur populaire. Puis les brahmes entonnèrent une hymne sacrée, au milieu du silence religieux qui avait succédé à l'agitation.

Alors, d'une part, on amena les éléphants sauvages; de l'autre, des prisonniers persans qui devaient être foulés aux pieds par ces terribles animaux.

Tel était le but de la solennité.

Natchikétas, proclamé empereur à l'âge de dix-huit ans, avait assiégé Agra, la seule place où les Persans se fussent maintenus. Il l'avait prise d'assaut : les simples soldats avaient été renvoyés dans leur pays, et les officiers condamnés à périr pour avoir prolongé la résistance avec opiniâtreté.

A l'aspect des éléphants et des victimes, le peuple battit des mains

Le jeune empereur, ému et pensif, se leva pour donner le signal.

En ce moment, un homme tout courbé et plus vieilli encore par la misère et par la vie ascétique que par les années, agita vivement les bras, et s'approchant de l'estrade malgré les cipayes, s'écria :

—O puissant empereur, daignez faire surseoir à l'exécution ; car il se trouve parmi les prisonniers un innocent qui n'a servi la cause des Persans que contre son gré.

Un omrah, au visage hautain, dit vivement à Natchikétas :

—Que votre majestueuse Éternité ne fasse pas attention aux paroles de cet insensé ; toujours les coupables trouvent des excuses.

Mais Natchikétas, inclinant vers la justice, ordonna qu'on permît au vieillard d'approcher jusqu'au pied de l'estrade.

Celui-ci s'inclina respectueusement devant son souverain ; puis, montrant Canzade et Ardjouna qui étaient assis l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'empereur, il s'exprima ainsi :

—Il y a quinze ans, ce saint personnage vous promit un trône, et Brahma ne l'avait point trompé. Il y a quinze ans, cette sainte femme vous déroba au plus grand danger, et Brahma l'avait inspirée. Alors il se rencontra un pauvre soldat qui s'engagea envers cette femme à chercher partout son fils chéri Mossud....

—Ramâ ! Ramâ ! s'écria Canzade ; est-ce toi ? Aurais-tu retrouvé mon fils ?

—Oui, dit le vieillard ; hier seulement je l'ai retrouvé.

—Amène-le-moi, de grâce !

—Canzade, vous pouvez le voir sur la place et le reconnaître à son turban blanc... Il va mourir.

Un cri déchirant s'échappa du sein de Canzade.

L'empereur était profondément touché. Cependant, re-

ligieux avant tout, il consulta du regard son maître Ardjouna.

Le santon se leva, ouvrit le livre des Vedas et lut gravement ce qui suit :

« Dieu est tout, et chaque être est une portion de Dieu.
« Depuis l'insecte jusqu'au prince des Esprits célestes,
« tout est soumis à un devoir qu'il doit remplir. »

Il ajouta :—Le sens des paroles sacrées est que le Ciel a permis aux frères de se rencontrer pour la seconde fois en face de la mort, et que l'invincible empereur des Mogols peut faire grâce aux ennemis qu'il a renversés dans la poussière !

Une vive joie rayonna sur le visage de Natchikétas.

Un moment après, Mossud était dans les bras de sa mère, et le bruit de l'acclamation universelle montait vers le ciel, poussé par les cent mille voix du peuple.

ALFRED DES ESSARTS.

FIN